QUINZE CENTS
MONTREAL ET QUÉBEC
14¢ PLUS TAXE

UN ROMAN D'AMOUR

JANVIER
1943

PER
R-334
CON

La REVUE populaire

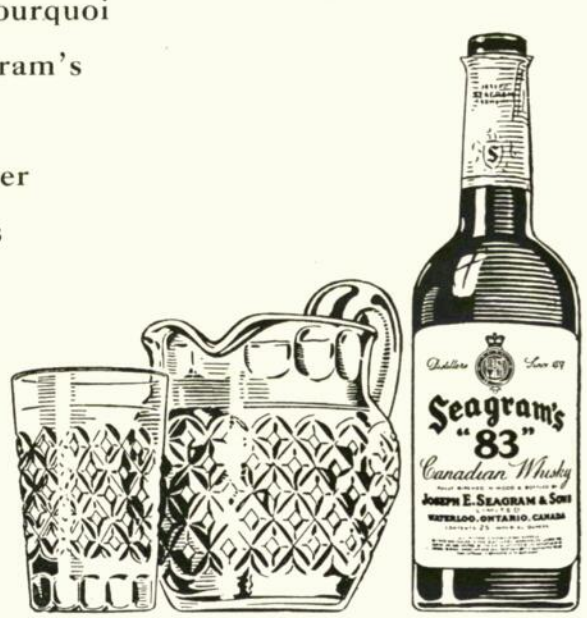
L'EAU
a l'honnêteté du soleil

Le soleil étincelant n'est pas flatteur—il ne respecte rien des artifices ou des trompe-l'oeil. Seule la beauté véritable peut soutenir la lumière de ses rayons implacables.

Pour faire apprécier le whisky, l'eau ou le soda sont également implacables. L'eau laisse au whisky toute son identité, en fait ressortir la saveur, le bouquet et l'arôme. C'est pourquoi nous vous invitons à éprouver le Seagram's "83" avec de l'eau.

Tout comme parfois il vous arrive de préférer la chandelle au soleil, vous voudrez parfois préférer un autre ingrédient. Mais, après l'avoir soumis à l'épreuve de l'eau, vous saurez qu'un whisky qui a si bon goût avec de l'eau doit s'accommoder parfaitement de n'importe quel autre compagnon. Et nous savons que vous ne voudrez pas autre chose que le Seagram's "83".

13 oz. $1.60 25 oz. $2.90 40 oz. $4.40



Seagram's "83"
WHISKY DE RYE CANADIEN

MAISON SEAGRAM...DEPUIS 1857 DISTILLATEURS DE FINS WHISKIES DE RYE CANADIENS

LA REVUE POPULAIRE

36e année, No 1 Montréal, janvier 1943

SOMMAIRE

Littérature canadienne 4-6

Nos vieilles familles canadiennes,
par Emile Falardeau 5

Que nous réserve 1943 ? 7

La marche du temps,
par Fernand de Verneuil 8-9

Rideau Hall,
par J.-A.-P. Hurtubise 10-11

St-Hyacinthe,
par Charles Sauriol 12-13

NOTRE ROMAN COMPLET:

POURQUOI PAS MOI ?
par Concordia Merrel 14

Où aller ? 16-17

L'étiquette est-elle chose demodée ?
par Francine 18

Les autres peut-être, mais pas Marie . . .
par Eve Senécal 20

La page de la menagère,
par Mme René de la Durantaye 22

Les mots croisés de "La Revue Populaire" 34

Mon cours d'art culinaire,
par Mme Rose Lacroix 44

Nouvelles mariées 46

Conseils pratiques,
par Francine 47

La broderie,
par Mme de Bellefeuille 48

Robes pour jeunes mamans et fillettes,
ainsi que pour femmes affairées 49-50

L'alimentation rationnelle :
La volaille au temps des fêtes,
par Mme Rose Lacroix 61

EN FEVRIER, UN BEAU ROMAN COMPLET.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C.

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

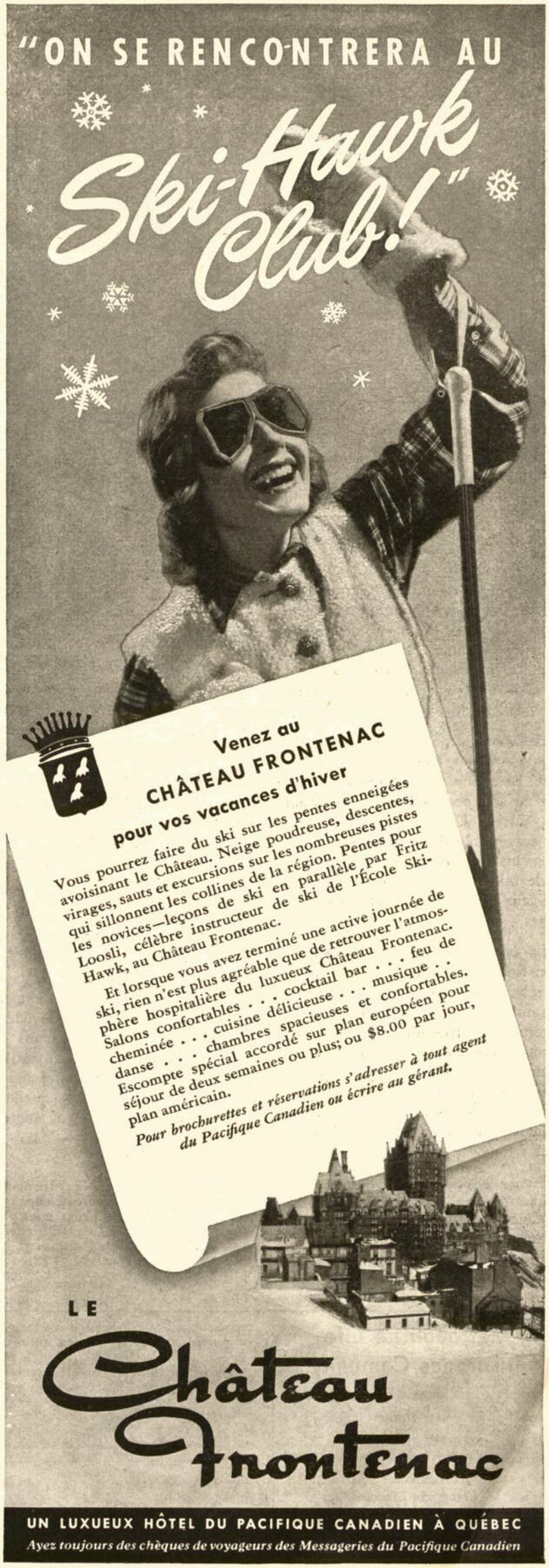
Président..... Fred Poirier
Vice-Président..... Georges Poirier
Surintendant..... Albert Pleau

Directeur..... Jean Chauvin
Rédacteur en chef..... Fernand de Verneuil
Chef de la Publicité..... Charles Sauriol
Directeur artistique..... Hector Brault
Pages féminines..... Mme Jules Fournier
Chroniqueuse culinaire..... Mme Rose Lacroix
Gérant de la circulation..... Odilon Riendeau

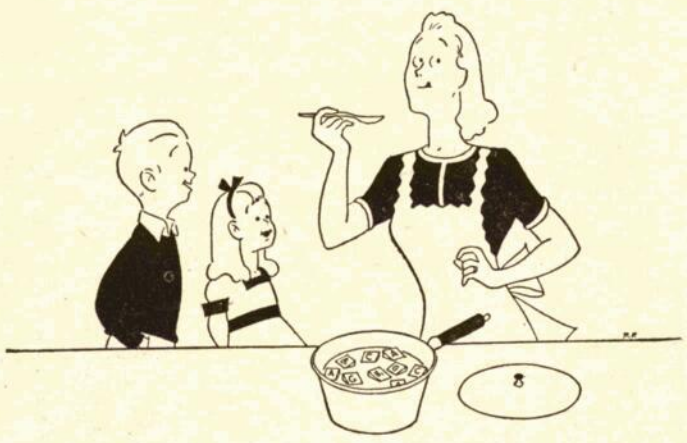
NOS REPRESENTANTS :
Wilfrid Daoust, 20, Ile Avenue, Lachine. (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, St-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).
A Québec et Lévis :
Adélard Paré, 6, rue du Pont, Québec
Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine:
Paul Larivière, 1710, rue St-Philippe, Trois-Rivières.

TARIFS D'ABONNEMENT:
Canada : Un an : $1.50 — 2 ans : $2.00
Etats-Unis : Un an $1.75 — 2 ans : $2.50
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada
Tél. : PLATEAU 9638*

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.



Quel goût a une vitamine?



Nous ne savons pas quel goût a une vitamine . . . mais nous savons qu'en matière de cuisine, la saveur et la valeur nutritive marchent de pair.

Cela veut dire que, si les aliments sont préparés de façon à garder leur saveur, il y a des chances pour qu'ils conservent aussi la plus grande partie de leurs vitamines. En général, l'aliment le plus *nutritif* est également l'aliment le plus succulent . . . surtout s'il s'agit de légumes.

Ce sont là des notions encourageantes. C'est également un défi à toute personne qui prépare un repas, que ce soit pour elle-même ou pour les autres. Une cuisson malhabile est susceptible de ne donner que des repas insipides et peu appétissants . . . et de faire perdre aux aliments leurs précieux sels minéraux et leurs vitamines.

La *bonne* cuisine est à même de transformer les aliments les meilleur marché en mets appétissants et nourrissants. Pour varier, on les combinera à d'autres aliments, et on les agrémentera de sauces savoureuses et de garnitures. Les livres de cuisine modernes, les magazines, les programmes de radio donnent, à ce point de vue, tous les conseils désirables.

Pour conserver les vitamines

► Quand on fait cuire les légumes, il est préférable d'amener la température aussi rapidement que possible au point d'ébullition, après quoi l'on peut baisser la flamme.

► Quand on fait cuire des aliments, si on les aère, en les remuant, on détruit les vitamines.

► Les aliments ne doivent pas être passés au tamis pendant qu'ils sont chauds.

► Les aliments doivent être cuits dans le moins d'eau possible.

► L'eau de cuisson, et l'eau des légumes en conserve sont bonnes pour préparer les soupes, les sauces, les jus.

► Les fruits et les légumes coupés en morceaux ne doivent être préparés qu'au moment de servir.

► Les aliments congelés doivent être mis à cuire avant qu'ils sont dégelés.

► Les aliments congelés destinés à être consommés crus, doivent être employés aussitôt dégelés.

Vous trouverez des conseils additionnels, et des renseignements sur la valeur nutritive de divers aliments, dans le feuillet gratuit de la Metropolitan, basé sur les règlements officiels du Gouvernement canadien, concernant l'alimentation, et qui est intitulé : "Vos aliments — quelle est leur valeur au point de vue santé ?"

* * *

Publié par la Metropolitan Life Insurance Company au bénéfice du Programme d'Alimentation du Département Fédéral des Pensions et de la Santé Publique.

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

PRÉSIDENT DU CONSEIL
Frederick H. Ecker

PRÉSIDENT
Leroy A. Lincoln

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA, OTTAWA

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada, Ottawa

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure 1-Z-43 "Vos aliments — quelle est leur valeur au point de vue santé ?"

Nom .....

Numéro de rue .....

Localité ..... Prov. .....

Littérature canadienne

EN PLEINE TERRE

Par Germaine Guèvremont

Dans un recueil de paysanneries, l'auteur nous rapporte les mœurs paysannes d'un coin de terre du Québec, le parler dru, les mots sonores, le verbe naturel du paysan, les chansons apportées de Normandie, il y a trois cents ans, et qui se retrouvent intactes sur la bouche des jeunesses, au Chenal du Moine, des contes savoureux, de la gaieté, de l'ardeur, une noce, des deuils, toute une vie âpre faite de la sève même du pays, un livre qui plaira par sa sincérité, sa simplicité, sa vérité.

En pleine terre, ouvrage de 170 pages avec couverture en couleur de Cécile Chabot, est publié aux Editions Paysana, 3425, rue Saint-Denis, à Montréal.

•

"MONTREAL AU TEMPS DE LA NOUVELLE-FRANCE"

Par Gustave Lanctot, 1642-1760.

G. Ducharme, 995, rue St-Laurent, Montréal

L'homme d'aujourd'hui est un homme pressé. Il ne marche pas : il fait de l'auto. Même la guerre, s'est adaptée à la formule vitesse ; elle est devenue la guerre éclair. L'homme n'a plus le temps de lire un livre; il réclame la brochure.

C'est cette bataille de la vie qui explique le succès de la brochure : *Montréal au temps de la Nouvelle-France*. Il s'explique aussi par le tour de force de l'auteur, qui a su résumer l'histoire française de la métropole en vingt-cinq pages, mais bourrées de faits, de psychologie et de couleur. Il fallait, pour réussir ce tour de force, une connaissance profonde du sujet, une impartialité totale et un style condensé. Après la lecture de cette brochure, le lecteur connaît tout l'essentiel de Montréal depuis la prise de possession par Maisonneuve, en mai 1642 jusqu'à la capitulation par Vaudreuil en septembre 1760. Histoire de fondateurs mystiques et munificents, de colons courageux, de femmes vaillantes, de sulpiciens bienfaisants, d'explorateurs hardis, de marchands audacieux et de tout un peuple libre et joyeux, le passé de Montréal présente un tableau unique de force française aux frontières d'un monde nouveau, qui monte à l'horizon des siècles.

•

UN LIVRE SUR FRANÇOIS RANVOYZE

Par Gérard Morisset

A notre peu abondante littérature artistique, monsieur Gérard Morisset, directeur de l'enseignement du dessin et de l'inventaire de nos œuvres d'art, vient d'ajouter un livre — son quatrième ; un petit livre dans lequel il résume à larges traits la carrière du moins inconnu de nos orfèvres d'autrefois, François Ranvoyzé.

L'ouvrage de monsieur Morisset est orné de seize gravures : un portrait de *Ranvoyzé* par François Baillairgé ; une planche de dessins montrant sa signature et ses poinçons ; quatorze reproductions inédites de ses meilleures œuvres, exécutées d'après des photographies de l'Inventaire des œuvres d'art. L'impression du texte et des gravures a été soigneusement faite par la maison Charrier et Dugal, limitée.

François Ranvoyzé est le premier ouvrage de la « Collection Champlain » — chacun sait que Champlain a été dessinateur. D'autres ouvrages paraîtront bientôt dans la même collection. D'abord. un petit livre sur Philippe Liébert, le sculpteur, orné de seize gravures ; ensuite, un ouvrage sur le roman d'aventures qu'est la vie d'Antoine-Sébastien Falardeau ; puis une étude sur nos caricaturistes, une monographie de Thomas Baillairgé, une étude sur l'aquarelliste Georges Hériot, une vue d'ensemble de l'École d'art de Napoléon Bourassa . . .

François Ranvoyzé est en vente dans toutes les librairies de Québec et de Montréal au prix de cinquante sous, et chez l'auteur (723, rue St-Cyrille, Québec).

•

MANUEL D'AGRICULTURE

Par les Frères Maristes

La Librairie Granger Frères de Montréal vient d'éditer le Manuel d'agriculture par les Frères Maristes, livre de 614 pages, 7¾ x 5½ , couverture toile solide, illustré de plus de 600 vignettes, schémas et graphiques.

Ce dernier volume de la série des *Manuels d'enseignement rural*, par les mêmes auteurs, est d'une richesse d'information considérable ; il expose avec une concision méthodique et dans une langue claire et souple toutes les données élémentaires agricoles fondamentales : agriculture, zootechnie, horticultire, chimie agricole, sylviculture, économie rurale, comptabilité agricole . . . Douze bacheliers, licenciés ou docteurs en sciences agronomiques ont reçu attentivement l'un ou l'autre de ses soixante-quatorze chapitres

Peu de livres offrent autant d'intérêt à toutes les classes de la société. Qui n'aimera pas découvrir les secrets de la nature . . . plantes ou animaux ? Le citadin n'éprouvera-t-il pas la même joie que l'homme des champs dans la lecture des phénomènes de l'hérédité, de la composition et de la conservation des aliments, des cultures industrielles, de l'origine des matières plastiques, de l'élevage des animaux à fourrure ou encore de l'aviculture et de l'apiculture ?

La multiplicité des gravures et des tableaux agrémente les pages par trop techniques et facilite aux moins initiés l'intuition qui permet de saisir des questions assez ardues, telles la photosynthèse, les lois de Mendel, les ferments, l'inoculation des légumineuses, l'alimentation rationnelle des animaux . . . La reproduction de photos de l'éleveuse électrique et de l'allaiteuse artificielle pour porcelets, du salon des vaches, de la déplumeuse, de l'appareil à mesurer les vitamines et d'un grand nombre d'autres nouveautés sur nos fermes instruira les personnes qui ne s'imaginent pas comment le progrès moderne a amélioré le sort du campagnard . . . Un artiste licencié des Beaux-Arts, le Fr. Daniel-Henri, mariste, a dessiné plusieurs des illustrations de cet ouvrage.

(Lire la suite page 6)

Nos vieilles familles canadiennes

par Emile FALARDEAU

CUILLERIER

M. O. C.; Sherbrooke, Qué.

Voici les origines de votre famille :

René Cuillerier, dit l'Eveillé, naquit en France vers 1640. Il était le fils de Julien Cuillerier et de Julienne Faifeu, qui demeuraient dans la paroisse de Clermont, près La Flèche.

Il arriva à Ville-Marie en automne de 1659, soit dix-sept années seulement après la fondation de Montréal. Le 13 avril 1665, à Montréal, il épousait Marie Lucault, dont le père avait été tué par les Iroquois, le 18 juin 1651. La mère de Marie se nommait Barbe Pinson.

•

DAVELUY

Mme. R. G. G.;
Ville Saint-Laurent, Qué.

Paul Daveluy, dit LaRose, est l'ancêtre d'une lignée de familles de votre nom, comme il l'est aussi d'une lignée de familles du nom de Larose.

Né vers 1640, Paul Daveluy, dit LaRose, du mariage de Samuel Daveluy (brasseur) et d'Hélène Godfroy, demeurant à « Rainville », au diocèse d'Amiens, en ancienne province de Picardie (département de la Somme), celui-ci épousait à Montréal, le 11 août 1672, Elisabeth Haguin. Cette dernière était veuve d'Antoine Courtemanche et fille d'Abraham Haguin et de Marie Decalogne.

Votre premier ancêtre décéda à la Pointe-aux-Trembles de Montréal, où il fut inhumé le 21 décembre 1687.

•

DULUDE DIT HUET

Mme. R. E. A.;
Drummondville, Qué.

Le nom original devrait être Huet avec surnom de Dulude plutôt que Dulude dit Huet. Voici vos origines:

Josept Huet est né vers 1650 du mariage de Michel Huet et de Jeanne Jacquelin. Ceux-ci demeuraient dans la ville de Lude, au diocèce d'Angers. Il était donc un angevin, et son surnom lui vient du nom de son lieu d'origine.

Le 27 novembre 1679, à Montréal, Joseph Huet épousait Catherine Chiquot dont le père Jean Chiquot avait eu la chevelure scalpé par les Iroquois. Le nom de mère de Catherine était Marguerite Maclin. Jean Chiquot est l'ancêtre des familles Sicotte.

•

JACQUES

Mlle C. J.; Chicoutimi, Qué.

Les origines de votre famille se lisent ainsi :

Louis Jacques, dit Duhaut, est né vers 1662 de Nicolas Jacques et de Marie Foyer, demeurant à Amiens, en ancienne province de Picardie.

Le 17 mai 1688, à Québec, il épousait Antoinette Leroux, fille de François Leroux et de Marie Renaud.

Après son mariage avec sa femme, il alla se fixer au village de Bourg-Royal, paroisse de Charlesbourg.

JARRY

M. A. J.; Montréal, Qué.

Le nom original de votre famille est Blénier. En voici ses origines :

Bernard Blénier, dit Jarry, était un soldat dans la compagnie du sieur Le Verrier. Il naquit en France, vers 1679, du mariage de Jean Blénier et d'Antoinette Cherlot, demeurant à Razes, au diocèse de Limoges.

Le 26 novembre 1698, à Montréal, il épousait Jeanne Cherlot, fille de Jean Cherlot, dit Desmoulins, et de Jeanne Mansion, dites Manseau.

•

LEBEAU

Mlle F. L.; Montréal, Qué.

Un contrat de mariage passé au Fort Saint-Louis (Chambly), le 17 juillet 1678, greffe d'Antoine Adhémar, notaire-royal, nous donne les origines de cette famille.

Voici vos origines :

Jean Bau, dit l'Alouette, est né vers 1650. Il était le fils de Mathurin Bau et de Louise Garette, demeurant dans la paroisse de Saint-Jean de Mont, du diocèse de Luçon, en ancienne province de la Vendée.

Jean Bau dut se marier vers 1672 et son contrat fut passé plusieurs années après. Son épouse Etienne Loray était la fille de Jean Loray et de Françoise Lefroy, demeurant dans la paroisse Saint-Laurent, ville de Paris.

•

POLIQUIN

M. G. P.; Lauzon, Qué.

Votre premier ancêtre est :

Jean Policain, maçon. Né vers 1641, il était le fils de Jean Policain et de Catherine Crevain, demeurant dans la paroisse de Locmaria, au diocèse de Quimper-Corentin, en ancien pays de Cornouailles (département du Finistère).

Son premier mariage eut lieu à Québec, le 7 novembre 1671. A cette date, il épousait Anne Adam, née en France vers 1652, de Corneille Adam et de Michelle de la Couet, de la paroisse de Saint-Jacques de Loupeigne, au diocèse de Soissons (département de l'Aisne).

Son second mariage eut lieu à Lévis le 7 novembre (étrange coïncidence) 1713. A cette date, il épousat Louise Ledran, fille de Toussaint Ledran et de Louise Menacier. Elle était veuve de Michel Lecourt.

•

LEBEL

M. Art. L.; Woonsocket, E.-U.

L'ancêtre de votre famille est :

Nicolas Lebel. Celui-ci est né vers 1632, en France, de Clément Lebel et de Françoise Lagnel, demeurant dans la paroisse d'Illeville-sur-Montfort, au diocèse de Rouen, en ancienne province de Normandie (département de l'Eure).

Après avoir passé un contrat de mariage devant le notaire royal Aubert, en date du 27 novembre 1662, le jour suivant il épousait au Châ-

(Lire la suite page 60)

Un sourire qui prépare l'avenir

EST CELUI SOUMIS AU TRAITEMENT SPECIAL IPANA

Gare à la " Brosse à Dents Rosée " . . . faites que vos gencives soient plus fermes — vos dents plus brillantes avec

IPANA ET SON MASSAGE

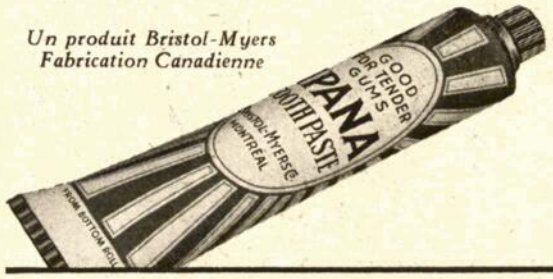
UN sourire gracieux, attrayant, est un avantage qu'il importe de conserver! Ainsi, pour ce faire, soyez assurés que vos gencives, tout autant que votre denture, reçoivent quotidiennement un traitement spécial.

Vous comprenez que les gencives nécessitent un exercice et un stimulant réguliers — ce dont les privent la nourriture molle et bien cuite de nos jours. Lorsqu'elles sont privées d'exercices, les gencives ont tendance à devenir tendres, sensibles — indiquant quelquefois l'avertissement par une teinte "rosée" qui reste sur la brosse à dents.

Si vous constatez "la brosse à dents rosée", voyez votre dentiste sans plus tarder. Il se peut que le cas ne soit pas grave, mais il n'appartient qu'à lui seul de juger. Il est fort possible qu'il vous dise que vos gencives ont besoin de plus d'exercice, et il y a beaucoup à parier qu'il vous recommande le salutaire stimulant d'Ipana et son massage.

Car Ipana est plus qu'une bonne pâte dentifrice. Lorsqu'on s'en sert pour masser les gencives avec le bout des doigts ou la brosse à dents, il contribue à leur donner la fermeté et le stimulant dont elles ont besoin — aide à augmenter la résistance contre les graves désordres auxquels elles sont exposées, en les conservant fermes et saines. Adoptez dès maintenant Ipana et son massage et collaborez avec votre dentiste pour conserver vos dents brillantes — votre sourire plus attrayant.

Un produit Bristol-Myers
Fabrication Canadienne



IPANA

Pâte dentifrice

Trois choses à retenir en temps de guerre :

1 Nettoyez vos dents, massez vos gencives chaque jour et voyez votre dentiste régulièrement pour examen.

2 Ne gaspillez pas Ipana. Vous n'en avez besoin que de peu pour nettoyer et masser vos gencives.

3 Remettez au pharmacien un tube métallique vide lorsque vous achetez un nouveau tube d'Ipana.

CANADA DRY'S

SPARKLING WATER

EST PLUS QU'UNE EAU GAZEUSE!

Faite d'après une formule scientifique exclusive, la Canada Dry's Sparkling Water possède des propriétés qui n'existent pas dans une eau gazeuse ordinaire. Des ingrédients sont ajoutés à de l'eau purifiée par procédé spécial et traitée aux rayons violets pour l'améliorer. Il y a aussi sa fine carbonatation — des millions de petites bulles qui font pétiller les verres plus longtemps.

Elle est vitalisée:

La carbonatation menue, procédé exclusif à Canada Dry, lui donne le mousseux du champagne. Elle rend les breuvages plus pétillants — plus longtemps.

Elle est alcaline:

Des ingrédients spéciaux lui donnent une réaction décidément alcaline.

Elle relève la saveur:

Son grand pétillement met en valeur le goût de toute boisson.

Economique! Grands bouteille de famille, en vente partout; fait de 8 à 10 grand verres. Le carton de 6 bouteilles individuelles est en vente dans la plupart des localités.

L'EAU GAZEUSE LA PLUS POPULAIRE DANS LE MONDE ENTIER

Littérature canadienne

(Suite de la page 4)

Le connaisseurs en arts graphiques se demanderont comment on a pu éditer, ces temps-ci, en cette province, un livre de cette valeur pour un prix aussi modique. Editeurs et auteurs ont dû sacrifier tout espoir de bénéfices. Ils comptent que le public saura les récompenser de leurs générosités et profitera de l'aubaine pour fournir à tous les jeunes du pays ce moyen si opportun d'étudier un peu l'œuvre du Créateur et de ses créatures.

Le livre se vend $1.50 dans toutes les librairies . . . $1.65 chez Granger Frère, 54 Ouest, rue Notre-Dame, à Montréal, par la poste.

•

TROP TARD

Par Adrienne Maillet

Dans ce roman, comme dans ses autres, l'auteur dépiste les prévisions du lecteur et ne lui révèle qu'aux dernières pages ce qu'il adviendra de ses principaux personnages. Dans un prologue original, elle présente son héroïne, qu'elle a rencontrée sur mer, et à qui elle passe la plume, puis revient dans un épilogue raconter au lecteur ce qu'il sera bien aise d'apprendre.

Ecrit sous forme de journal et dans un style très simple, l'ouvrage est intéressant du commencement à la fin : Suzanne Nevers, qui ne sait pas aimer, refuse de se marier parce qu'elle redoute la maternité, et ce n'est qu'après plusieurs péripéties qu'elle connaît enfin les charmes d'un grand amour. Malheureusement, un terrible scrupule la saisit d'angoisse et sa générosité la pousse à un acte qui la plonge, ainsi que son fiancé, dans un état voisin du désespoir. Qu'on se rassure, on aura des pensées moins sombres lorsqu'on fermera le livre.

Volume de 208 pages. En vente dans les bonnes librairies. Prix $1.00.

•

COMBAT AVEC L'INCONNUE
(roman)

Par Claude Eylan

Après *Jardin 26*, où elle racontait l'histoire d'un homme traqué par la guerre, Claude Eylan, romancière française bien connue, écrit maintenant la vie d'une femme étrangement marquée par le destin.

Combat avec l'Inconnue que viennent de publier Les Editions Variétés, c'est l'histoire d'une jeune Européenne née de parents inconnus. Elevée par des Norvégiens qui lui donnent le nom de Dorée, elle devient, tout jeune, la femme d'un riche banquier Suisse. Celui-ci meurt et Dorée se fiance alors à un Corse, mais bientôt, c'est le grand amour avec Jean, un paysan français.

Jolie blonde au teint chaud, un teint d'Espagnole ou d'Arabe, consciente de sa beauté et de son charme, Dorée est une femme riche, libre et aimée, qui en dépit de ses multiples aventures et de sa vie étourdissante, a conservé en elle un intense besoin de se dévouer.

A la fin du roman, dans des circonstances tragiques, c'est cette soif de donner et de servir qui la poussera à poser des gestes décisifs qui marqueront nettement la mystérieuse attraction vers les sommets de cette femme étrange.

Dans *Combat avec l'Inconnue*, vous admirerez l'habileté de l'écrivain, vous goûterez le charme du récit et vous classerez ce livre parmi les plus beaux publiés au cours de la saison.

Un volume de 264 pages publié par Les Editions Variétés. Prix $1.25. En vente dans toutes les librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal.

•

NOTRE DAME DES NEIGES
Féerie épique en deux journées et treize tableaux
par le R.P. GUSTAVE LAMARCHE, C.S.V.

A l'occasion du Troisième Centenaire de Montréal, le révérend Père Gustave Lamarche, C.S.V. vient de publier aux Editions Bernard Valiquette, une féerie épique en deux journées de treize tableaux intitulée: *Notre Dame des Neiges*.

Dans le premier tableau apparaît le décor du Pôle Nord, sous la Polaire. C'est la longue nuit de septentrion. On distingue très au loin de vagues silhouettes de montagnes et de glaces. La scène elle-même forme le glacier polaire.

La deuxième journée s'ouvre au tableau VIII : Le Portail. La scène représente d'abord, par les moyens cinématiques, la ville de Montréal actuelle, prise dans un immense portail sous l'arcade duquel, par-dessus les toits, on voit se profiler un schéma stylisé de la carte physique du Canada. A travers ce schéma, court la vertigineuse parabole que va décrire la Fille de Dieu depuis son point d'arrivée jusqu'au Pôle ; la ligne suit naturellement, sous le *bouclier* canadien, le parcours ininterrompu des grandes voies d'eau intérieures en plein cœur des terroirs frumentaires. A l'embouchure du Mackenzie, on y distingue une brusque coupure. Au Pôle même s'aperçoit faiblement le très lointain totem de Tôrnârsuk avec l'iglou solitaire devant la coupure du glacier.

Cette vision, soutenue de musique, s'estompe peu à peu, et l'on se trouve en présence de la nature montréalaise telle qu'on pouvait la voir de l'île Ste-Hélène avant l'époque historique. C'est dans cette dernière île que se passe l'action.

Notre Dame des Neiges, féerie épique en deux journées et treize tableaux, par le R.P. Gustave Lamarche, C.S.V., est en vente au prix de $1.25 (1.35 par la poste) aux Editions Bernard Valiquette, 1564, rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies.

•

RENCONTRES
par JEAN BULAIR

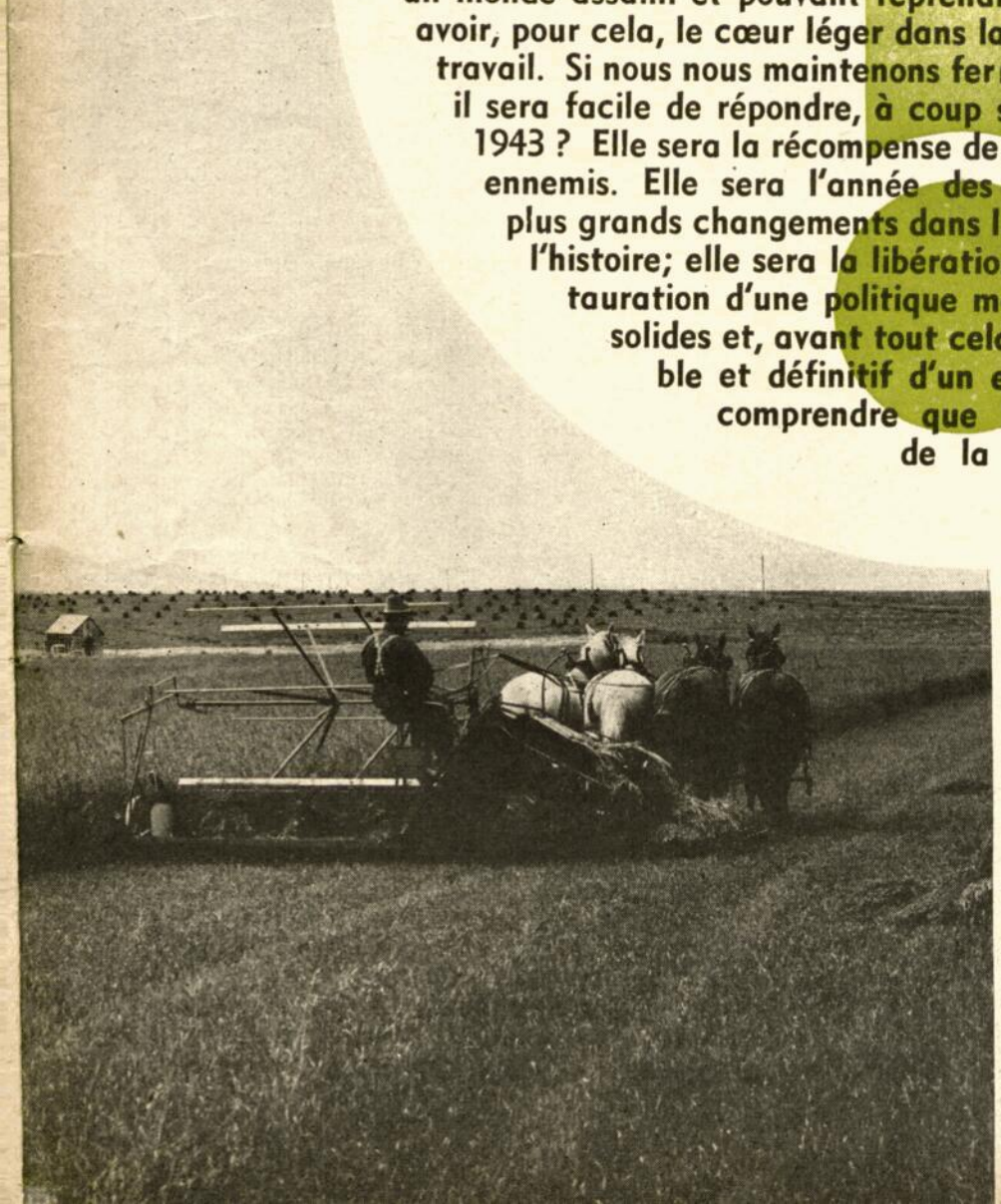
Ceux qui aiment l'inédit et les émotions fortes liront avec intérêt le livre que Jean Bulair vient de publier aux Editions Bernard Valiquette sous le titre de *Rencontres*.

L'auteur, un Canadien, a trouvé son inspiration au cours d'un pèlerinage à Jérusalem. Il attendait à Bey-

(Lire la suite page 59)

QUE NOUS RESERVE 1943

L'année 1943 sera ce que nous l'aurons faite. Dans le cours normal de la vie, les hommes ne commandent pas aux événements; dans le cours de la présente guerre, les Nations Unies ont ce privilège. La victoire finale et totale dépend de nous, uniquement de nous; l'ennemi n'a plus l'initiative des grandes opérations mais sa puissance est si grande encore, qu'à défaut de la domination mondiale qu'il en attendait, il espère en tirer maintenant une paix de compromis. Ce serait, pour lui, une demi-victoire et pour nous la mise à néant de tous nos sacrifices. Cela, nous ne pouvons pas le vouloir; nous ne le voulons pas. Nous voulons une victoire complète, absolue et qui procure une paix durable dans un monde assaini et pouvant reprendre confiance en l'avenir. Il nous faut avoir, pour cela, le cœur léger dans la bonne humeur et la main lourde au travail. Si nous nous maintenons fermement dans cette ligne de conduite, il sera facile de répondre, à coup sûr, à la question: que sera l'année 1943 ? Elle sera la récompense de nos efforts et le châtiment de nos ennemis. Elle sera l'année des plus grandes décisions et des plus grands changements dans le monde jamais enregistrés par l'histoire; elle sera la libération des peuples asservis, la restauration d'une politique mondiale sur des bases plus solides et, avant tout cela, l'écrasement implacable et définitif d'un ennemi ne pouvant comprendre que les arguments de la force.



La Marche du

Qu'est-ce que le Temps ? voilà une question que se sont posée les philosophes de tous les pays depuis que le monde est monde ; aucun d'eux n'a pu y répondre. C'est, je crois, saint Augustin qui a dit : « Je sais fort bien ce que c'est que le Temps, mais je ne le sais plus quand on me le demande. » Ceci résume à peu près toutes les explications que l'on tenterait d'en donner.

Comment expliquer, en effet, une chose dont nous subissons les effets, mais qui n'existe pas ? le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore et le présent appartient à l'un et à l'autre. Le Temps c'est l'éternité comme l'Espace est l'infini, c'est l'immensité sans bornes, l'énigme impossible à résoudre. Enigme que les hommes traitent pourtant bien à la légère et même avec une désinvolture qui frise l'inconscience.

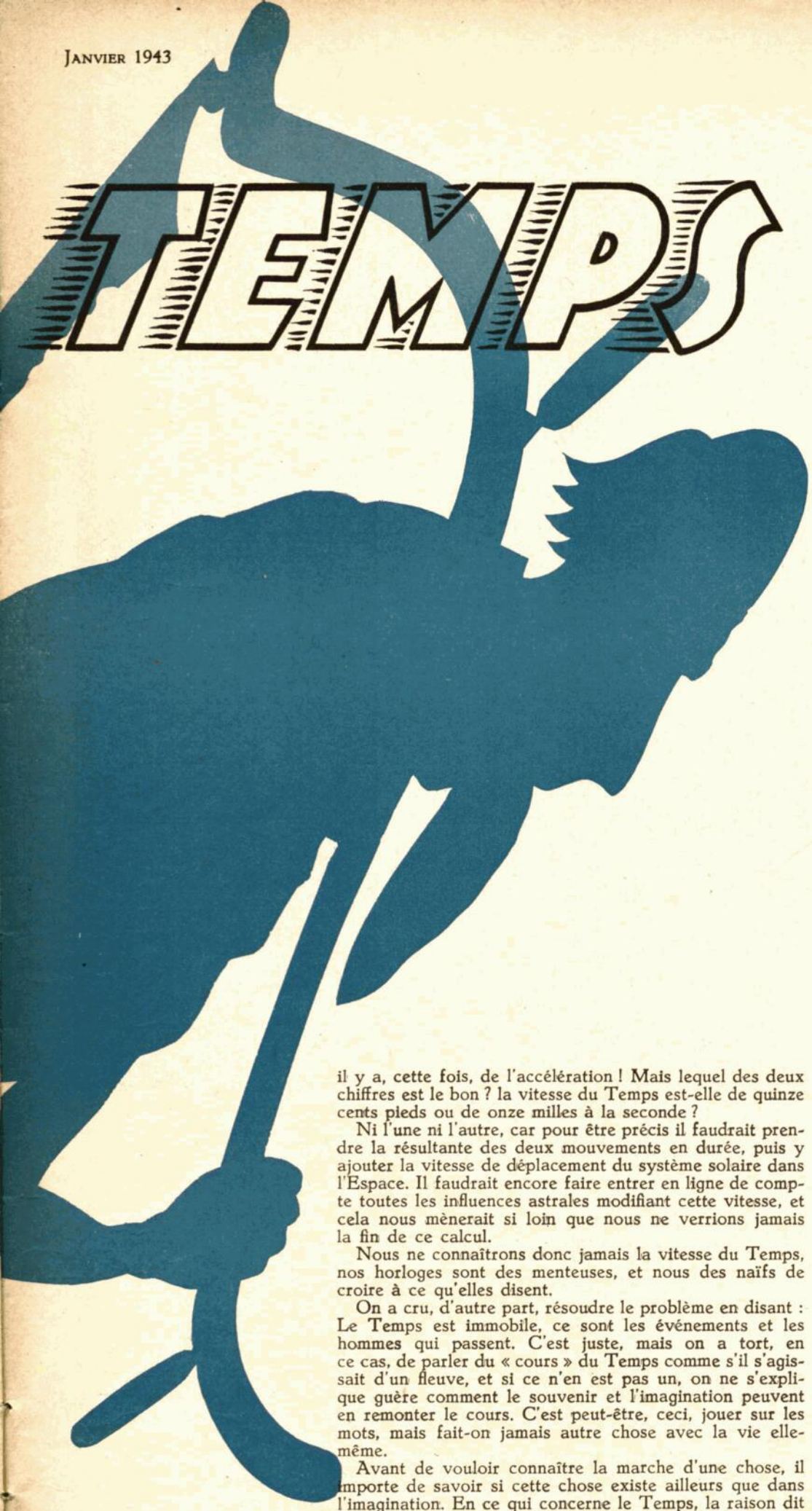
Je viens de comparer le Temps à l'Espace ; il me semble plus rationnel de confondre les deux choses et, dans une théorie personnelle qu'on pourra trouver audacieuse, mais qui vaut bien les autres, après tout, j'en donnerai les raisons plus loin. Auparavant, parlons un peu de la marche du Temps.

Nous savons tous ce qu'est une seconde, ou bien un jour, ou encore une année ; nous croyons du moins le savoir parce que cela se représente avec des chiffres, et que les chiffres ont la réputation d'être précis quand ils sont établis par des hommes compétents. Fort bien ; mais si les chiffres n'ont pour base que des conventions, ils ne représentent pas autre chose que des illusions. Or, tel est le cas pour la seconde, le jour ou l'année quand nous avons la prétention d'employer cette métrologie à mesurer le Temps.

Mais, dira-t-on, c'est l'astromonie qui nous a donné ces mesures, elle ne l'a fait qu'après avoir serré au plus près les faits qu'elle a observés et les avoir assez longuement étudiés pour éviter toute erreur ! D'accord, mais si elle ne s'est pas mis le doigt dans l'oculaire, elle n'a tout de même fourni que des chiffres, commodes il est vrai, mais sans aucune signification relativement à la marche du temps. La preuve ? la voici.

Notre journée est de vingt-quatre heures, ou quatorzecent quarante minutes, ou 86,400 secondes pendant chacune desquelles un point quelconque de l'équateur se déplace d'environ quinze cents pieds dans l'espace. La vitesse du Temps, selon nous, est donc de quinze cents pieds à la seconde. C'est cela sûrement, à moins que . . .

A moins que nous ne voulions demander le chiffre de la vitesse, non plus à la journée mais à l'année ; alors cela change. Le pourtour de l'orbite terrestre divisé comme précédemment donne environ onze milles à la seconde ;



Par
Fernand de Verneuil

il y a, cette fois, de l'accélération ! Mais lequel des deux chiffres est le bon ? la vitesse du Temps est-elle de quinze cents pieds ou de onze milles à la seconde ?

Ni l'une ni l'autre, car pour être précis il faudrait prendre la résultante des deux mouvements en durée, puis y ajouter la vitesse de déplacement du système solaire dans l'Espace. Il faudrait encore faire entrer en ligne de compte toutes les influences astrales modifiant cette vitesse, et cela nous mènerait si loin que nous ne verrions jamais la fin de ce calcul.

Nous ne connaîtrons donc jamais la vitesse du Temps, nos horloges sont des menteuses, et nous des naïfs de croire à ce qu'elles disent.

On a cru, d'autre part, résoudre le problème en disant : Le Temps est immobile, ce sont les événements et les hommes qui passent. C'est juste, mais on a tort, en ce cas, de parler du « cours » du Temps comme s'il s'agissait d'un fleuve, et si ce n'en est pas un, on ne s'explique guère comment le souvenir et l'imagination peuvent en remonter le cours. C'est peut-être, ceci, jouer sur les mots, mais fait-on jamais autre chose avec la vie elle-même.

Avant de vouloir connaître la marche d'une chose, il importe de savoir si cette chose existe ailleurs que dans l'imagination. En ce qui concerne le Temps, la raison dit oui et le raisonnement dit non. A moins que ce ne soit le contraire, cela peut également se discuter. Essayons maintenant, sinon d'en savoir plus long que saint Augustin, du moins d'avoir recours à des arguments qui éclaireront peut-être un peu la question.

J'ai dit que l'Espace et le Temps sont une seule et même chose ; ces deux mots ont un sens mathématique bien défini ; astronomiquement ils font double emploi et sont faux ; pris isolément, ils n'ont plus de signification.

Imaginons, si possible, l'Espace sous forme de vide absolu, sans un atome de matière, sans éther, sans possibilité par conséquent de transmission d'une onde quelle qu'elle soit, pas même celle de la pensée ; logiquement alors, l'Espace n'a plus la qualité d'une étendue susceptible de contenir quelque chose puisqu'il est impuissant à retenir et à fixer l'idée elle-même. C'est le NÉANT qu'il ne faut pas confondre avec le vide, l'Espace n'existe plus.

Je sais que cette théorie de disparition d'Espace est hardie, qu'elle est en contradiction avec nos idées admises et qu'il faut un pénible effort de la pensée pour concevoir un tel état de choses. Encore n'y arrive-t-on pas, car dès l'instant où l'on croit se faire une idée de ce vide absolu, de ce néant, on le meuble de la pensée, et il devient automatiquement — mais pour nous seulement — le vide simple dans lequel il est toujours posible d'imaginer des points de repère.

Nous sommes ainsi victimes de notre faiblesse humaine qui a besoin d'appuis partout et en permanence, pour le corps comme pour la pensée. Nous ne pouvons donc, malgré notre bonne volonté, avoir la notion du vide absolu, du néant intégral, de la disparition d'Espace. Pourtant il peut en être ainsi ; en dehors de certaines limites, l'Espace n'existe plus, il n'y a plus que la possibilité d'Espace, et ce n'est pas du tout la même chose.

Maintenant, qu'est-ce que le Temps ? Une valeur créée par le déplacement de la matière dans l'Espace, UNIQUEMENT CELA. Plus de matière, plus de Temps ; plus de Temps, plus d'Espace, mais le vide absolu, le néant. Les deux choses sont solidaires, et l'on ne peut en supprimer une sans faire disparaître l'autre. Dans le langage usuel, ces mots employés séparément deviennent un subterfuge et n'expriment plus qu'une illusion.

Supposons que nous pouvons concevoir le néant et admettons-y la matière ; immédiatement c'est la création, visible aux yeux ou perceptible à la pensée, de trois dimensions : longueur, largeur et profondeur ; c'est forcément aussi, par voie de conséquence, une quatrième dimension, celle de durée que nous appelons le Temps.

C'est la théorie actuelle qui s'ornemente de détails constructifs, tels que la naissance et la mort des astres, leur habitabilité, etc. Si, toutefois, nous admettons un univers à quatre dimensions et n'admettons que cela, nous avons un univers IMMOBILE dans toutes ses parties constitutives. Cela choque sans doute nos conceptions scientifiques actuelles, mais la réflexion nous dit qu'il ne peut pas en être autrement. Cette immobilité n'est pas, pour cela, la suppression du Temps, mais son expression sous une forme différente de celle à laquelle nous sommes habitués : celle de distance entre les astres, donc sous forme d'Espace.

Nous sentons immédiatement la nécessité d'un cinquième facteur : le mouvement. Ici, nous devons sortir des sentiers battus et ne pas jouer sur les mots ; nous ne devons pas considérer le mouvement comme la résultante forcée des quatre autres dimensions. Puisque nous pouvons très bien concevoir un Univers pourvu de ces quatre dimensions et parfaitement immobile, le facteur « mouvement » a une valeur propre, indépendante du volume et de la durée.

On pourra objecter que le mouvement étant de la force en déplacement, c'est une combinaison de la matière avec l'Espace, et non un élément distinct de la charpente universelle. J'accepterai l'objection, d'autant mieux qu'elle appuie encore mon hypothèse ; elle souligne, pour l'Espace, la nécessité d'agir en collaboration absolue avec le facteur « mouvement » s'il veut atteindre sa pleine valeur. Le mouvement est donc bien un élément distinct.

Dans cette formidable question du Temps et de sa marche, il reste maintenant à faire la part du présent ; elle est prodigieuse et paradoxale.

On a lancé timidement, du présent, une définition de ce genre : c'est l'intervalle sans durée entre ce qui n'est pas encore et ce qui n'est déjà plus. Ce n'est pas tout à fait cela ; ce n'est même pas cela du tout.

De la théorie personnelle qui précède semble découler naturellement ceci : le présent est un point mathématique en continuel déplacement et partout en même temps. C'est la seule manifestation actuellement perçue nettement par nous du facteur « mouvement » ou, si l'on n'a pas peur du nouveau, de la cinquième dimension.

Il résulte de tout ceci que la vitesse du Temps ne sera jamais évaluée que par nos joies, nos peines et nos illusions, et que les gens qui trouveront le temps long, ou diront qu'il passe vite, auront également raison tous les deux.

Rideau Hall

Par J.-A.-P. Hurtubise, de la Ferme Expérimentale Centrale d'Ottawa

C'est à l'orée du bois de Rockliffe que se trouve l'hôtel du gouvernement, aussi appelé Rideau Hall, et que nous, Canadiens français, appelons le palais du gouverneur-général ou encore, tout bonnement, la maison du gouverneur. La Providence a doté ce coin d'un charme sylvestre sans pareil. Tout contribue à en faire un lieu idéal. Le domaine, vaste de quatre-vingt-huit acres, s'enfonce à perte de vue dans Rockliffe.

A l'origine, l'hôtel du gouvernement était un manoir (de 73 pieds sur 47), bâti en 1845 par feu Thomas McKay, entrepreneur. On n'a cessé depuis de l'agrandir, si bien qu'aujourd'hui ce château contient soixante-quinze chambres de diverses grandeurs, toutes désignées à des fins particulières. Le 7 août 1865, le gouvernement fédéral loua ce domaine puis l'acheta en juillet 1868. Dans l'intervalle, cependant, en 1866 pour être exact, Lord Monck, le premier gouverneur à occuper ce palais, arriva à Ottawa, et un contrat fut donné aussitôt pour la construction d'un rajout de pierre au manoir McKay mesurant 137 pieds par 56, avec une aile de 72 pieds par 74. Ce contrat pourvoyait aussi à la construction d'une maison pour le secrétaire du gouverneur de même que d'une salle de garde pour les soldats en faction.

Vers 1872, sous le régime de Lord Dufferin, fut construite la magnifique salle de bal où tant de jolies femmes parées de leurs plus beaux atours se sont fait admirer et où, à leur tour, les gracieuses débutantes aspirent à paraître. C'est ici que se donnent également les grands dîners d'apparat, que sont assermentés nos ministres de la couronne et où les diplomates accrédités auprès du gouvernement canadien présentent leurs lettres de créance. A une extrémité de la salle de bal il y a le dais, au-dessus duquel sont suspendues de superbes peintures à l'huile de leurs Majestés le roi et la reine, puis directement en face il y en a une de feu la reine Victoria. Les murs latéraux sont enjolivés des portraits des différents gouverneurs-généraux avec les dates de leur administration. Cette salle, si richement meublée, avec son énorme tapis et ses luxueuses tentures, est sans conteste la plus belle qui soit au palais.

En cette même année 1872, Lord Dufferin, amateur du jeu de paume, fit construire une grande salle servant de tennis court.

Outre la salle de bal, il y a un riche salon et la grande salle à manger pour quarante convives. D'autres appartements intéressants sont la « chambre bleue » et la « chambre verte », appelées aussi respectivement la chambre chinoise et la chambre orientale, parce qu'elles sont pleines de choses de Chine et d'Orient.

Leurs Excellences ont chacune sa chambre à coucher et son cabinet de travail. La cuisine a été entièrement renovée de même que le système de chauffage. Jusqu'en 1895, lorsque le système à eau chaude fut installé, il fallait neuf fournaises à air chaud pour chauffer la partie principale de l'hôtel et vingt-quatre poêles. Pareillement, la vieille clôture avec piquets de bois devait céder sa place en 1913 à une clôture plus en rapport avec la dignité de l'immeuble. Toutefois, la maison du gouverneur conserve encore quelques-unes de ses vielles choses, notamment des lampes qui étaient naguère de grands vases de verre que l'on emplissait d'eau pour les tenir en équilibre et auxquels on a depuis fixé un raccord électrique. On a gardé ainsi une porte ancienne sur un pan de laquelle est peint un pommetier. Ce serait l'œuvre de la princesse Louise, marquise de Lorne, qui se plaisait à peindre des plantes florifères et des arbres fruitiers.

Bien qu'elle n'ait pas la beauté architecturale d'un petit château construit tout d'une pièce, la nature et son magnifique décor lui confèrent un charme indiscutable.

Les quelques notes qui suivent sont empruntées à un rapport de E. P. Rubidge, ingénieur et architecte, soumis en 1865 à F. Braun, secrétaire du ministère des travaux publics. Daté du 12 juin 1865, ce rapport porte sur l'état du domaine même et du château construit par Thomas Mc Kay. Le 2 août de la même année, le gouvernement louait le tout, de la succession McKay, pour un terme de douze ans, moyennant un loyer annuel de $4,000, avec option de l'acheter pour $70,000. De fait, Rideau Hall fut acheté par l'Etat le 28 juillet 1868. Comme le domaine comprenait alors vingt acres de plus qu'à l'époque de la location, il fut payé $82,000.

Voici donc la description qu'en faisait Rubidge, en juin 1865 : « Cette propriété, vaste de 65 acres, est située sur la rive droite de la rivière Rideau, dans le canton de Gloucester, comté de Russell. Le sol est légèrement ondulé, en partie boisé, et se prête facilement à des améliorations. La maison même, construite par l'hon. Thomas McKay vers 1840, — probablement en 1838 — est d'un aspect plutôt modeste, bien que grande de 75 par 47 pieds. Les murs extérieurs, en pierre calcaire du pays, se désagrègent par endroits.

C'est en somme une maison ordinaire, de quelque douze pièces, sans le sous-sol et le grenier. Les meilleures pièces sont très basses de plafond, et cette habitation n'a rien de l'hôtel particulier à la mode de nos jours.

Les dépendances sont des constructions grossières qui ne sont aucunement dans le ton d'une habitation susceptible de devenir la résidence du gouverneur-général de l'Amérique britannique. Ces bâtiments doivent être refaits à neuf ou en partie, ou tout au moins éloignés de l'habitation. »

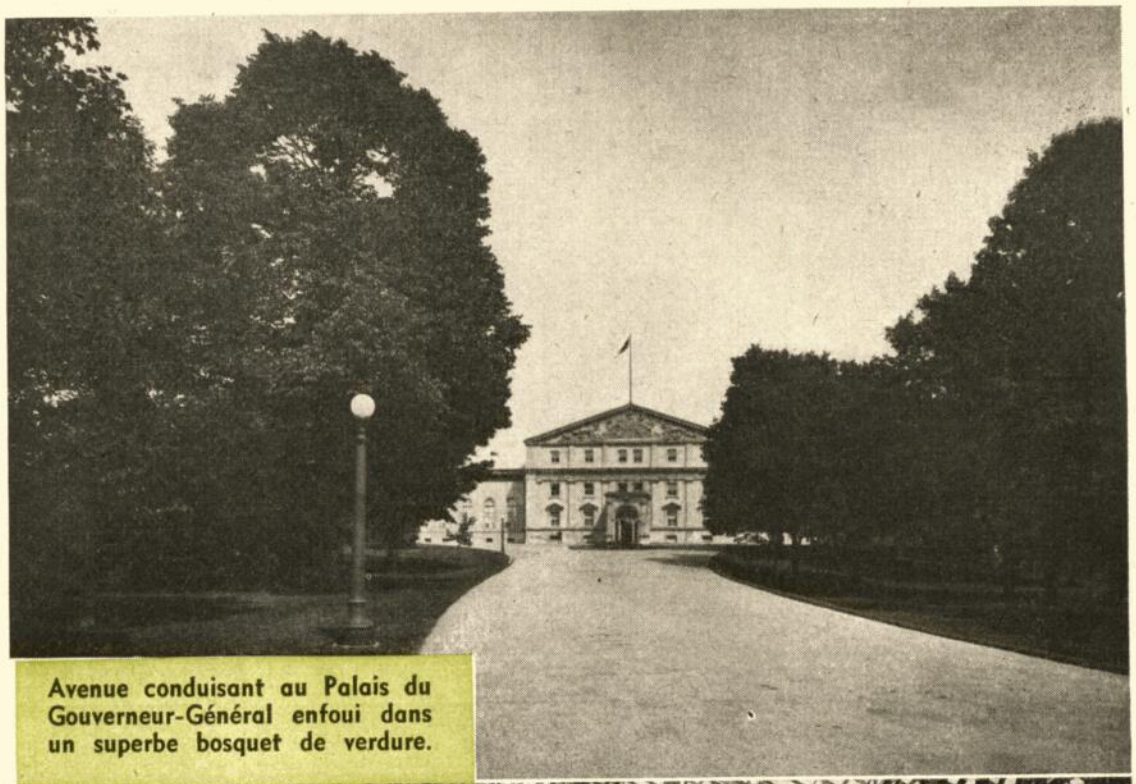
Dans ce rapport, dont nous venons d'indiquer les grandes lignes, on donne à l'habitation de McKay le nom de *Rideau Hall*. Le nom de la résidence de nos gouverneurs remonterait à plus d'un siècle. Quand mourut son constructeur, l'hon. Thomas Mc Kay, le 12 octobre 1855, l'*Ottawa Tribune* dit bien qu'il « rendit le dernier soupir à sa maison de Rideau Hall. »

Le premier gouverneur à occuper Rideau Hall fut le vicomte Monck (ou Monk), en 1866. Les premiers personnages à le visiter furent, en 1901, le roi George V et la reine Marie, alors duc et duchesse d'York.

•

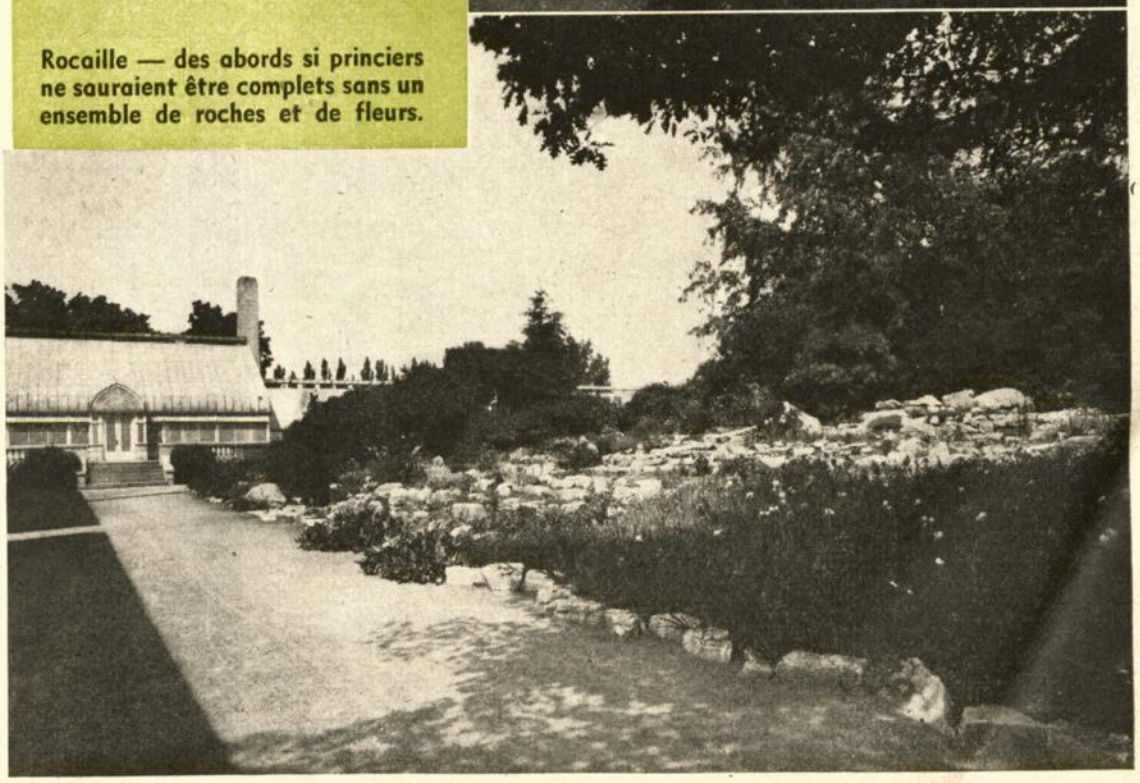
Le gouverneur-général du Canada est nommé par le Roi comme son représentant pour une période habituelle de cinq ans. Son traitement, fixé à 10,000 livres sterling (ou $50,000), est payé sur le revenu consolidé du pays. Les attributions du gouverneur sont limitées à la durée de son office, et il ne peut exercer que l'autorité qui lui est expressément dévolue. Il agit selon l'avis de ses ministres, lesquels sont responsables devant le Parlement ; en sa qualité de chef de l'exécutif, il convoque, proroge et dissout le Parlement ; il sanctionne les lois ou leur refuse son assentiment. Dans l'accomplissement de sa charge, il agit entièrement selon l'avis du ministère et devient alors le gouverneur-général en conseil. La prérogative royale du pardon de la peine capitale, que le gouverneur-général pouvait autrefois exercer à son bon plaisir, ne s'exerce maintenant que sur la recommandation du ministère. La coutume de faire du gouverneur-général le lien de communication entre le gouvernement canadien et le gouvernement impérial a été abandonnée, et depuis le 1er juillet 1927, le gouvernement de Sa Majesté au Canada communique directement avec le gouvernement de Sa Majesté en Grande-Bretagne.

Photos du Ministère Fédéral des Travaux Publics.



Avenue conduisant au Palais du Gouverneur-Général enfoui dans un superbe bosquet de verdure.

Intérieur de la serre principale. Les plantes exotiques et indigènes semblent s'y plaire à merveille.



Rocaille — des abords si princiers ne sauraient être complets sans un ensemble de roches et de fleurs.

La Porte des maires, à l'entrée de la ville.

L'Hôtel de ville.

Saint - Hyacinthe

par Charles Sauriol

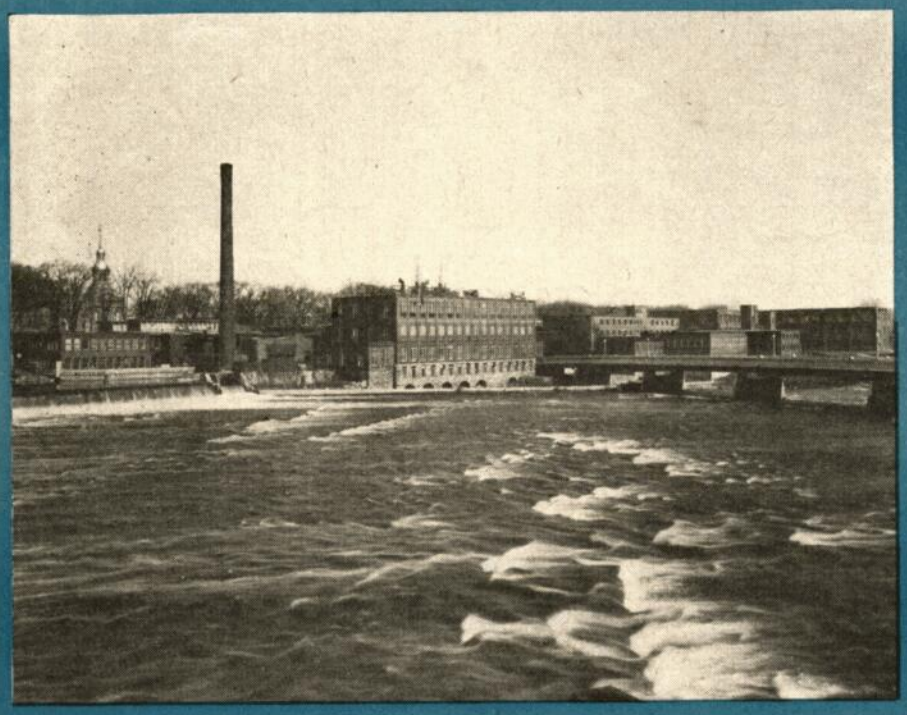
Si Jacques Hyacinthe Simon de Lorme revenait en ce monde, il serait au comble de son étonnement de constater les transformations qu'a subies depuis cent quatre-vingt-huit ans la seigneurie qu'il acheta de François de Rigaud pour la somme de quatre mille francs.

Il est présumable que le Sieur de Lorme aurait, tout d'abord, peine à reconnaître l'emplacement de l'ancien manoir seigneurial, car, de nos jours, c'est un parc public splendide, véritable joyau de verdure sis au centre même de la ville de Saint-Hyacinthe.

Il semblerait que le développement de cette ville se soit poursuivi sous les données d'un plan d'ensemble bien conçu tant tout y est bien ordonné ; Saint-Hyacinthe, qui est pourtant une ville remarquable par ses industries, a cette particularité qu'on trouve à Sherbrooke, par exemple, en ce sens qu'on a d'abord l'impression de visiter une ville domiciliaire et commerciale.

L'avenue Girouard, l'artère de luxe de l'endroit, est l'une des plus charmantes invitations à la marche qui me furent offertes, les

(Photos B. J. Hébert)



La fabrique de coton Penman.

Le stade ou aréna municipal.

L'Hôpital Saint-Charles.

La Place du Marché.

La Terrasse Honoré Mercier.

notables de la ville y habitent en grande partie, et c'est également sur cette avenue que sont situés l'évêché, la cathédrale, le couvent et l'église paroissiale (la « paroisse ») des Dominicains, le monastère des RR. SS. du Précieux-Sang, et autres.

Saint-Hyacinthe est un important centre religieux de notre province. On y trouve dix-huit institutions religieuses, maisons d'enseignement, monastères, couvents, ouvroir, hôpital, etc. Cette atmopopulation de Saint-Hyacinthe trouve son travail dans les manufacd'orgue dont la renommée est mondiale, la maison Casavant Frères Ltée, fondée en 1880.

L'intérêt industriel y est non moins important puisque la valeur des placements s'élèvent à plus de $10,000,000. La majorité de la population de Saint-Hyacinthe trouve so ntravail dans les manufactures suivantes : Acme Underwear Mfg. Co., Canadian U. S. Knitting Ltd., la maison Casavant Ltée, Consolidated Textile Ltd (filature de soie), J. A. & M. Côté Ltée (formes de chaussures), Donahue Corp. of Canada Ltd (élastiques), Duclos Payan Ltée (tanneurs, formes de chaussures), E. T. Corset Co. Ltd, Empire Clothing Co. Ltd., Goodyear Cotton Co. of Canada Ltd (tissus pour pneus), Gotham Hosiery Co. of Canada, Hump Hairpin Mfg. Co. Ltd, La Machinerie Oméga Ltée (moteurs pour la navigation), Penmans Ltd., Théodore Phénix (moulin à farine), Quebec Culvert Corp. Ltd., Riga Shoe Co. Ltd., Saint-Hyacinthe Engineering Works, Tôle Gaufrée Idéale, Victory Hosiery Mills et Yamaska Garments Limited.

(Lire la suite page 52)

Une manufacture de bas de soie.

Le Séminaire de Saint-Hyacinthe.

L'Evêché et la Cathédrale.

Pourquoi pas Moi?

Roman d'amour complet, par Concordia Merrel

Dessin de F.-L. Nicolet

Le miroir renvoyait une image triomphante de Terry ou plutôt une triple image... Il s'agissait en effet d'un de ces hauts miroirs à trois faces, articulés comme un paravent, qui permettent de se voir en pied, sous tous les angles. Le triomphe s'étendait au créateur de la robe de la jeune fille, à l'artiste auquel était dû le corset arachnéen, au maquilleur qui avait composé son visage, au coiffeur dont l'art apparaissait dans l'assemblage des cheveux encadrés de plumes pour la circonstance : ce soir-là, Mlle Augusta Broadbent conduisait sa nièce Terry au bal des débutantes de la saison, pour y faire sa révérence à la famille royale.

La jeune fille étendit la main pour rectifier l'inclinaison de la face droite du miroir afin de s'examiner de trois quarts... Une image un peu différente de la première se refléta dans la glace. Phébé, la femme de chambre, une maigre personne à la chevelure grisonnante, se tenait debout, un peu en retrait, la tête penchée pour examiner la radieuse vision qu'elle avait contribué à créer.

Du fond du miroir, les yeux tendres de Terry rencontrèrent les yeux graves et ternis de la vieille femme et s'illuminèrent soudain d'une expression rieuse.

La jeune fille fit demi-tour et demanda :

— Aurai-je le prix, Phébé ?

Puis, sans attendre la réponse, elle continua :

— Tante Augusta m'a avertie que je jouais ce soir la partie décisive de ma carrière mondaine et si mon apparence ne lui donne pas satisfaction, elle me gratifiera d'un de ces regards méprisants dont les Broadbent ont le secret et qui vous donnent envie de disparaître sous terre.

Phébé éleva en l'air, en guise de protestation, sa main aux jointures enflées et déclara avec la liberté de parole que ses fidèles services, s'étendant à trois générations dans la famille, lui conféraient.

— Tu n'es pas trop mal fagotée !

Ce jugement, en tenant compte de la réserve écossaise de Phébé, confinait à l'enthousiasme.

— Sais-tu si tante Augusta est prête ? interrogea Terry, en penchant la tête pour juger de l'effet d'une mèche dorée qui surmontait la petite oreille, comme une aile repliée.

— Je crois bien, depuis trois quarts d'heure ! répondit Phébé, et tes autres tantes attendent aussi. Elles font un bridge pour passer le temps.

— Tante Charlotte doit venir nous rejoindre plus tard au bal des Smith-Vane, où il y aura une foule impossible comme d'habitude.

Terry était manifestement distraite... Elle se tourna soudain vers Phébé et aborda le sujet qui la préoccupait :

— Je ne comprends pas pourquoi tante Augusta est si nerveuse, en ce moment. Les préparatifs pour la cérémonie de ma présentation à la Cour l'ont bouleversée. Depuis des semaines, j'ai remarqué son état anormal et, ces jours derniers, ses reparties sont devenues de plus en plus cinglantes.

— Tu ne peux pas t'étonner que tes tantes soient anxieuses, à l'occasion de tes débuts dans le monde. En outre, pense aux dépenses auxquelles elles ont dû faire face pour tes toilettes ?

— Les notes de couturières ne sont pas à leur charge. L'argent nécessaire pour régler mes extravagances vestimentaires est prélevé sur le modeste capital que mon père m'a laissé dans son testament. Tante Augusta m'a recommandé bien souvent de ne pas oublier ce fait : « Rien de plus salutaire pour le moral de savoir qu'on ne dépend de personne. Ta confiance en toi s'en ressentira ! » Elle a raison. Je n'aurais pu supporter l'idée d'être élevée par charité. Je me serais recroquevillée, comme une feuille sèche !

— Je ne te vois pas dans cette attitude, reprit ironiquement Phébé.

La tournure de Terry, en effet, malgré sa minceur, témoignait d'une santé vigoureuse : son cou rond sortait de ses épaules parfaitement plates et elle tenait la tête haute, dans une attitude de fierté ; par-devant, une ligne droite, pareille à une tige, s'épanouissait au niveau de sa poitrine d'adolescente.

Terry insista :

— Mais je sais positivement qu'il en aurait été ainsi. On doit, quand on vit aux crochets des autres, se sentir diminué. Ce n'est pas la faute de mes parents s'ils sont morts quand j'avais trois ans, mais, par contre, je les remercie d'avoir eu la prévoyance de me constituer un pécule.

Un coup sec frappé à la porte l'interrompit... Elle cria :

— Entrez !

Avant même que ce mot eût passé les lèvres de Terry, la porte se trouva ouverte et refermée... En même temps un frou-frou de soie, une odeur de parfum exotique et un flot de paroles envahissaient la pièce !

— Ma chérie, je n'ai pu m'empêcher de me détourner du chemin conduisant chez les Westmacotts, pour venir t'admirer... Ta démarche royale m'impressionne : je me sens encline à plier le genou devant toi, en guise de salut... Absolument impeccable ! Toutes les dames du cortège s'effondreront à ta vue. Je prévois que les autres débutantes vont être éclipsées, du premier coup.

Priscilla Tolliver s'arrêta, plutôt pour reprendre souffle que par manque d'inspiration. De petite taille, brune, admirablement attifée, la jeune fille traversa la chambre et alla se percher sur le bois du lit de Terry. Elle était vêtue d'une robe de taffetas gris rose et d'une courte jaquette de velours vert : elle faisait penser à un perroquet, au plumage multicolore ; tout en balançant son pied chaussé de daim vert, elle envoya à Terry, du bout de ses doigts fins, un baiser en signe de conclusion.

— Je suis bien contente de ton approbation, Prissy. Ma toilette est le résultat de nombreuses et fatigantes veilles, reprit Terry.

Priscilla sortit alors de son sac une feuille de papier, la déplia et la tendit à son amie en disant :

— L'as-tu vue ?

Terry prit la feuille et l'examina... C'était une photographie du foyer d'un théâtre : au premier plan on distinguait Terry, entourée d'une foule élégante. Au-dessous on lisait : « Mlle Terry Sloane, causant avec des amis pendant un entr'acte de *Son Altesse.* » Suivaient quelques lignes spécifiant le nom du photographe et la marque de l'appareil.

— C'est toujours toi qui apparais en vedette ! Les autres passent inaperçus sous la rubrique « amis ou amies... » Nous devons tous être de bonne composition pour qu'il te reste encore des amis disposés à jouer les comparses !

— Oh ! il ne manque pas de gens qui ne peuvent me souffrir, riposta Terry.

— Question de jalousie ! déclara Priscilla... Tout le monde ne peut avoir accès dans les milieux les plus fermés. Tout le monde n'a pas, chaque année, plus de demandes en mariages que six autres jeunes filles de notre coterie réunies. Tout le monde n'est pas capable de tenir à bout de bras, pendant deux saisons, une merveilleuse occasion matrimoniale comme le multi-millionnaire Gregory Bent...

— C'est un extrait de l'*Observateur mondain* n'est-ce pas ?

— Oui, la photographie a paru dans le numéro d'aujourd'hui. Mais tu n'as pas poussé les exclamations de surprise que je prévoyais... Examine la photo de plus près, conseilla-t-elle en tendant de nouveau la feuille à Terry... Ne discernes-tu aucun détail intéressant, la figure centrale mise à part et hors concours ?

— Celui-là ? demanda Terry après un nouvel examen, en indiquant un personnage placé en retrait.

— Chérie, je t'en conjure, ne fais pas l'innocente ! en riant. Encore faut-il se trouver dans le foyer de l'objectif.

— Je l'ai repéré, du premier coup ! Et pourtant il n'est pas de ma suite. C'est toi seule qu'il regardait pendant la représentation, au lieu de s'occuper de la scène... Du moins, il ne quittait pas notre loge des yeux et, comme tu étais assise à mes côtés, je ne pouvais raisonnablement pas nourrir l'illusion d'être la privilégiée.

— Pressy, ce mystérieux étranger n'est pas du tout mon genre... beaucoup trop jeune et trop ardent !

Terry devait se rappeler, un peu plus tard, ce jugement sommaire et s'étonner de l'avoir formulé, avec tant de légèreté. Cette soirée, d'ailleurs, réservait à la jeune fille bien d'autres motifs d'étonnement.

Priscilla avait aussitôt relevé le propos.

— Mais, chérie, n'es-tu donc pas attirée par le bouillonnement du sang qui circule dans les veines de la jeunesse ?

Le retour de Phébé, interrompit ce dithyrambe : elle annonça que la fin de la partie de bridge approchait : le moment était donc venu pour Terry d'aller rejoindre ses tantes au salon. La voix grave de Phébé, émettant cette sentence, fit sursauter Priscilla qui déboula, comme un lapin surpris au gîte, et disparut incontinent. Quelques instants après, Terry se dirigea à son tour vers l'escalier ; Phébé la suivait portant sur le bras un somptueux manteau doublé de fourrure blanche et divers accessoires pour le bal.

Au moment où Terry mettait la main sur le bouton de la porte du salon, elle entendit parler :

— Pourquoi n'as-tu pas joué tes carreaux, Sophie, au lieu d'attaquer pique comme une idiote ? Les cartes, étalées sur la table, indiquaient clairement que tu aboutirais à une impasse !

Augusta commentait aigrement le jeu précédent tout en mêlant les cartes pour le prochain tour.

Terry ouvrit la porte toute grande, fit un pas en avant et prit une pose avantageuse.

— Me voici ! annonça-t-elle.

Augusta surgit brusquement de sa chaise, en lançant le paquet de cartes sur la table où il s'éparpilla.

Terry pensa : « C'est incroyable de voir tante Augusta nerveuse à ce point ! »

Les trois autres tantes manifestèrent aussi leur émotion : elles firent demi-tour sur leurs chaises, d'un mouvement saccadé, pour regarder l'héroïne de la soirée. Terry examina, alternativement, les quatre femmes devant lesquelles elle se tenait : la tante Charlotte Gaylord, de petite taille, élégante, coiffée à merveille et clignant perpétuellement des yeux ; la tante Sophie Beaumont qui jouissait des avantages d'une santé précaire, après un double veuvage ; la tante Adélaïde — une Broadbent des pieds à la tête — conservait un air dix-huitième siècle ; tante Augusta enfin, le buste droit dans sa robe de soie bleue, largement décolletée ; des beaux diamants, sertis en étoile à l'ancienne mode, brillaient dans son épaisse chevelure grise, rejetée en arrière ; sa tête, au type napoléonien, était penchée en avant et ses yeux englobaient Terry, dans un faisceau de rayons scrutateurs.

CADEAU DU CIEL

Pendant de nombreux mois l'homme a meurtri la Terre.
Honteuse, elle a subi son incessante ardeur.
Parfois, il l'outrageait dans toute sa pudeur
En étalant à nu son plus secret mystère.

En vain elle criait sous les coups du sondeur ;
Puissant, il la broyait dans son poing volontaire.
Elle se résignait, vaincue et solitaire,
Et regardait le ciel, comptant sur sa grandeur.

Le ciel comprit sa plainte et promit sa défense.
Que pouvait-il donner pour couvrir cette offense ?
Il envoya la neige à la terre, sa sœur.

Alors, l'homme, un matin, muet sans un signe,
Put la voir, dédaignant son brutal agresseur,
Se draper dignement dans sa cape de cygne.

ALBERT LONDRES

L'atmosphère était comme chargée d'anxiété silencieuse, Terry murmura :

— Excusez-moi de vous avoir surprises.

Puis elle avança doucement, du pas mesuré et rythmique, auquel elle s'entraînait depuis quelques semaines.

Mlle Augusta Broadbent suivait chaque mouvement de sa nièce, d'un œil perçant... Quand Terry fut près de la table à jeu, elle s'arrêta pour esquisser la révérence, fruit d'innombrables répétitions... Elle parut soudain s'effondrer entre les lourds plis de sa robe pour se relever graduellement.

A ce moment précis, la force qui maintenait Augusta tendue comme un arc, se relâcha.

— Tout ira bien ! dit-elle.

Ce verdict résonna triomphalement aux oreilles de Terry.

CHAPITRE II

Les conseils de la dernière heure se prolongèrent, tout le long du trajet. A l'entrée de Pall Mall, le flot de la circulation vint à se ralentir par suite d'un encombrement et ne tarda pas à s'immobiliser : l'automobile de tante Augusta longeait le trottoir et s'arrêta en face d'un réverbère. Le globe électrique projetait sa clarté sur les curieux formant la haie. Terry découvrit aussitôt, dans la foule, un visage familier, dominant les autres du buste. Tout naturellement, elle avança un peu la tête et s'inclina en souriant... Au moment où le jeune homme, ainsi distingué, enlevait son chapeau et souriait en retour, elle reconnut l'individu aux larges épaules dont Priscilla lui avait dévoilé le manège, au théâtre... Cette identification impliquait qu'elle ne connaissait ce monsieur ni d'Eve ni d'Adam !

Terry était douée d'une exceptionnelle et dangereuse mémoire des visages simplement entrevus : à diverses reprises, déjà, elle avait été sur le point de saluer une personne qu'elle croyait connaître et s'était, chaque fois, aperçu à temps qu'il s'agissait d'un homme ou d'une femme rencontrés au restaurant, dans un magasin ou même dans la rue. A cette occasion au contraire elle n'avait pas hésité, tant ce visage lui parut familier, à saluer en souriant ! Son sourire en avait amené un autre !... Cet échange inopiné de gracieusetés ne manqua pas d'éveiller l'attention de tante Augusta : elle interrompit son énumération protocolaire pour regarder alternativement Terry et l'inconnu à la puissante nature. Si l'aventure avait eu lieu hors de la présence de sa tante, Terry n'y aurait pas attaché d'importance et se serait contentée de détourner la tête en riant, mettant fin ainsi à sa méprise.

Par contre, devant sa tante, elle ne put s'empêcher de rougir. Pour aggraver la situation, le jeune inconnu, loin de faire preuve de tact en s'éloignant discrètement, continuait à tenir les yeux fixés sur la jeune fille ; évidemment il était persuadé d'être l'objet d'une préférence flatteuse et ne cherchait pas à dissimuler un sourire triomphant.

« Pour qui me prend-il ? » se demanda Terry, furieuse d'avoir prêté le flanc à une interprétation si offensante.

Le silence fut rompu par une question de tante Augusta, prononcée d'un ton de mauvais augure :

— Terry, qui as-tu salué ?

— J'ai salué l'homme qui se tient debout contre le réverbère.

— Je n'ai pas eu besoin de ton concours pour le constater... Je désire savoir qui est cet homme ?

Terry maudit intérieurement son initiative inconsidérée qui servait de prétexte absurde à une véritable scène.

— En réalité, tante Augusta, j'ignore absolument qui est ce monsieur, répondit Terry.

— Tu ne sais pas à qui tu as affaire... et pourtant tu as salué... et souri !

— C'est vrai, mais par erreur !

— Je ne comprends pas.

— J'ai cru que je le connaissais.

Comme elle prononçait ces mots, Terry s'aperçut, à son grand dépit, que le jeune homme était en train de se frayer un chemin à travers la foule, dans le dessein de se rapprocher de l'automobile... Il progressait, non sans peine, dans cette direction.

La tante Augusta tira la conclusion de ce manège :

— Cet étranger paraît croire, *lui aussi,* qu'il te connaît !

— Non, riposta aigrement Terry, il sait pertinemment que ce n'est pas le cas... mais il souhaite faire ma connaissance

— Veux-tu dire qu'il a la prétention de s'imposer ?

— Cela ne me semble pas douteux. Il a évidemment deux excuses : mon signe de tête et mon sourire.

L'instant d'après, l'inconnu apparaissait à la portière, le chapeau à la main. Il se pencha et avança la tête à l'intérieur ; ses cheveux bruns, assez longs et ondulés, dessinaient une ligne sombre ; son sourire découvrait des dents éblouissantes de blancheur; ses larges épaules masquaient complètement la vue sur l'extérieur. Il n'eut pas l'air de s'apercevoir de la présence de tante Augusta, dans sa hâte d'adresser la parole à Terry.

— Quelle insigne faveur de m'avoir reconnu ! Je ne l'espérais pas... Je craignais de vous avoir mortellement offensée lors de notre première entrevue.

(Lire la suite page 21)

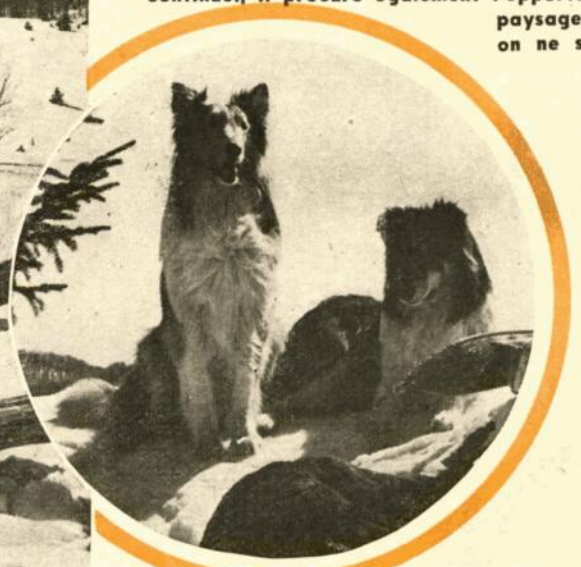
Où aller ?

La question ne doit plus se poser tant il est vrai que le chemin des "Hauts" est devenu la route enchantée des amateurs de ski. — A voir tout ce "matériel" de sport, (photo du haut) et ces enthousiastes skieurs, on serait porté à croire à une invasion de Sun Valley Farm, mais une invasion pacifique autant que joyeuse. — Au centre, un coin charmant, clôturé d'un mur de glace où, par temps doux, il est infiniment agréable de prendre une consommation en même temps qu'un peu de repos. — Ci-dessous, une vue générale de Sun Valley Farm. Le chalet qu'on remarque à gauche, au second plan, complète la magnifique impression d'un paysage suisse. (Photos C.P.R.)

Le ski est devenu chez nous un sport aussi populaire qu'en Norvège, en Suède ou en Suisse. Depuis quelques années plus particulièrement, il a connu une vogue croissante à ce point que les citadins les plus sédentaires se laissent maintenant entraîner sans résistance vers les collines enchanteresses du Nord. Le skieur ou la skieuse qui a connu l'émerveillement d'une randonnée sur la piste fameuse de Maple Leaf ne peut pas avoir oublié ce petit paradis perdu dans le blanc et l'azur et qui a nom : Sun Valley Farm. Il s'agit, à la vérité, d'une ferme, mais d'une ferme typique dont les caractéristiques ont été spécialement conçues pour une fin touristique. Idéalement située au cœur même des "hauts", entre Val Morin et Ste-Adèle, à proximité du rang où vécut Séraphin Poudrier, Sun Valley Farm, comme on peut en juger par les photos illustrant ces deux pages, est l'un des plus beaux endroits où le skieur puisse se livrer à son sport. (Photos C.P.R.)

Rien de comparable à une randonnée en "sleigh" pour vous faire oublier les petits tracas de la vie. On rit pour des riens, on respire un air vivifiant qui vous donne un appétit de loup au retour !

Le ski n'implique pas nécessairement l'idée de mouvement continuel, il procure également l'opportunité d'admirer des paysages d'une beauté dont on ne se lasse jamais, et puis aussi, lorsqu'on est en groupe, on a l'agrément d'échanger ses impressions.



Ci-contre, autre vue de Sun Valley Farm. — Ci-dessus, deux magnifiques chien coolies qui font l'admiration des skieurs de passage.

L'étiquette

est-elle une chose démodée ?

Par FRANCINE

Les jeunes filles qui affichent un profond mépris des bonnes manières obéissent, la plupart du temps, à un désir enfantin de se faire remarquer, et leur attitude n'est qu'une bravade des convenances. Cette façon d'agir leur vaudra peut-être, pendant quelques mois, une réputation d'originalité. On dira d'une jeune fille de cette espèce : elle est amusante, ou encore : c'est un type, elle ne fait jamais comme les autres, on ne sait jamais ce qu'elle va vous répondre.

On ne tardera pas, cependant, à s'apercevoir que cette prétendue originalité n'est qu'une pose, un besoin maladif d'attirer l'attention, et que cette absence complète de manières est très gênante pour l'entourage. L'étiquette, en effet, n'est qu'un autre mot pour désigner les bonnes manières qui sont dans la vie un atout aussi puissant que la richesse. Grâce à elles, on s'attire des amis, on est l'invité le plus apprécié d'une réunion mondaine, on obtient plus facilement une situation, on acquiert une espèce d'assurance qui n'a rien de choquant et inspire confiance. Rien n'est aussi apparent qu'un manque d'éducation. On le constate dans les plus petits détails de la vie quotidienne.

Il arrive très souvent que des personnes qui ont ont été bien élevées affectent un sans-gêne de mauvais aloi, croyant ainsi se donner un air dégagé. Les jeunes gens auraient tort de penser qu'ils peuvent partir sans saluer leur hôtesse ou négliger de faire danser la jeune fille de la maison et qu'elles ne s'en apercevront pas. De même, la jeune fille qui, lorsqu'elle est invitée chez une amie, demande à la bonne une foule de petits services, loin de paraître habituée à un nombreux personnel, donnera plutôt l'impression qu'elle n'a jamais eu de domestique, ou encore celle qui monopolise l'invité d'honneur, pensant ainsi se rendre aimable, ne fait qu'afficher son manque de savoir-vivre. Elles ne devront donc pas s'étonner, pas plus que les jeunes gens dont j'ai parlé plus haut, de n'être pas invitées de nouveau dans des maisons où elles auront laissé un souvenir peu flatteur.

Ceux qui méprisent l'étiquette le font souvent par envie. Tout le monde a eu l'occasion de constater qu'une jeune fille qui n'est pas intimidée dans une réunion, parce qu'elle sait exactement ce qu'elle doit faire, s'amuse beaucoup mieux qu'une autre qui se pose tout le long de la soirée une foule de petits problèmes mondains. Ceux qui s'imaginent que les bonnes manières sont une espèce de snobisme se trompent lourdement, car l'essentiel de la bonne éducation est de mettre les autres à l'aise.

Il n'est pas inutile à une débutante de posséder un traité d'étiquette pourvu qu'il soit bien fait et présenté sans trop de complications. Ce n'est pas un de ces ouvrages qu'on lit de la première à la dernière ligne, mais qu'on doit avoir sous la main afin de pouvoir le consulter en toutes circonstances, tantôt pour savoir ce qu'on devra faire, tantôt pour constater après coup si l'on a, oui ou non, agi selon le code mondain. Cette préoccupation n'est pas aussi frivole qu'elle peut le paraître au premier abord. Ne doit-on pas s'acquitter le mieux possible de tous ses devoirs, y compris ceux qui nous sont imposés par la société ?

A chaque pas que l'on fait dans le monde, une embûche nous attend. En voici quelques exemples choisis au hasard :

Un jeune homme et une jeune fille entrent ensemble au théâtre, lequel doit marcher le premier ? Si le jeune homme tient encore ses billets à la main il précède sa compagne, s'il les a remis au placier il la suit.

Comment faire une présentation ? C'est la personne de moindre importance qu'on présente à l'autre, ainsi une femme plus jeune à une femme plus âgée. Quand les deux sexes sont en présence, on doit, n'en déplaise à ces messieurs, traiter l'homme comme étant de moindre importance, et le présenter à la femme, même si celle-ci n'est qu'une toute jeune fille.

Comment une dame signe-t-elle un registre, une lettre ? Sur un registre, elle s'inscrit comme madame une telle : prénom et nom de son mari, tandis qu'elle signe ses lettres de son prénom à elle et du nom de famille de son mari, en omettant la désignation : madame. Cependant, s'il s'agit d'une lettre d'affaires écrite à un inconnu, elle peut faire précéder sa signature de : madame, entre parenthèses, afin de renseigner son correspondant sur sa situation sociale.

Nous pourrions continuer longtemps comme cela, et cet article n'en finirait plus... Disons plutôt, afin de le conclure d'une façon pratique, que de jolies manières disposent favorablement à votre égard, soit qu'il s'agisse de vous accorder une situation que vous ambitionnez ou de décider un jeune homme à vous demander en mariage, car tout comme les patrons tiennent à produire une employée d'une tenue irréprochable, les maris veulent que celle qui sera appelée à faire les honneurs de leur foyer, et à élever leurs enfants, soit à la hauteur de cette double tâche. Peut-être des jeunes gens ont-ils paru, pendant un certain temps, se plaire en la compagnie de jeunes personnes bruyantes et sans façon : ils sont trop pratiques et trop bien avisés pour les épouser.

De jolies manières sont la route la plus sûre qui conduit à la popularité, même à notre époque qui se vante d'avoir secoué le vieux protocole du bon usage. Le meilleur moyen de se faire inviter est d'être toujours polie et gracieuse envers chacun, et rien ne fait plaisir à un mari comme la fierté qu'il éprouve devant le savoir-faire et la bonne grâce de sa femme.

Quelques-uns prétendent qu'une observation trop attentive de l'étiquette entraîne une complication aussi ennuyeuse qu'inutile dans notre société dite moderne. D'autres, au contraire, sont d'avis qu'il faut réagir plus que jamais contre une alarmante infiltration de sans-gêne que justifierait notre époque de guerre. Ainsi, est-il répréhensible de s'appuyer les coudes sur la table ? Mais lisons plutôt les réflexions de Francine sur cet important sujet.

Voici
LA SOUPE FAVORITE AU CANADA

Les menus de temps de guerre demandent *souvent* de la Soupe aux Tomates Campbell's. Les tomates, vous le savez sans doute, sont un aliment *protecteur* pour toute la famille—riches en vitamines et sels minéraux importants. Et les mamans, qui ont tant à faire, apprécient cette bonne soupe canadienne qui se prépare en un clin d'oeil.

La saveur dont on se régale *toujours* dans la Soupe aux Tomates Campbell's commence par des tomates sélectionnées qui ont mûri au soleil sur des plantes canadiennes—et qui ont été envoyées en toute hâte aux cuisines immaculées de Campbell. Là, du beurre de table riche et doré y est ajouté, ainsi qu'un peu d'assaisonnement pour faire ressortir la saveur des tomates.

Ayez soin d'avoir une bonne provision de Soupe aux Tomates Campbell's. C'est un mets idéal pour commencer les repas d'hiver.

SOUPE AUX TOMATES *Campbell's*

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

Si vous préparez des lunches à emporter, de la Soupe aux Tomates Campbell's dans un 'Thermos' les rendra plus nourrissantes et plus agréables.

PRÉPARÉE PAR CAMPBELL'S DANS SES CUISINES CANADIENNES MODERNES

"Miss War Worker"
a choisi une
BULOVA

La Parfaite Précision du chronométrage dans ce travail est assurée par ma montre Bulova
Dorothy Linham

Miss War Worker "B" — *Boîtier jaune, "naturel". Cadran en relief. Mouvement Bulova 17 rubis pour la précision.* $29.25

Miss War Worker "A" — *Boîtier jaune, gravure exquise ; mouvement Bulova 17 rubis.* $29.75

Taxe d'achat du gouvernement en plus

Bulova salue *"Miss War Worker"* ... heureuse qu'elle ait choisi une montre Bulova. Aujourd'hui, les meilleurs bijoutiers de partout présentent, en son honneur, une nouvelle montre frappante ... à toutes les ouvrières de guerre ... la nouvelle Bulova, "Miss War Worker". Elle fait honneur à votre travail essentiel ! Elle est digne d'orner votre joli poignet ! Il n'y a qu'une montre de qualité véritable pour faire un tel honneur ... une Bulova.

COMME À LA RADIO B·U·L·O·V·A VOUS INCITE À

ACHETER PLUS DE CERTIFICATS D'ÉPARGNE DE GUERRE

Les autres peut-être, mais pas Marie...

Par EVE SENÉCAL

Depuis deux semaines, Marie hésite. Elle a lu dans le journal qu'on demandait des milliers de femmes pour travailler dans les usines de guerre. Justement, l'usine de munitions de la rue Labbé aurait besoin d'une dizaine de techniciennes pour la confection de certaines parties de mitrailleuses. On offre un cours gratuit de trois semaines après quoi les plus compétentes seront placées sur des machines.

Ce soir, Marie a pris une décision. Il faut en causer avec Georges qui, naturellement, a son mot à dire. Il faut songer aussi aux deux petites dont la plus jeune n'a pas cinq ans. Grand-maman est prête à les garder mais ... que dira Georges ? ...

Il vient d'allumer une cigarette et s'allonge paresseusement dans son fauteuil avant de commencer à lire son journal. Marie fait appel à son courage.

— Dis donc, Georges, tu sais, n'est-ce pas ? que l'usine de la rue Labbé commencera la semaine prochaine à donner un cours de préparation aux femmes qui désirent entrer à l'usine.

Georges a mis de côté le journal qu'il tenait en main. Il regarde sa femme avec surprise et se demande à quoi elle veut en venir :

— Et après ? demande-t-il ?

— Les femmes doivent aussi travailler, Georges. Je suis en bonne santé, la maison peut marcher sans moi ... alors, j'ai pensé ...

Georges ne la laisse pas finir :

— Toi à l'usine ! dit-il, d'un ton qu'il voudrait sans colère. Une femme mariée ! ... Et les enfants ? ... et moi ? ...

Marie a tout prévu, tout organisé. Elle parle clairement, avec tout son enthousiasme, sa fermeté.

— J'ai téléphoné à maman tout à l'heure ... Elle gardera les enfants durant la journée. Le soir, je les reprendrai en revenant. Elles ont du linge, tout ce qu'il leur faut. Tu sais toute la couture que j'ai faite. Maman prendra bien soin d'elles. D'ailleurs, Alice ira bientôt à l'école.

Georges se rend compte que le projet de sa femme est sérieux. Il lui semble tout à coup que leur bonheur est menacé ... leur douce vie familiale sur le point de s'effriter ... Tous les petits intérêts masculins se bousculent dans son esprit et son cœur... Qui préparera ses repas ? ... Marie était si bonne cuisinière. Il y songe maintenant. Peut-être qu'il ne le lui a jamais dit ou, du moins, pas assez ! ... Marie entrera dans une vie nouvelle ... elle aura de nouveaux amis, de nouveaux devoirs, de nouvelles fatigues ... Elle ne sera peut-être plus la petite amoureuse tendre qu'il connaissait.

Voilà qu'il attache un prix à toutes ces choses, qu'il voudrait les sauvegarder contre un ennemi invisible, en jouir encore, garder sa petite Marie bien à lui, égoïstement. Les autres femmes peuvent aller à l'usine si elles le veulent, mais pas Marie ...

— Tu ne dis rien, Georges, à quoi penses-tu ? ... demande Marie, intriguée.

— A quoi je pense ? demande Georges, d'une voix chargée d'émotion ... Je pense à nous, aux enfants, à notre bonheur auquel tu n'as pas beaucoup l'air de songer.

— Voilà où tu fais erreur, dit Marie, d'une voix ferme. Je pense aussi à notre bonheur, à notre bonheur futur. Il faut des femmes dans les usines, des femmes qui se dévouent, qui se sacrifient. Elles sont aussi nécessaires que les soldats ... Je suis en bonne santé, capable de travailler. Il faut des femmes pour remplacer les hommes un peu partout, si nous voulons gagner la guerre et nous protéger contre l'esclavage allemand.

Georges sent un peu la colère monter en lui.

— Comme tu en parles ! dit-il ... Notre maison, notre famille, à quoi va-t-elle ressembler, tu penses ? ... Qui préparera nos repas ? ... Qui entretiendra la maison ?

— Maman viendra de temps en temps pour la maison. Pour les repas, je m'arrangerai moi-même. Tu verras, personne n'en souffrira. Il ne faut pas te faire de craintes, mon Georges ...

Marie s'est rapprochée. Elle sent, elle aussi, maintenant plus que jamais, le prix du bonheur facile et calme qu'ils ont goûté. Si elle a reconnu qu'un plus pressant devoir l'appelle au dehors, elle ne veut rien perdre de ce bonheur intime.

Georges a pris sa femme sur ses genoux. Une immense émotion déferle sur son cœur. Pour un peu il pleurerait. Marie à l'usine, peinant du matin au soir, travaillant tard dans la soirée pour entretenir la maison, préparer les repas, ce n'est pas possible, mon Dieu ? ...

— Marie, dit-il, la gorge serrée, tu n'es pas sérieuse ? ...

— Il faut que les femmes fassent quelque chose, Georges, tu le sais. Laisse-moi aller. Nous serons si heureux, le soir, de nous retrouver, d'avoir bien travailler tous les deux, pour notre pays ... Après la guerre, nous reprendrons notre vie heureuse et tranquille.

— Et nos enfants, Marie, tu n'y as pas bien songé ? ...

Marie se sent un peu ébranlée, l'espace d'un instant.

— Maman en prendra bien soin. Nous les aurons le soir. Si elles allaient à l'école ou au couvent, ce serait la même chose.

Georges ne dit plus rien ... Marie a raison. Il faut bien que les femmes se dévouent. Il la serre seulement un peu plus fort contre lui, pendant que deux grosses larmes qu'il essaye de cacher coulent sur ses joues.

POURQUOI PAS MOI?

(Suite de la page 15)

Tante Augusta, émergeant de son coin, se préparait à répondre à l'intrus quand, tout à coup, la file des voitures reprit son mouvement en avant... L'inconnu fut contraint de reculer vivement pour éviter d'être guillotiné par le cadre de la fenêtre.

Augusta déclara, sans autre préambule :

— Tu ne peux pas te permettre, Terry, ce genre de fantaisie... Comprends-tu ? J'ai choisi tes amis et tes connaissances avec un soin méticuleux et je n'ai pas l'intention de te laisser tout compromettre pour une fantaisie !

— Compromettre ? Que voulez-vous dire, ma tante ?

— Tu ne dois pas courir de risques.

— Mais quels risques ?

— Complications... Des embarras provenant du choix d'un prétendant indésirable.

Terry se calma et s'écria en riant :

Juste ciel ! tante Augusta, si c'est cette perspective qui vous alarme, je puis vous rassurer. Je n'envisage pour le moment, aucune intrigue même avec un candidat de tout repos.

— Tu ne peux cependant pas jouer l'indifférence indéfiniment, Terry !... Deux ou trois hommes de nos relations demeurent en suspens et s'attendent à te voir prendre sous peu une décision. M. Bent ne s'est-il pas déclaré ?

— A plusieurs reprises. En fait, ces derniers temps, sa conversation n'a cessé de rouler sur le même sujet !

— Violet Smith-Vane a dit incidemment devant moi que Gregory Bent lui avait promis de venir chez elle, ce soir. Lord Julian doit également être présent. Si je ne me trompe, lui aussi est désireux d'être fixé sur tes intentions.

— Eh bien ! franchement, tante Augusta, je ne suis pas responsable de la situation. Je ne leur ai demandé, ni à l'un ni à l'autre, de me faire l'honneur de rechercher ma main. Je ne vois pas pourquoi je serais contrainte d'en arriver à une décision hâtive parce que ces messieurs témoignent de l'impatience ?

— Il y a aussi M. Gascoigne... On prétend que, cette fois, il songe à s'établir pour de bon.

— Oh ! Bertie ne doit jamais être pris tout à fait au sérieux.

— De toute manière, comme je te l'ai déjà fait observer, cette attitude dilatoire ne peut se prolonger indéfiniment, car tes moyens ne te permettent pas de toujours reculer l'échéance...

— En quoi mes moyens peuvent-ils influencer ma décision ?

— En tout !... Absolument en tout !

— Voulez-vous insinuer, ma tante, que mes moyens ne me permettent pas de ne pas épouser, de bon ou de mauvais gré, un de ces trois hommes?

— Le temps presse, Terry ! cria presque la tante Augusta.

— En quoi consiste exactement la raison de cette hâte ?

— L'argent... les dettes... Je ne sais plus où donner de la tête !

Le ton d'Augusta indiquait clairement que les choses en étaient arrivées à un point où, malgré l'énergie proverbiale des Broadbent, la capitulation s'imposait. Devant cette révélation inattendue, Terry demeura quelques instants muette de surprise Elle reprit enfin, d'une voix changée :

— Je ne savais pas, ma tante, que vous fussiez dans une situation difficile.

— Difficile !... Tu parles comme une sotte, comme une innocente !

— Je veux dire que si vous m'aviez avertie plus tôt, je me serais astreinte à faire des économies.

— Avec quoi ?

— Avec l'argent... l'argent que mon père m'a laissé

Augusta se rendit compte que les événements échappaient rapidement à son contrôle : ses nerfs, tendus à l'excès depuis des semaines, avaient cédé tout à coup. Ces derniers temps, elle ne parvenait pas à calmer, à endoctriner, à persuader ses nombreux créanciers qui se faisaient de plus en plus pressants. Le plan d'Augusta consistait à retarder la liquidation jusqu'au moment où sa nièce aurait fixé son choix sur l'un des brillants partis qui s'offraient à elle. Mais les perpétuelles hésitations de Terry, commençaient à la décourager.

— Tu n'as pas d'argent.

— Mon argent s'est volatilisé avec le reste ?

— Tu n'as jamais eu d'argent.

Terry balbutia en réponse :

— Mais vous m'avez, maintes fois, répété, ma tante...

— Je voulais éviter, à tout prix, que tu aies le sentiment d'une infériorité quelconque.

— Alors tout l'argent provenait de votre fortune ?

— Absolument tout.

Augusta perdit complètement le sens de l'opportunité et elle se laissa entraîner à des confidences dangereuses.

— Ta mère, comme une pauvre sotte, fit un mariage insensé. Malgré mes avertissements, elle s'amouracha d'un beau garçon et elle l'épousa clandestinement. C'était un vaurien qui dilapida la fortune de sa femme, en moins de quatre ans. Voilà ce qui advient, neuf fois sur dix, aux femmes qui font connaissance avec des hommes, simplement à cause de leur physique avantageux. Ce n'est pas tout : non seulement il abandonna sa femme et sa fille — toi — mais, avant de partir, il puisa dans la caisse de la firme où il était censé travailler. Tu te rends compte, je pense, maintenant, combien la situation était tragique. Ton père est un malhonnête homme...

Terry sursauta et s'écria :

— Est ?

Ce monosyllabe interrogatif, lourd de mystère, résonna lugubrement, dans la voiture... Augusta demeura muette, en mesurant les conséquences de son étourderie. Terry, avec un calme surprenant, reprit :

— Ainsi ce n'était pas vrai, non plus ? Mon père n'est pas mort ?

— Non. Il s'est réfugié à l'étranger avant qu'on ait découvert son larcin. Depuis on n'a plus entendu parler de lui. Le conseil d'administration de la Société avait décidé de le poursuivre, mais la police n'a jamais pu retrouver ses traces. J'ai fourni plus tard à la famille des nouvelles satisfaisantes : ton père, à la suite d'une offre avantageuse, était parti pour l'étranger et, deux ans après sa fuite, j'ai annoncé sa mort soudaine. Tout le monde a accepté ma version sans demander d'où je tenais ces renseignements. Personne, même pas tes tantes, ne connaît la vérité.

Il ne restait plus à Terry qu'à affronter cette humiliation et à faire bonne figure. Son énergie naturelle, en effet, lui fit comprendre tout de suite qu'il est urgent, précisément dans les moments de dépression morale, de tenir la tête haute. Elle se tourna vers Augusta pour lui communiquer les conclusions auxquelles elle était arrivée :

— C'est entendu ! ma tante, dit-elle d'une voix mordante ; je ferai trésor de vos avis : à partir d'aujourd'hui je raye le mot « amour » de mon carnet de route et je m'en tiens exclusivement aux avantages tangibles. Les nuées dissipées, je suis contente de voir clair autour de moi. Je devine maintenant les raisons qui ont inspiré votre conduite, à mon égard. Que de soins pour polir une perle d'origine !

Les voitures, arrêtées de nouveau pendant cinq minutes, se remirent soudain en marche et reprirent graduellement de la vitesse. En même temps, en se rapprochant du but, Terry retrouvait tout son entrain : ses joues se coloraient d'une teinte rosée et ses yeux, dans la demi-obscurité de l'automobile, brillaient comme des étoiles d'or. Augusta regardait, à la dérobée, son chef-d'œuvre avec une satisfaction non déguisée.

CHAPITRE III

MLLE Broadbent aurait pu se dispenser de s'inquiéter au sujet des débuts mondains de sa nièce. Depuis le moment de son entrée dans les salons jusqu'à celui de sa sortie, Terry connut un vrai triomphe. Dans ce milieu d'élégance raffinée et d'étiquette stricte, la cérémonie de la présentation à la reine lui donna l'occasion de déployer toutes ses grâces.

En arrivant chez lady Smith-Vane, Terry était consciente de la supériorité dont elle venait de faire preuve. Rien ne pouvait plus la troubler ; elle monta sans s'impatienter, en s'arrêtant à chaque marche, l'imposant escalier encore envahi, malgré l'heure tardive, par un nombre exagéré d'invités. Elle se tournait à chaque instant pour saluer des figures de connaissance ou pour répondre à des interrogations amicales :

— Eh bien, Terry... Tout a bien marché ?

— Oui, merci ! Consultez tante Augusta pour les détails.

Augusta était ravie de voir sa nièce dans de si bonnes dispositions. Elle ne se rendait pas compte que sous son apparence enjouée, la jeune fille dissimulait une profonde blessure au cœur. Derrière les yeux brillant d'un éclat d'acier, sous le sourire enchanteur, en écho des propos légers et gais, Terry reprenait sans cesse, au fond d'elle-même, un amer refrain : « Jeune fille à vendre !... Tante Augusta m'a considérée depuis ma petite enfance comme un placement d'avenir. Elle n'a jamais eu d'affection pour moi ! »

Cette lamentation intérieure persistait malgré le perpétuel babil qui s'élevait autour de Terry et l'accompagnait en sourdine : « Mon père est un escroc... Il est vivant... Que diraient ceux qui m'entourent, s'ils apprenaient la vérité ? Supposons que je proclame soudain à haute voix la déchéance de mon père ! Quel tohu-bohu provoquerait la nouvelle qu'en dehors d'un mince trousseau d'enfant, je n'ai jamais *rien* possédé sur terre ! Dire que depuis des années, je n'ai cessé d'éprouver contentement et reconnaissance pour *rien !* »

L'escalier aboutissait à une galerie circulaire qui dominait le vaste hall... La maîtresse de maison se tenait contre la balustrade pour accueillir les retardataires. Lady Smith-Vane était une grande femme blonde, magnifiquement habillée de dentelles parsemées de diamants : se détachant au-dessus de la foule, elle faisait penser à une enseigne lumineuse. A mesure que Terry se rapprochait du sommet, la voix de lady Smith-Vane se faisait plus distincte.

— Chère lady Ginnie, comme je suis heureuse !... Clarisse, ma chérie !... Sir Humphrey, comme c'est aimable à vous d'être venu !

La voisine de Terry lui murmura à l'oreille :

— Un certain nombre d'invités clandestins ont dû réussir à franchir la grille. Cette maison est le paradis des pique-assiettes. Notre hôtesse n'y regarde pas de trop près : pourvu qu'il y ait foule à ses réceptions, elle est contente.

Terry leva les yeux en riant... Elle aperçut alors, aux côtés de lady Smith-Vane, Georges Bent penché sur la balustrade et observant attentivement les nouveaux arrivants.

— Elle se préparait à en approcher quand Priscilla survint, en coup de vent, écartant, sans ménagement, les précieux feuillages exotiques et souffla à l'oreille de son amie :

— Terry, ma chérie, regarde !... Là-bas... les épaules... sur lesquelles on pleurerait volontiers... Il est ici !...

En effet le personnage mystérieux se tenait debout, à quelque distance. Il était en élégante tenue de soirée... Il s'inclina dans la direction des jeunes filles, en souriant.

Terry leva les yeux à son tour et murmura un : « Oh ! » signifiant qu'elle n'arrivait pas à croire à la réalité de cette apparition.

Le jeune homme, par contre, n'eut pas de peine à reconnaître la ravissante jeune personne entrevue au théâtre et dans l'automobile.. Il souriait avec une parfaite confiance en soi, d'un air conquérant.

Priscilla avait repris son gracieux babil :

— Oui et je sais maintenant qui il est !... Te rappelles-tu, à l'école, Louise Sheldon ? Une jeune fille au physique quelconque, avec des yeux magnifiques ? Tout le monde l'aimait et abusait de son aimable nature... Eh bien ! celui-ci est son frère. Elle nous parlait souvent de lui ; un mauvais garçon dont on ne pouvait rien faire : la brebis noire, la pierre qui roule, la honte de la famille, etc !... C'est lui, en chair et en os : Kay Sheldon !

Tout en parlant, Priscilla indiquait du doigt, d'un geste large, le jeune homme en question... Son enthousiasme n'aurait pas été plus grand si elle avait découvert la huitième merveille du monde !

CHAPITRE IV

CE soir-là, les émotions subies par Terry, l'avaient comme étourdie et elle ne se rappela jamais, clairement, les détails de sa première entrevue avec Kay Sheldon. Elle écoutait vaguement Priscilla lui raconter les plus récentes aventures de ce « cher Kay » : celui-ci, prétendait Priscilla, s'était introduit par escalade dans la propriété, bousculant les valets qui lui barraient le passage et jetant des boulettes empoisonnées aux chiens de garde !

— Oui, ma chérie, c'est dans le seul dessin de te revoir qu'il a forcé la consigne. Quand je l'ai recontré dans le parc, il se préparait à lancer une brique au travers d'une vitre de la serre pour pénétrer dans la maison par la brèche !... J'ai pu l'arrêter à temps, en lui donnant l'assurance que l'effraction n'était pas nécessaire pour se mêler à une réception chez Viviane !... J'espère que tu apprécies ton bonheur.

C'est à peine si la voix aiguë de Priscilla maintenait l'attention de Terry... Soudain une intonation plus grave, interrompit le léger babil :

— Voulez-vous risquer un tour de valse ? mademoiselle Sloane ?

LA PAGE DE LA MÉNAGÈRE

LE CONTROLE DES PRIX ET LE CONSOMMATEUR

Par Madame René de la Durantaye, directrice adjointe du Service des consommateurs de la Commission des prix et du commerce en temps de guerre.

Le succès du contrôle des prix revient en grande partie à la coopération intelligente et dévouée des Canadiennes.

Mais il ne suffit pas de s'en tenir à des généralités, et des chiffres vous prouveront mieux les résultats obtenus.

Dans les dix mois qui ont précédé le 1er novembre 1941 l'indice du coût de la vie a monté, au Canada, de 7.4%. Du 1er novembre 1941 au 1er septembre 1942, soit pendant les dix premiers mois du contrôle des prix, cet indice ne s'est élevé que de 1%.

Mais pour mieux nous rendre compte des effets de ce contrôle, faisons une comparaison entre la guerre actuelle et la guerre précédente. Comparons d'abord le mouvement des prix depuis novembre dernier et leur comportement pendant la période correspondante de la dernière guerre. L'indice du coût de la vie a monté de 15.8% pendant la guerre précédente, contre 1% pendant celle-ci, pour la période en question.

On a prétendu que le prix de la nourriture a augmenté au delà de toute proportion. Comparons ces prix à ceux de l'autre guerre.

Depuis la promulgation des règlements sur les prix maxima, le prix des vivres a monté de 2.1%, contre 24.3% pour la période correspondante de la dernière guerre. Depuis novembre dernier, le prix du bifteck d'aloyau s'est accru de 9.4%, comparativement à 19.4% pendant la même phase de la Grande Guerre. Le prix du lait, cette fois-ci, a augmenté de moins de 1% par rapport à 9.8% pendant l'autre guerre ; le prix du pain n'a pas augmenté durant cette guerre-ci, alors qu'il s'était élevé de 30.3% pendant l'autre, et le bacon a enchéri de 1% à comparer avec 32.4% de 1916 à 1917.

Les indices de prix du vêtement, du combustible et du loyer n'ont à peu près pas bougé depuis novembre dernier, tandis que, pendant la période correspondante de la guerre de 1914, celui du combustible avait monté de 10.1%, celui des loyers, de 7.4%, et celui du vêtement, de 13.6%. Et si l'on étudie l'accroissement du prix des différentes parties du vêtement, on voit que, pendant la dernière guerre, le prix des bas d'hommes a augmenté de 56%, celui des chaussures de travail, de 22.8% et celui des manteaux de femme, de 19.1%.

Si le public nous donne son appui, il n'y a aucune raison pour une augmentation du coût de la vie.

Depuis le début de la guerre actuelle, grâce au contrôle des prix, les augmentations ont été à peu près insignifiantes, si on les compare aux bonds fantastiques enregistrés pendant la Grande Guerre et son après-guerre immédiat.

Avant que la courbe inflationnaire ait atteint son sommet, après la guerre de 1914, le coût de la vie avait atteint 198% de son indice d'avant-guerre ; la nourriture avait monté à 226%, le vêtement à 251%, et le combustible à 184%. L'indice du sucre a atteint 450%, celui du beurre 250% et celui du lait, 184%.

Je citerai, pour terminer, M. Donald Gordon qui, lors d'une récente conférence, déclarait : « Ce premier succès est encourageant. Si nous pouvons le soutenir, ce sera un miracle, un prodige d'autant plus étonnant que notre effort de guerre économique est déjà trois fois supérieur à celui que nous avons fait pendant la dernière guerre. »

COMMENT FAIRE D'EXCELLENTES PATISSERIES AVEC LE MINIMUM DE SUCRE

La mode a évolué avec la guerre. Les volants et les ruches n'ornent plus que les robes fantaisistes qui paradent dans notre imagination. Celles d'aujourd'hui ont plus de simplicité et sont plus économiques.

Il en est de même pour notre alimentation. Les recettes excentriques sont devenues de petites filles sages et bonnes qui demandent beaucoup moins, se contentent de peu et trouvent encore moyen d'être appétissantes.

Les biscuits dont nous donnons ici les recettes éprouvées ont toute la saveur et la bonne apparence de leurs petits frères d'avant-guerre.

GAUFRETTES AU MIEL

2 tasses de miel — ⅓ de tasse de gras
1 cuillerée à table de jus de citron
1 cuillerée de zeste de citron — 1 œuf
4½ à 5 tasses de farine à pâtisserie ou 4 à 4⅓ tasses de farine ordinaire
¼ de cuillerée à thé de sel — 1 cuillerée à thé de soda à pâte

Faire fondre le miel sur un feu modéré sans le laisser bouillir. Ajouter le gras, le jus et le zeste de citron et laisser refroidir. Y incorporer l'œuf légèrement battu et enfin les ingrédients secs tamisés ensemble. Laisser tomber par cuillerées sur une lèchefrite à biscuits graissée et cuire pendant 10 à 12 minutes dans un four de 375° F. Donnera 8 à 9 douzaines de biscuits.

BISCUITS A L'AVOINE ROULEE

¼ de tasse de beurre — ¾ de tasse de gras
½ tasse de sucre brun
1 cuil. à thé de soda à pâte dissous dans 1 cuil. à thé d'eau chaude
1 tasse de farine à pâtisserie ou 1 tasse, moins 2 cuil. à table de farine ordinaire
2 tasses d'avoine roulée — ¼ de cuil. à thé de sel
1 cuillerée à thé de vanille

Défaites en crème le beurre, le gras, le sucre et la vanille. Ajoutez le soda dissous dans l'eau chaude, mélangez la farine, l'avoine roulée, le sel et ajoutez au premier mélange. Mêlez parfaitement et laissez tomber d'une cuiller à thé sur une lèchefrite beurrée. Aplatissez avec une fourchette et faites cuire au four 375° - 400° F., l'espace de 8 à 10 minutes. Cette recette donne de 4 à 5 douzaines de biscuits.

L'instant d'après, Terry dansait avec Kay Sheldon sans bien se rendre compte de ce qui se passait : contre son habitude elle s'abandonnait passivement au lieu de dominer la situation.

Au bout d'un assez long moment, Terry prit conscience que son buste se trouvait enlacé par un bras vigoureux et solidement maintenu contre une large poitrine d'homme ; pour pouvoir regarder par-dessus l'épaule de son danseur, comme entre les créneaux d'une tour, malgré qu'elle fût elle-même d'une taille élevée, elle dut se dresser sur la pointe des pieds. Elle examina ensuite le visage de son partenaire : une peau lisse, des yeux clairs, des dents éblouissantes, des traits réguliers formaient une physionomie des plus agréables. Il dansait fort bien mais son entrain contrastait avec l'impassibilité à la mode.

Terry n'éprouvait aucun sentiment cordial pour cet homme qui à son insu, sans doute, avait été la cause déterminante des cruelles révélations de tante Augusta mas peu à peu elle constata l'effet de cette diversion : la vitalité débordante du jeune homme semblait graduellement se communiquer à elle, au rythme de leurs pas accordés. Tout à coup une pensée se précisa dans l'esprit de Terry: « Si c'est à la jeunesse que j'aspire... En voici un remarquable spécimen ! »

— Vous ne vous souvenez pas de moi, mademoiselle Sloane, n'est-ce pas ? demanda Sheldon, en ramenant Terry à sa place . . . J'avais d'abord supposé le contraire.

— Vous m'avez fourni de bonnes raisons de ne pas vous oublier ! . . . Au théâtre la semaine dernière, et pendant l'embouteillage de notre auto, ce soir !

— Je faisais allusion à une rencontre plus ancienne . . . à Lowmont.

— A Lowmont ? Où j'étais en pension ?

— Précisément. J'étais venu rendre visite à Louise la veille de mon départ pour le Canada.

Terry rassembla ses souvenirs, mais sans résultat. Elle fit un geste évasif.

— Sans doute, continua-t-il, vous ne m'avez même pas vu. Louise m'accompagnait et nous étions arrêtés devant la grille quand vous êtes passée sur la route mêlée à un groupe de jeune filles en tenue de hockey.

— Je me rappelle pourtant que Louise m'a dit un jour que son frère était venu la voir.

— Louise vous a signalé à mon attention . . . Elle paraissait avoir un culte pour vous . . . La ravissante et riche Mlle Sloane jouissait, me confiait-elle, d'une popularité incontestée, à Lowmont.

« La riche Mlle Sloane ! » ironisa intérieurement Terry. Elle ne put retenir un rire sarcastique.

— Qu'est-ce qui peut vous faire rire ? demanda Kay Sheldon un peu surpris.

— Vous ! répliqua-t-elle. Vous ne ne vous doutez pas comme vous m'amusez ! . . . Ainsi, poursuivit-elle sans transition, vous ne m'avez pas oubliée pendant toutes ces années ! Comme c'est touchant !

— Je passais des mois sans penser à vous, avoua-t-il, mais quand ma visite à Lowmont me revenait à la mémoire, je vous revoyais distinctement, courant sur la route ensoleillée, fine et gracieuse !

— Combien de fois par an, cette aimable vision se précisait-elle ?

Quand je pensais à Louise et surtout quand je recevais une lettre où elle faisait allusion à vous.

Dans ce cas c'était la carte forcée !

— Le soir où je vous ai vue au théâtre, j'ai eu tout de suite l'impression que vous me rappeliez quelqu'un . . . mais j'étais si troublée par votre apparition que je n'ai pas localisé mon souvenir . . . Je n'ai pu m'empêcher de vous dévisager. Pour cette raison, je craignais de vous avoir offensée . . . Avez-vous idée de l'effet que votre beauté produit sur les hommes ?

— Je suis un peu blasée à ce sujet. J'ai l'occasion de lire chaque jour des articles dithyrambiques, sur mon compte, dans les journaux ! déclara-t-elle d'un air détaché.

— J'ai lu dans le *Messager du soir* que vous assisteriez au bal des Smith-Vane . . . En conséquence, je suis rentré passer un habit et j'ai décidé de tenter de vous approcher . . .

— Après avoir eu soin de vous munir de boulettes empoisonnées pour les chiens de garde ! Vous n'avez pas hésité à écarter les valets à coups de poing, d'après le récit de Priscilla

Kay se mit à rire de bon cœur.

— En réalité, je n'ai pas eu besoin d'avoir recours à mon arsenal ; je me suis présenté par la grande porte et j'ai été accueilli par une imposante personne endiablée . . . « Charmée de vous voir ! » m'a-t-elle assuré . . . D'ailleurs, je n'aurais reculé devant rien, en cas de besoin, pour vous revoir !

— Je ne suis pas insensible à l'idée que quelqu'un est disposé à tout braver pour m'approcher, dit-elle en affectant un ton de coquetterie.

— Une beauté aussi parfaite est exceptionnelle même dans les grands centres mondains . . . Dans les régions où j'ai vécu, ces dernières années, des fleurs pareilles n'éclosent pas . . . Compatissez aux souffrances d'autrui. Ne soyez pas ironique. Considérez que je suis amoureux fou de vous depuis plus de huit jours !

En prononçant ces mots, Sheldon se pencha sur sa partenaire et lui sourit, visage contre visage. Terry dut admettre que, malgré l'air un peu fat dont un homme de telle taille et de ce physique ne pouvait guère être dépourvu, les yeux de Sheldon brillaient d'une admiration sincère et loyale.

Si vous n'aviez pas l'intention de vous montrer amicale, pourquoi m'avez-vous salué gracieusement, ce soir, par la portière de votre automobile ?

Terry se hâta de fournir l'explication de ce lapsus, puis elle ajouta :

— Votre vanité vous avait-elle conduit à interpréter mon geste comme une manifestation passionnée ?

— N'insistez pas, reprit-il d'un ton amer . . . Ma vanité est suffisamment piétinée ! . . . J'ai pourtant la conviction que nous pourrions nous entendre à merveille, si vous y mettiez un peu de bonne volonté.

— Tante Augusta affirme qu'une jeune personne, dans ma position, ne saurait être *trop* prudente !

« Tante Augusta ! » Terry avait prononcé ce nom avec une emphase voulue, pour témoigner de sa résolution formelle de continuer à danser pour oublier . . . Elle défiait délibérément sa tante d'entraver cette évasion.

— Et votre tante est-elle en mesure d'influencer vos actes ?

Cette question était embarrassante et Terry répondit avec un sourire contraint :

— Vous seriez surpris d'apprendre à quel point !

— Mon apparition à la portière de l'auto a-t-elle mécontenté cette tante au prénom redoutable ?

— Je crois bien !

Le jeune homme exprima son regret et s'excusa, avec une charmante franchise, de sa démarche intempestive.

— Cette tante tient donc une place si importante dans votre vie ? de-

manda-t-il. Puis, se ravisant, il se hâta d'ajouter . . . Louis, en effet, m'a dit que vous aviez perdu vos parents. C'est bien cruel !

La situation devenait de plus en plus difficile . . . Terry fut sur le point de s'écrier : « Pardon, j'ai un père . . . C'est un escroc !!» Elle aurait voulu connaître l'impression que cette bizarre confidence ferait sur son interlocuteur. Elle réussit toutefois à arrêter les mots sur ses lèvres. Sheldon reprit :

— En me frayant un chemin, entre les automobiles, je ne croyais pas vous exposer à des ennuis : depuis notre première rencontre, j'avais appris votre nom et je pensais que, de votre côté, vous aviez découvert mon identité : j'espérais que ma qualité de frère de Louise me servirait d'introduction.

— J'étais toujours dans le noir à votre sujet. D'ailleurs Priscilla elle-même a longtemps tâtonné. Vous aviez, m'a-t-elle dit, conservé l'incognito depuis votre retour en Angleterre.

— En effet, j'avais omis de me faire inscrire dans les rubriques spéciales des journaux, répondit-il laconiquement.

Un silence embarrassé suivit, au grand déplaisir de Terry. Elle pensa: « Parlez donc . . . Continuez à parler ». La jeune fille avait exprimé intérieurement ce vœu avec tant de ferveur qu'elle craignit d'avoir inconsciemment remué les lèvres . . . Elle observa le visage du jeune homme et se sentit rassurée. Elle retrouva rapidement son sang-froid et fit la première remarque venue :

— Qu'aviez-vous fait pour être traité en brebis noire, par votre famille ?

— Que vous êtes bonne de vous intéresser assez à moi pour vous montrer curieuse ! poursuivit-il en entraînant de nouveau sa danseuse au milieu de la salle, d'un élan irrésistible.

« Curieuse ? se répéta Terry, quelle drôle d'appréciation . . . Enfin pourvu qu'il y trouve matière à développement, c'est l'essentiel ! »

Sheldon reprit aussitôt :

— La véritable cause de mon exil n'est pas ce que j'avais fait, mais plutôt ce que je me refusais à faire !

L'histoire de la vie de Sheldon était maintenant en bonne voie ; Terry apprit que Kay avait refusé systématiquement de prendre place dans un confortable fauteuil, derrière un bureau, en vue d'enregistrer soigneusement, à l'arrivée et au départ, les emballages d'une importante fabrique de passementerie et mercerie en gros. Sheldon précisa de sa voix profonde :

— J'ai eu la chance que l'on me réserve une situation dans cette Société, avec cinq cents livres d'appointements annuels . . . et j'ai refusé !

— Et pour cette seule raison ? . . .

— Non, il faut être équitable ; je dois reconnaître qu'il y a une suite... rectifia-t-il en riant.

Une seconde occasion s'était présentée : un poste relativement important dans une banque avait reçu le même accueil . . . Enfin un gros négociant en cuivre était prêt à offrir au débutant une place dans ses bureaux avec des perspectives d'avenir . . . Nouvelle dérobade !

— En somme, conclut Kay, j'ai découragé tous les efforts de mon père pour faire de moi un soutien de famille et un pilier de l'empire . . . Il a fini par perdre patience . . . Mon père est un excellent homme, mais doit tout à son travail. Il avait consenti de grands sacrifices pour mon éducation et de plus grands encore pour faire profiter Louise des avantages d'une pension de premier ordre.

— Vous ne paraissez pas lui avoir témoigné la gratitude qu'il méritait.

— J'en ai l'apparence, en effet. Toutefois, en réalité, le principe de la reconnaissance ou de l'ingratitude n'est pas en jeu. Il faut, avant tout, considérer la nature des intéressés.

— Mais si on doit *tout* à ses parents, ou à qui vous en a tenu lieu, n'a-t-on pas le devoir de payer sa dette ? suggéra-t-elle avec une ardeur contenue.

— Certainement . . . La question est de savoir de quelle manière il faut s'acquitter.

— Il faut prendre ses responsabilités . . . Mais finalement qu'a fait votre père ?

— Il a télégraphié à un de ses frères qui est agent de change à New-York : « Mon fils, Kay, n'est propre à rien ! J'abandonne la partie. Donne-moi un conseil. — *Stop.* » — L'oncle Joe répondit par retour : « Envoie-le moi. Je le dresserai. — *Stop.*» — La semaine suivante, mon père, après avoir garni mon portefeuille, me remit un billet pour New-York et me souhaita bon voyage.

— Je n'aurais pas cru qu'à New-York on acquérait des épaules de cette largeur !

— New-York n'y est pour rien. Je ne m'y suis pas attardé assez longtemps. Mon oncle me conduisit le lendemain matin dans ses bureaux, au seizième étage d'un gratte-ciel en acier et je fus admis à examiner le pupitre qui m'était destiné . . . Un coup d'œil m'avait suffi ! Quelques instants après, je trouvai un prétexte pour sortir : je sonnai l'ascenseur qui me ramena au rez-de-chaussée . . . Et en route pour les espaces illuminés ! . . . L'oncle Joe n'est pas encore revenu de sa surprise.

— Décidément la reconnaissance n'est pas votre fort.

— Possible ! Mais je sais ce que je veux ; j'ai pris la mesure de mes capacités et je n'entreprends pas les tâches auxquelles je ne pourrais jamais me plier. Personne, de mon entourage, ne paraissait se douter que la seule vue d'un pupitre provoquait, chez moi, d'intolérables élancements dans les jambes !

— Alors vous vous êtes empressé de gagner le large ? A quoi vous occupiez-vous ?

— Je ne puis rien vous cacher, ange en tunique blanche ! J'avoue donc que j'ai consacré mes premières semaines de liberté à dilapider gaiement mes réserves.

— L'argent que votre père vous avait donné pour faciliter vos débuts.

— Précisément !

— Quelle excuse, philosophique et morale, invoquez-vous pour vous disculper ?

— Aucune. Ma conduite est répréhensible, à tous les points de vue.

— D'accord, et ensuite ?

— Je me trouvai, au bout de ce temps, complètement démuni ! Toutefois j'avais acquis une certaine expérience dont je fis mon profit. J'acceptai des besognes diverses pour ne pas mourir de faim. Je parvins enfin à atteindre le Canada où je fus embauché dans une exploitation forestière : c'est en abattant des arbres que j'ai développé mes épaules ! Le propriétaire de ces magnifiques forêts, homme d'un certain âge, est décédé récemment, après m'avoir, à ma grande surprise, institué son légataire universel. Nous étions devenus une paire d'amis et je le regrette sincèrement.

Après avoir fait quelques commentaires appropriés, Terry conclut :

— Et vous revenez, sans doute, après avoir dissipé votre fortune ?

Sheldon sourit avec indulgence en surprenant une expression de dé-

SELON HEDY LAMARR

HEDY LAMARR, STARRING IN THE M-G-M PRODUCTION, "DRAGON SEED"

"Avivez votre Teint avec ma Poudre Glorieuse"

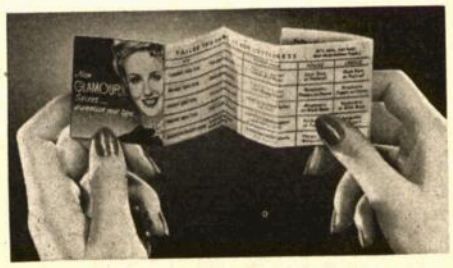
"ELLE S'APPELLE Poudre Woodbury. Et je prétends que jamais charme plus fin, plus exquis n'est sorti d'une boîte ! La nouvelle nuance Woodbury Rachel ajoute à mon teint ivoirin cet effet crémeux du camélia dont s'enthousiasment directeurs et photographes."

Mais bien sûr, Hedy ! De plus, Woodbury ne joue pas au privilège. De concert avec les directeurs de Hollywood, Woodbury a découvert 5 types du teint. Puis par un procédé nouveau — le Ton Contrôlé — Woodbury a créé une nuance exacte correspondant à chaque type.

Quel éclat merveilleux *votre* nuance donne aux clartés de votre teint ! La Poudre Woodbury forme comme un voile exquis, odorant — qui flatte et qui adhère pendant des heures et des heures.

Découvrez votre nuance Woodbury. 50c, 25c, 16c, seulement. Mettez-la pour celui à qui vous désirez plaire plus que tout au monde.

WOODBURY

poudre à ton contrôlé

Carte dans chaque boîte de Poudre Woodbury

pour désigner la nuance de Poudre, de Rouge, et de Bâton pour les lèvres qui *vous* convient. Le Rouge Woodbury a un aspect plus velouté, plus *naturel*. Le Bâton Woodbury, une richesse voluptueuse. Essayez *aujourd'hui* même *votre* nuance de Poudre, Rouge et Bâton Woodbury, celle qui avivera immédiatement votre beauté.

★ ACHETEZ BONS ET TIMBRES DE GUERRE ★

(FABRICATION CANADIENNE)

sapprobation dans les yeux de Terry.

— Non, rectifia-t-il. J'ai payé mon billet de retour. J'ai même remboursé à mon père l'avance qu'il m'avait faite... Contente de moi, maintenant ?

Terry fit mine de ne pas avoir entendu la question.

— Alors vous estimez qu'il faut payer ses dettes ? demanda-t-elle vivement.

— Je vous l'ai déjà dit. Le tout est de découvrir une solution adaptée. Puis il faut juger si l'on doit prendre une décision soi-même ou s'en remettre à un tiers.

— Il peut se faire que l'on n'ait pas le choix : la solution proposée est la seule possible et il ne nous reste qu'à l'exécuter, sans murmurer.

— Dans ce cas, il nous appartient de conclure, en dernier ressort.

La manière positive de Sheldon impressonna Terry : elle reconnut que ce jugement s'appliquait à son cas. « Je vois bien, pensa-t-elle, que ma situation est sans issue. J'ai tout gâché ce soir et je ne sais que faire pour y remédier.

— Je désire faire la connaissance de votre tante... Seraphina ?... Où est-elle en ce moment ? interrogea Sheldon, du même ton volontaire.

Terry fronça les sourcils... Elle prévoyait et redoutait cette entrevue qui renversait tous ses projets. En effet, depuis sa querelle avec lord Julan, elle avait résolu d'éviter sa tante qu'elle n'aurait pas trouvé le moyen de remédier au désastre. Et maintenant ce jeune homme ne lui lâchait pas le bras et insistait pour être conduit auprès de la tante même qu'elle voulait fuir.

Elle se décida enfin à répondre :

— « Augusta », rectifia-t-elle pour gagner du temps. Pourquoi voulez-vous être présenté à ma tante Augusta ?

— Pour qu'elle accorde son *visa* à notre aventure romanesque.

— Juste ciel ! Je vois d'ici l'accueil réservé à cette requête.

— J'ai la prétention d'être reçu dans votre famille sur le même pied que vos autres admirateurs...

Terry s'efforça de rire d'une façon naturelle.

— Sheldon arriva à la conclusion : Votre tante estime qu'une jeune fille, dans votre situation, ne peut se montrer trop prudente... Dans ces conditions, ma démarche est tout indiquée.

Terry comprit qu'elle ne parviendrait pas à se soustraire aux exigences, d'ailleurs légitimes, de son interlocuteur. Elle se résigna donc à capituler.

— Eh bien ! venez. Nous sommes sûrs de trouver ma tante dans la salle de jeu.

La pièce n'abritait plus que Mlle Broadbent et trois autres joueuses enragées. Toutes les autres dames avaient opté pour le souper. Mlle Broadbent se préparait à distribuer les cartes et commentait, à haute voix, la partie précédente... Terry s'approcha de la table où sa tante était assise et s'appliqua à donner, à la présentation du jeune homme, le caractère d'une simple formalité :

— M. Sheldon, le frère de Louise Sheldon. Vous vous souvenez de Louise, tante Augusta ?... Elle était à Lowmont, en même temps que moi.

Augusta jeta à sa nièce un coup d'œil, qui signifiait clairement : « Ne t'ai-je pas prémunie contre des connaissances de cet acabit ! » Dans le même moment, Mlle Broadbent souriait au nouveau venu mais ce sourire se réduisait, en réalité, à découvrir ses dents, un bref instant. Le dialogue qui suivit ce geste rituel était de la même qualité, dépourvu de toute personnalité. L'entrevue ne pouvait être considérée comme un succès.

Au moment où les deux jeunes gens se dirigeaient vers la porte, Mlle Broadbent se retourna et dit :

— Ma chérie, si tu n'as pas d'engagement important pour le souper, tu pourrais rejoindre tante Charlotte qui a accepté une place à la table des Damer.

L'accentuation du mot «important» mit le comble à l'exaspération de Sheldon : il referma brusquement la porte du salon... Dès qu'ils furent dehors, il demanda d'un ton sec :

— Combien avez-vous de tantes ?

— Quatre ! répondit docilement Terry.

— Taillées sur le même patron !... Qui donc cette dame croit-elle être ? La reine Boadicea pour le moins !

— Vous avez insisté pour lui être présenté, riposta Terry.

La salle de jeu donnait sur la galerie qui était déserte maintenant. On apercevait quelques personnes attardées dans le hall, au-dessous ; des salons parvenaient les derniers accords de l'orchestre et par les portes grandes ouvertes de la salle à manger, un bruit confus de voix discordantes témoignait de l'animation qui régnait autour des tables du souper. Terry n'essaya pas de contredire Kay ou d'excuser sa tante : il n'avait fait en somme que relever, comme elle le méritait, l'insolence dont Mlle Broadbent venait de faire. Elle se contenta de dire :

— Tante Augusta est coutumière du fait.

— Et les gens tolèrent sa manière ?

— Personne ne songe à discuter avec tante Augusta.

— Il existait aussi en Grèce et à Rome des divinités redoutables auxquelles on offrait des sacrifices ! maugréa-t-il.

Toutefois, en apprenant que Mlle Broadbent distribuait systématiquement des coups de règle sur les doigts de son entourage, Sheldon se calma. Au bout d'un instant, il se rappela la remarque caustique de la terrible tante : « Si tu n'as pas un important engagement pour le souper ?... » Je crois bien !... Avec moi, précisément. Allons, venez ! ajouta-t-il, en entraînant Terry par la main.

— Ecoutez ! Je viens d'avoir une idée géniale : la nuit est divine, chaude ; la lune brille. Je vais faire préparer un panier de sandwiches et de gâteaux... Nous partirons, en automobile, faire un pique-nique.

— Non. Allez souper seul ou si vous préférez, mettez-vous à la recherche de Priscilla. Je me porte garant de son acceptation enthousiaste!

— Qu'y a-t-il ? Qu'ai-je fait ?

— Rien...

Debout dans le hall, Sheldon attendait, devant le vestiaire, son pardessus et son chapeau... Depuis un moment, penché sur la rampe, Gascoigne l'observait, puis il s'approcha de Terry... Il a dit enfin :

— J'ai été surpris, ce soir, de trouver Sheldon ici... C'est un garçon intéressant !

Gascoigne accompagna Terry qui continuait sa marche, le long de la galerie, vers le petit salon... Elle ne releva pas la remarque de Bertie car elle n'avait aucune envie d'amener la conversation sur Sheldon ; elle désirait éviter de le rencontrer et même de penser à lui. Kay aurait probablement éprouvé moins de rancune contre Terry s'il avait pu deviner combien la jeune fille redoutait son influence. Gascoigne reprit :

— Quand il s'est embarqué pour l'Amérique, il y a quelques années, il n'avait pas un sou vaillant.

— Oui, oui, je suis au courant, répondit-elle dstraitement, en essayant de dépasser Gascoigne...

Celui-ci déjoua cette manœuvre et immobilisa Terry, sans en avoir l'air. Il continua :

— Et le voilà qui reparaît...

— Bertie, interrompit Terry, je suis attendue au téléphone.

Gascoigne acheva imperturbablement sa phrase :

— A la tête d'une fortune. Je serais curieux...

— Quoi ? Kay Sheldon !... Quelle fortune ? s'écria Terry.

—Une immense fortune ! précisa Gascoigne de sa voix nette, coupante. Son patron était le plus gros propriétaire foncier du Canada, et il a tout légué à Sheldon.

Terry sentit que la tête lui tournait... Décidément elle était douée d'un talent particulier pour se brouiller avec les millionnaires ! Elle eut un rire amer.

— Je serais curieux de voir comment il va employer son argent, reprit Gascoigne qui tenait à compléter sa phrase interrompue.

Terry se pencha vivement audessus de la balustrade et jeta un coup d'œil circulaire dans le hall... Kay enfilait le pardessus qu'un domestique lui présentait...

— Bertie, êtes-vous sûr de ce que vous avancez ?

— Absolument sûr ?

— Personne pourtant ne paraît s'en douter !

— Je suis toujours renseigné avant tout le monde et mes informations sont puisées aux meilleures sources. Je mets mon point d'honneur à ne jamais colporter une fausse nouvelle.

Terry regarda fixement Bertie... Elle aurait voulu savoir s'il avait deviné sa pensée secrète... Mais déjà il ne lui importait plus que Bertie eût, oui ou non, lu dans son jeu... Kay, qu'elle n'avait pas quitté des yeux, se préparait à mettre son chapeau... L'instant d'après, Terry descendait l'escalier en courant... Arrivée au premier palier, elle s'arrêta, se pencha au-dessus de la rampe de bronze et appela :

— Kay !

La voix claire et harmonieuse résonna soudain dans le grand vaisseau désert. Kay se retourna brusquement comme si on lui avait tiré un coup de pistolet dans le dos... Il fit volte-face mais ne bougea pas jusqu'à ce que Terry l'eût, d'un signe de tête, invité à la rejoindre.

Il vint au-devant de la jeune fille, visiblement de mauvais gré. Quand il fut à portée, il s'arrêta, le visage fermé.

— Eh bien ? demanda-t-il, les yeux dans les yeux.

— Kay, balbutia-t-elle d'une voix essoufflée... J'ai changé d'idée, j'irai souper au clair de lune avec vous... si vous voulez encore de moi ?

Elle fit un effort pour sourire, mais le jeune homme demeura impassible.

— Je regrette d'avoir dit : « Ne me persécutez pas !... » Je retire cette parole offensante, ajouta-t-elle.

Le regard du jeune homme changea soudain d'expression... L'instant d'après il souriait et Terry en faisait autant.

— Vous êtes un ange ! Allez réclamer votre manteau et pendant ce temps, je mettrai le buffet à sac... murmura-t-il en posant sa main sur celle dont Terry s'agrippait à la rampe.

Terry remonta vivement l'escalier: non seulement elle avait hâte de mettre son projet à exécution, mais elle craignait en outre que son interlocuteur remarquât son visage moulé de larmes. Pour la même raison, elle espérait éviter de rencontrer Gascoigne. Après avoir donné un coup d'œil à droite et à gauche, elle parcourut le couloir en courant... Des larmes brûlantes coulaient le long de ses joues et ses lèvres tremblantes murmuraient: « C'est odieux !... Quelle honteuse machination ! »

Quand, quelques minutes après, enveloppée d'un épais manteau, Terry rejoignit Sheldon dans le hall, toute trace d'émotion avait disparu et son visage était soigneusement remis en état.

Ils se dirigèrent ensemble vers la porte et Kay l'aida à monter dans l'automobile... Une somptueuse voiture, confirmant les informations de Gascoigne. Sur les coussins de la carrosserie arrière, il y avait deux couvertures et une mallette d'osier.

Terry prit place sur le devant et Sheldon lui entoura les jambes avec une des couvertures ; puis il s'assit au volant, mit le moteur en marche pour s'engager dans la rue solitaire.

— Je suis si heureux que nous soyons réconciliés, Terry ! dit-il... Puis, après un silence, il ajouta : Qu'est-ce qui vous a fait changer d'idée ?

Terry se tourna vers son compagnon, en souriant... Un mensonge flatteur lui vint à l'esprit... Au moment même où elle allait le formuler, paroles et sourire se figèrent sur ses lèvres... Elle regarda attentivement Sheldon, à la lumière blafarde des globes électriques. Pendant ce rapide examen, une idée s'empara graduellement d'elle avec une étrange insistance : « Je vais lui dévoiler le sens de mon changement de front. Je lui dirai simplement la vérité.

D'une voix calme, claire, elle répondit enfin :

— J'ai changé d'avis, Kay, en apprenant que vous étiez puissamment riche !

Terry demeurait immobile, guettant anxieusement la réaction de l'intéressé. Elle était loin de s'attendre à ce commentaire :

— Que le diable emporte les indiscrets et les bavards ! De qui tenez-vous vos renseignements ?

Evidemment Sheldon n'avait pas pris au sérieux l'aveu que Terry venait de faire... Il montait pourtant du tréfonds de son cœur... Comme il est difficile de s'entendre entre soi, d'abattre les cloisons qui séparent les êtres humains !

— De Bertie Gascoigne, répliqua Terry.

Cette question accessoire fit dévier la conversation, repoussant à l'arrière-plan le sujet essentiel.

— Gascoigne ! s'écria Sheldon, mais je le connais très superficiellement ! Je ne l'ai pas rencontré depuis des années. Comment a-t-il eu vent d'une affaire me concernant ?

— C'est donc une nouvelle authentique ?

— Oui, finit-il par admettre, mais j'aurais préféré que, pour le moment, elle ne fût pas mise en circulation.

— Bertie est à l'affût de tout ce qui se passe. Il n'est pas de bon goût de paraître au courant de nos propres affaires... avant lui !

— Colporte-t-il ses informations ?

— Oui. Néanmoins, j'ai pu constater qu'il est capable d'être discret à l'occasion. En ce qui vous concerne, il a dû s'abstenir d'une publicité tapageuse, sinon j'aurais certainement été informée de seconde main.

— Pourquoi vous aurait-il réservé la priorité ?

— Je ne sais pas. Il me prend souvent pour confidente. Je suis, prétend-il, la seule jeune fille de notre coterie à qui il puisse se fier.

A peine eut-elle prononcé ces mots que Terry éclata de rire comme si elle venait de leur découvrir un sens comique. Kay ne prêta pas autrement attention ce rire intempestif ; il regardait droit devant lui et paraissait perdu dans ses pensées.

Au bout d'un instant, il se tourna vers sa voisine et dit :

— Ecoutez, Terry, si cette nouvelle n'est pas encore de notoriété publique, gardez-la pour vous pendant deux ou trois jours.

— Bien entendu, je me conformerai, à votre désir . . . Pourquoi en craignez-vous la divulgation ?

— J'avais des raisons pour arriver ici sans tambours ni trompettes . . . Je préférerais régler quelques affaires, avant de hisser le grand pavois!

— Vous avez donc l'intention de faire une entrée triomphale dans le monde ?

— Je pense bien ! reprit-il avec un rire d'enfant : je me prépare à acheter tout ce que j'ai désiré depuis des années. J'ai déjà établi une liste longue comme le bras ! Le premier achat est effectué : l'automobile . . . Qu'en pensez-vous ?

Terry eut l'impression que Sheldon préférait ne pas s'étendre sur le sujet de son héritage. Elle n'insista donc pas et entra dans ses vues :

— Question oiseuse, Kay ! . . . Une vie merveilleuse !

— C'est un début encourageant . . . Avez-vous remarqué que nous en sommes déjà aux prénoms ?

La jeune fille se retourna à demi pour répondre :

— Vous figuriez-vous donc que j'employais des mots, sans en mesurer la portée.

— Ne prenez pas ce ton artificiel avec moi ! . . . Ma compagnie vous plaît-elle, Terry ?

— Oui.

— Vous êtes réconciliée avec l'aventure du pique-nique ?

— Tout à fait ?

— Moi compris ?

— Oui.

Il se pencha instinctivement vers sa voisine, mais celle-ci se redressa à l'instant même.

— Ne me regardez pas, ajouta-t-il, pendant que je suis au volant . . . Vos yeux, dans la pénombre, ne sont pas de tout repos !

Terry détourna la tête aussitôt. Son cœur battait à se rompre : la perspective des révélations qu'elle se préparait à faire la bouleversait. Il faudrait avouer à Sheldon la raison véritable qui l'avait amenée à accepter cette promenade nocturne; il saurait bientôt pourquoi elle attachait tant d'importance à la nouvelle communiquée par Bertie, concernant l'héritage qui venait de lui échoir. Terry se rendait compte que cette confession eût été moins pénible si elle avait pu, comme elle se le proposait, la faire dès le début. Maintenant le ton de leur conversation l'entraînait de plus en plus loin de ce sujet et augmentait la difficulté de revenir en arrière. Les compliments de Sheldon à propos de ses yeux, par exemple, la paralysaient complètement : à aucun prix elle n'aurait voulu prendre avantage de l'émotion qu'il venait d'éprouver pour aborder cette question délicate. Elle voulait opérer *à froid*.

Au bout d'un moment, elle dit :

— Où allons-nous ?

Ayant atteint le carrefour de Park Lane, la voiture roulait à vive allure.

— A la sortie de Hampstead, nous déboucherons en pleine campagne, nous trouverons le riant décor du Hertfordshire : des routes blanches à lacets, bordées de mûriers, des villages verdoyants. Connaissez-vous cette région ?

— En partie . . . Mais, Kay, aller si loin à cette heure indue ?

— En quoi l'heure prête-t-elle à la critique ?

— Qu'est-ce que tante Augusta va dire ?

— Priscilla Tolliver m'a assuré que les réceptions des Smith-Vane se prolongeaient toujours jusqu'au matin. Par conséquent la tante ne se mettra pas à votre recherche avant plusieurs heures. D'ailleurs, s'il en est autrement, grand bien lui fasse !

L'intonation de Sheldon indiquait clairement que la tante Augusta avait cessé d'être un facteur important dans ses projets.

— Eh bien alors, en avant ! . . . Nous n'en sommes plus à une folie près, ce soir ! conclut-elle d'une voix étouffée.

Terry ne pouvait s'empêcher de goûter le charme de cette promenade nocturne dont le rythme rapide ne lui laissait pas le loisir de penser, lui procurant ainsi une sorte de trêve. Quand ils eurent franchi les faubourgs extrêmes de la ville, Sheldon accéléra l'allure et bientôt Terry reconnut les routes du Hertfordshire plus blanches encore sous le clair de lune.

Après un long silence, Sheldon déclara :

— J'aime rouler en auto, la nuit . . . On a l'impression d'être les seules créatures vivantes sous le ciel !

Elle approuva d'un signe.

Au bout d'un moment, comme la voiture longeait une haute paroi blanchâtre, il la lui signala :

— Vous voyez cette grille, à votre droite ?

— Oui, confirma-t-elle.

— J'ai l'intention d'acheter cette propriété . . . Je serais content d'avoir votre avis sur cet *item* de ma liste. Nous pourrions venir visiter la maison, demain ?

— Demain ? . . . Ne faudrait-il pas plutôt dire : aujourd'hui ? . . . De toute façon, qui sait si demain vous désirerez encore me voir ?

— Pourquoi prévoyez-vous que je pourrais tourner cosaque ?

Terry fut sur le point de répondre : « Parce que l'idée que vous vous faites de moi ne concorde pas avec la réalité . . . Parce que je vais vous offrir une option sur ma personne. »

Les premiers mots étaient déjà sur le bout de ses lèvres . . . mais le courage lui manqua soudain et elle murmura :

— Laissons la soirée s'écouler avant de penser au lendemain.

Il la regarda intrigué et demanda :

— Quelle drôle de remarque !

Terry baissa la tête, dans la crainte que son voisin ne s'aperçut de son trouble. Sheldon reprit :

— Trouvez-vous donc à redire à cette soirée ? . . .

Avez-vous hâte qu'elle prenne fin?

Après un moment de réflexion, elle répliqua :

— Je n'ai pas hâte qu'elle prenne fin, mais je suis anxieuse de savoir comment elle se terminera.

Il dit, en riant :

— Eh bien ! je vais vous renseigner : tout finira par une algarade entre moi et la tante Augusta.

Terry s'attendait si peu à cette riposte qu'elle ne pût s'empêcher de rire aussi . . . Sheldon lui faisait l'effet d'un grand garçon, préméditant un tour pendable.

— Oui, continua-t-il avec entrain, je rumine une injure sanglante à son intention, sous le couvert d'une phrase ambiguë . . . Est-ce que, par hasard, la tante aurait contribué à gâter votre soirée ?

— Elle a, en effet, une grande responsabilité dans l'affaire.

— Comment supportez-vous, Terry, d'être persécutée ainsi ? s'étonna-t-il.

— Ma tante représente toute ma famille . . . Du moins, corrigea-t-elle vivement, je n'ai jamais connu d'autre parent. De plus, je lui dois tout, absolument tout !

Elle décida donc alors de lui faire un aveu :

— Kay, dit-elle soudain, je ne suis *pas* orpheline : mon père est vivant.

— Dans ce cas, pourquoi la tante occupe-t-elle le premier plan ?

— Il a disparu de la circulation depuis des années . . . Il avait soustrait de l'argent dans la caisse de la Société où il occupait un emploi et

"NOTRE MARIAGE AVANT TOUT"

donc, en piochant pour la victoire, je conserve à mes MAINS leur douceur

C'EST CORINNE MACLENNAN, de Short Hills, New Jersey, qui parle.

Comme vous, elle connaît ces soins rapides, quasi-professionnels des mains. La Lotion Jergens fournit 2 ingrédients dont bien des docteurs usent pour guérir une peau rêche.

De plus, Jergens fournit cette moiteur lénitive si nécessaire à la peau des mains souvent à l'eau ou exposées au vent et au froid qui dessèchent leur humidité naturelle embellissante. Alors—servez-vous de la Lotion Jergens.

1. Changer de pneu arrive souvent à Corinne MacLennan, volontaire au Service Automobile. Dur travail pour de jolies mains! Elle met donc un flacon Jergens dans la poche de l'auto.

2. "Quand il s'agit du ménage", dit Corinne, "je compte sur la Lotion Jergens pour empêcher la peau de mes mains de se durcir ou se gercer. Il est sage d'employer Jergens!

3. Le premier essai de Jergens aide déjà les mains négligées et gercées. L'emploi régulier de Jergens assure des mains toujours exquisement lisses. Ne colle pas.

★ ACHETEZ EPARGNES ET TIMBRES DE GUERRE ★ (FABRICATION CANADIENNE)

se trouvait sous le coup de poursuites.

— Une autre brebis noire !

— Non, précisa-t-elle. Un escroc !

L'intonation avec laquelle Terry prononça ces mots ne laissait aucun doute sur la souffrance que cette seule pensée lui infligeait.

— Et vous n'arrivez pas à prendre votre parti de cette déchéance ? suggéra-t-il.

— Je n'ai guère eu le temps : ma tante Augusta m'a révélé la vérité, quelques instants après votre apparition à la portière de l'automobile.

— Oh ! je commence à comprendre de quoi il retourne. Mais, ma pauvre petite fille . . .

— Kay, interrompit Terry, si vous me témoignez de la sympathie . . . Je sens que je vais perdre pied !

Sheldon adopta aussitôt un autre ton et commenta la situation en se plaçant au point de vue du bon sens. La grande expérience qu'il avait du monde, lui permettait de traiter ce sujet d'une manière compréhensive et équitable.

Terry se sentit un peu réconfortée et retrouva son calme habituel pour exposer la cruelle déception qu'elle ressentait.

— Mon père, dit-elle, tenait une grande place dans mon cœur, depuis mon enfance. Je ne l'ai pas connu mais, comme personne ne l'avait jamis blâmé devant moi, je lui prêtais généreusement toutes les qualités . . . En réalité, son seul mérite consistait à être très bel homme !

— Eh bien, ce n'est pas négligeable . . . Vous ne seriez pas si ravissante si votre père ne vous avait pas transmis son physique.

— Oui, mais il s'en prévalait pour tromper les gens.

— C'est fâcheux, évidemment. Mettez-vous en tête que les errements paternels ne vous concernent en rien. Votre personnalité est bien délimitée, fort attrayante et libre de toute hypothèque.

— Qui sait, Kay, si je n'ai pas hérité de tendances répréhensibles ?

— Attendez qu'elles se manifestent, pour vous désoler ! Si jamais je vous surprends en train de soustraire des piécettes dans la sébille d'un aveugle, je prendrai votre théorie en considération.

Il la regardait en souriant si affectueusement que Terry en fut touchée. Au bout d'un moment, Sheldon demanda :

— Comment la tante a-t-elle réussi à vous cacher ce malencontreux événement ?

— Personne n'a été mis au courant de ce qui s'est passé.

— Pourtant un scandale de ce genre s'ébruite forcément.

— Tante Augusta s'est arrangée à faire partir mon père pour l'étranger avant que la Société lésée ait eu le temps de porter plainte. Après des recherches infructueuses, les directeurs ont finalement renoncé à poursuivre l'affaire. Ma tante ne m'a pas donné d'autres détails.

— Elle doit être une organisatrice remarquable, commenta-t-il.

— Rien ne la détourne du but qu'elle s'est proposé.

Croyant que son interlocuteur comprenait à quoi elle faisait allusion, Terry n'insista pas. Elle continua ensuite, en accentuant chaque mot :

— Vous vous rendez compte maintenant, Kay, n'est-ce pas, que je dois tout . . . absolument tout à ma tante?

Précisément alors, Sheldon exécutait un virage à angle droit pour engager l'automobile dans un étroit sentier, tracé à travers champs par des charrois . . . En quittant la grande route, la roue droite s'enfonça brusquement dans une ornière et Sheldon, d'un geste rapide, glissa son bras autour de la taille de Terry pour la soutenir. La voiture redressée, Sheldon reprit le volant des deux mains, mais l'instant pendant lequel Terry s'était trouvée serrée contre sa poitrine, avait suffi pour lui faire oublier sa résolution de ne pas dévoiler le fond de sa pensée.

Sheldon dit :

— Les mauvais chemins procurent parfois d'agréables compensations !

Il parlait sur un ton de badinage qui toutefois laissait percer un trouble violent. A la suite de cette expérience, Terry se hâta de regagner son coin et elle s'agrippa à l'embrasse pour éviter d'être projetée vers la gauche, par un nouveau cahot. Elle ne voulait à aucun prix paraître chercher à provoquer une diversion sentimentale, au moment de faire un aveu si pénible.

Ils s'arrêtèrent bientôt à la limite d'un pré verdoyant, bordé de haies; à l'autre extrémité, un rideau d'arbres dessinait un fond sombre.

Tout est demeuré à sa place ! s'écria Kay joyeusement, en contemplant le site sous le clair de lune. Je craignais que le décor n'eût été modifié. Quand j'étais enfant, on m'envoyait passer une partie de mes vacances dans une ferme des environs et avec des camarades nous organisions des pique-niques dans ce bois de pins que vous voyez là-bas.

— Est-ce là que vous comptez me conduire souper ?

— Oui, répondit-il. Nous prendrons place, en face l'un de l'autre, sur un tronc d'arbre abattu.

— Je ne m'asseois pas sur les troncs d'arbre dans cet accoutrement, répliqua-t-elle d'une voix ferme.

— J'ai apporté des couvertures . . .

— Et mes souliers ?

— Je vous porterai.

— Non !

— Si !

—Non, Kay, répéta-t-elle.

Il n'insista pas et se contenta d'amener doucement l'automobile à l'orée du bois.

— Je ne descends pas, précisa-t-elle.

— Je tiens à vous dire les honneurs du bois. Il y a un étang... C'est féerique, au clair de lune ! Venez . . .

— Quelle folie, Kay ! Regardez mes souliers . . . ajouta-t-elle en avançant un pied gainé de satin.

— Ravissant, accorda-t-il d'un air approbateur . . . Il ne me reste donc qu'à vous porter.

En même temps, il se pencha à l'intérieur de l'automobile et fit mine de la soulever dans ses bras.

— Ecoutez-moi, Kay ! . . . s'écria-t-elle en le repoussant.

Il se recula, en riant et l'interrompit :

— Transigeons . . . Si vous abîmez vos souliers. je les remplacerai . . . Je serai ravi. Je vais inscrire cet article sur ma liste . . .

Tout en parlant, il tâta sa poche intérieure.

— Vous gardez donc votre liste sur vous ? demanda Terry.

— Bien entendu. D'importantes acquisitions peuvent me venir à l'esprit, à tout moment . . . Des escarpins de bal. par exemple !

Terry adopta le parti de céder de bon gré.

— Eh bien ! proposa-t-elle en riant. laissez-moi le passage libre et j'irai faire un tour dans le bois de sapins.

Sheldon recula et tendit les deux mains à la jeune fille pour l'aider à descendre, remettant à plus tard son opération comptable.

Les phares de l'automobile traçaient, entre les pins, un rayon lumineux qui leur permit de s'enfoncer en plein bois . . . Au delà s'étendait une clairière dont le clair de lune argentait, par endroit, l'épais tapis d'aiguilles sèches. L'air chaud répandait le parfum balsamique des arbres résineux, auquel se mêlait l'odeur de la terre et de la mousse. Ils avançaient en silence, impressionnés par la majesté presque surnaturelle de cette nuit d'été. Sheldon prit Terry par le bras pour faciliter sa marche, sur le sol inégal et semé de piquants, mais la jeune fille, transportée d'admiration, ne pensait plus qu'elle n'était pas chaussée pour une excursion de ce genre.

Elle dit vivement :

— Ne vous donnez pas la peine de me soutenir, Kay. Je me tire fort bien d'affaire toute seule.

— C'est une manière de me faire comprendre que je dois me tenir à distance.

Terry ne savait comment ramener la bonne entente ; mais, une minute après, Sheldon se rapprocha et, s'emparant de la main de Terry, il la glissa sous son bras. Il se pencha et murmura :

— Ne me cherchez pas querelle, Terry. Dans ce merveilleux décor, doit régner l'harmonie !

D'un geste circulaire, il indiqua les bois environnants . . . C'était précisément cette ambiance qui constituait le danger : la pâle lumière, l'air embaumé, le silence, le calme absolu. Le charme gagnait Terry.

Sheldon continuait à lui parler à l'oreille :

— Alors, vous n'êtes pas vraiment fâchée que je vous aie prise par le bras ?

— Non . . . Ce n'est pas cette familiarité qui m'offusquait.

— J'en étais sûr ! Vous vous étiez si gracieusement abandonnée, en dansant.

— Oh ! . . . Est-ce l'étang ? s'écria Terry en apercevant soudain, à ses pieds, une nappe d'eau.

— Un peu plus, je coulais à pic ! avoua-t-il en riant nerveusement . . . Je vous ai bien signalé, Terry, que, près de vous, je courais de grands risques !

Ils se penchèrent côte à côte, sur le bord de l'étang, dont la surface, pareille à un miroir de bronze poli, était si parfaitement unie qu'il aurait fallu l'agiter pour l'identifier à l'eau..

Je reconnais aussi l'étang ! dit-il en manifestant la joie d'un enfant qui retrouve des jouets égarés . . . Ici rien ne change.

Il continuait à parler à voix basse, mais Terry ne put résister à l'enthousiasme et s'écria :

— Quel site enchanteur !

Sheldon gardait le silence et contemplait Terry : le visage de la jeune créature se présentait de trois quarts, mais la protubérance du front, la mèche ondulée, ramenée au-dessus de l'oreille, la courbe de la joue, la sveltesse du cou émergeant de l'épaule appuyée contre le bras de son cavalier, formaient un ensemble idéal: les teintes de nacre et d'or se détachaient contre le rideau de la nuit.

— Quelle ravissante vision ! soupira-t-il, comme un écho.

Terry tourna la tête et leurs regards se croisèrent.

— Quelle ravissante vision ! balbutia-t-il encore, en se penchant vers Terry.

Toutefois, il se redressa aussitôt.

— Allons, venez, murmura-t-il d'une voix un peu rauque. Je suis affamé ; nous souperons dans l'automobile.

Sans doute Sheldon jugea-t-il plus sage de ne pas prolonger davantage ce tête-à-tête dans les bois, au clair de lune.

V

Terry poussa un soupir de satisfaction, quand ils furent en vue de l'automobile. Ils s'installèrent à l'intérieur et allumèrent toutes les lampes. Sheldon disposa, avec le sérieux d'un maître d'hôtel, le conteu du panier sur la planchette formant plateau.

La jeune fille éprouvait un serrement de cœur, en pensant que Sheldon n'apporterait pas tant de soin à la préparation du pique-nique s'il se doutait de la raison déterminante de la présence de son invitée.

— Sandwiches au jambon, foie gras, caviar, gâteaux assortis, petits fours, soda et vin mousseux . . . C'est tout ce que j'ai pu rafler au buffet ! énuméra-t-il, en jetant un dernier coup d'œil sur le couvert.

Terry mordit dans un sandwich et but un peu de champagne . . . Sheldon remplit de nouveau la coupe et la vida d'un trait.

— Avez-vous toujours un faible pour moi, Terry ?

Elle fit un signe de tête affirmatif et dit avec un rire strident :

— Je ne suis pas tout à fait sûre que je ne le regrette pas !

— Je vous plais à ce point ? conclut-il en souriant d'un air conquérant.

Terry essaya de prendre un ton léger pour répondre :

— Votre vanité, mon cher, dépasse la vraisemblance.

— Je me faisais des illusions !

Puis il se pencha vers sa voisine et demanda :

— Terry, êtes-vous amoureuse de Gascoigne ?

— Non, répliqua Terry en accentuant la négation.

Elle se mit à rire ironiquement, en se rappelant la cynique franchise de Gascoigne.

— Vous avez rougi pourtant quand nous l'avons rencontré . . . Terry. appelez-moi encore une fois *cher* . . . Il me semble alors entendre une musique céleste ! murmura-t-il à l'oreille de la jeune fille.

Elle se recula vivement et dit :

— Kay, où sommes-nous ?

Il éluda cette question et renoua le dialogue interrompu :

— Pourquoi avez-vous peur de moi ?

— Je n'ai pas peur de vous, mais je . . .

— Je déteste être embrassée ?

— Précisément, confirma-t-elle.

— Résumons : vous détestez être persécutée, palpée, embrassée . . . Mais alors, à quoi pouvez-vous bien passer votre temps ? s'écria-t-il en riant.

Terry ne releva pas cette boutade et répéta :

— Kay, je vous ai demandé où nous étions ?

Par-dessus son épaule, il indiqua. du pouce, une direction:

— Chipperfield est dans ces parages.

— Oh ! je connais Chipperfield . . . Nous ne sommes pas très loin, alors ?

— A cinquante-cinq milles, environ, de notre point de départ.

— Quelle heure est-il ?

Il sortit sa montre :

— Minuit quarante-cinq exactement !

Elle eut un petit rire forcé.

— Kay, nous sommes fous !

— Pourquoi ? . . . Je puis vous ramener à votre porte en moins d'une heure. Le bal bat son plein, chez les Smith-Vane, personne ne s'apercevra de votre absence.

— C'est probable, en effet.

— Allons, terminons notre souper . . . Quand vous aurez des croûtes de pain sur vos lèvres, je ne penserai peut-être plus à vous embrasser !

Terry cherchait, en vain, un sujet de conversation de tout repos, Croisant ses jambes, elle fit exécuter à son pied un mouvement impatient de va-et-vient . . . Sheldon se pencha, lui saisit d'une main la cheville et l'immobilisa . . . De l'autre, il enleva, d'une des lanières de satin, une ai-

guille de pin qu'il brandit comme un poignard.

— Ceci met fin à notre controverse, affirma-t-il . . . Ces souliers doivent être remplacés à mes frais. Quand irons-nous les commander, Terry ?

— Inscrivez-les sur votre liste immédiatement, sinon vous risquez de n'y plus penser, répliqua-t-elle sur le même ton.

Sheldon sortit alors de la poche de son habit un carnet oblong. . . Comme il ne trouvait pas le crayon, Terry prit dans son sac un minuscule portemine en or et le lui tendit. Il écrivit au bas d'une page : « Escarpins pour Terry, » puis il tendit le carnet à la jeune fille.

La liste des achats éventuels de Kay était établie sans aucun classement méthodique. Elle débutait par : « Une maison de campagne pour la famille ». Suivait : « Une douzaine de chemises de soie ». Puis : « Un chien de garde pour Louise (d'aussi grande taille que possible) ». Pêle-mêle, à la suite : « Un appartement à Londres, tous les traités de jardinage et d'aviculture parus en librairie, un abonnement à des leçons d'équitation, le dernier modèle de tondeuse pour pelouses, trois douzaines de paires de chaussettes, un manteau de loutre, un fauteuil grand confort, un assortiment de vêtements de sport, une canne à pomme d'or, une centaine de rosiers primés, un nécessaire de voyage en argent, plans pour l'établissement d'une piscine . . . » rejoignaient le dernier item : « Escarpins pour Terry ».

La lecture terminée, Terry leva les yeux et dit en souriant :

— Je comprends maintenant que vous ne puissiez vous passer une liste manuscrite ! « Une maison de campagne ? » Est-ce celle que vous m'avez signalée, en cours de route ?

— Oui. Père et Louise ont la passion de la campagne. Mon père est un fanatique des roses et je tiens à lui donner l'occasion d'établir une pergola. De son côté, Louise veut tenter l'élevage des poulets . . . Le manteau de loutre lui est aussi destiné . . .

—Rien de plus approprié pour distribuer la pâtée aux volatiles !

— Elle m'a assuré que les fourrures coûtaient moins cher, pendant l'été.

— D'après les renseignements de Bertie, l'héritage que votre patron vous a laissé vous dispense de recourir aux économies.

— Ah ! Gascoigne connaissait aussi l'origine de ma fortune ?

— Oui. Il en a parlé avec respect.

Après un moment de réflexion, Sheldon reprit :

— Personne ne se doutait de la véritable situation financière du vieux Ben Rock. C'était un original fieffé ! Il travaillait comme ses ouvriers et il partageait leur manière de vivre. Bien entendu, j'étais au courant des résultats rémunérateurs de l'exploitation des forêts. Mais j'ignorais absolument qu'il eût de très importantes participations dans de nombreuses affaires industrielles . . . J'ai été doublement surpris.

— N'avait-il donc pas de famille?

Après une légère hésitation, il répondit :

— Si . . . une fille.

Cette phrase laconique, le ton dont elle fut prononcée donnèrent à Terry l'impression qu'elle s'était avancée sur un terrain réservé . . . Comment avait-elle pu, conclut-elle, se lancer, tête baissée, dans cette aventure sans avoir envisagé la complication possible et même probable d'une autre femme à la clé ? Elle avait obéi à une impulsion irraisonnée et maintenant l'homme sur lequel elle avait jeté arbitrairement son dévolu, laissait paraître son trouble en faisant allusion à une jeune fille. Manifestement Sheldon ne désirait pas s'étendre sur ce sujet . . . Mais Terry était décidée à passer outre.

Les lèvres tremblantes, elle demanda, à brûle-pourpoint :

— Avez-vous été amoureux de la fille de Ben Rock ?

La réponse arriva, directe :

— Non.

— Etes-vous fiancé ? . . . Marié ? précisa-t-elle.

Pour excuser son insistance, elle spécifia :

— Vous m'avez interrogée sur mes sentiments pour Bertie.

Il se contenta de répéter pour satisfaire aux deux nouveaux points d'interrogation :

— Non.

Puis, levant les yeux sur elle, il continua :

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

Sans se rendre compte qu'elle élevait son diapason, elle répliqua avec une rapidité déconcertante, comme si la réponse se trouvait formulée à l'avance dans son esprit :

— Parce que j'ai une idée . . .

Elle s'empara du porte-mine que Sheldon tenait encore entre ses doigts et dit, d'une voix nette et parfaitement unie :

— Je me propose d'enfler encore votre liste.

Elle posa alors le carnet sur son genou et, au bas de la liste, elle ajouta une brève apostille.

Elle se redressa aussitôt après et tendit le carnet à Sheldon . .. Celui-ci le prit en souriant et chercha, des yeux, la dernière ligne . . . L'inscription se réduisait à un seul mot, à un mot monosyllabique, à un mot de trois lettres et pourtant Sheldon parut avoir peine à le déchiffrer . . . Finalement il l'épela tout haut : « M . . . O . . . I . . . ? Moi ».

Il regarda ensuite Terry en riant, persuadé qu'elle en ferait autant . . . A sa stupéfaction, la jeune fille conserva son sérieux : son attitude était raide et son visage d'une pâleur anormale.

Ne pouvant croire qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, il s'informa d'un ton ironique :

Seriez-vous à vendre ?

— Seriez-vous à vendre ?

Terry fit un signe d'acquiescement, respira profondément et confirma enfin cette hypothèse par une affirmation formelle, sans essayer de la motiver :

— Oui.

Le jeune homme eut alors la certitude qu'il ne pouvait être question de prendre la chose en riant. Ils gardèrent pendant quelques instants un silence absolu . . . Sheldon tenait les yeux fixés sur la ligne écrite au crayon.

Il sortit enfin de la méditation où il était plongé pour proférer, d'une voix lointaine :

— Eh bien ! je ne l'aurais jamais cru !

— Non, n'est-ce pas, rien ne paraissait moins plausible, accorda Terry.

— Vous donnez au contraire l'impression . . .

— D'une Madone des Neiges ? compléta-t-elle.

—Précisément.

— On me l'a répété souvent.

— Je n'en suis pas surpris.

Il s'exprimait avec une certaine difficulté, comme s'il était encore étourdi, à la suite d'un coup violent.

— Parlez-vous tout à fait sérieusement, Terry ? ajouta-t-il.

— Tout à fait !

— Vous vous offrez à moi . . . pour de l'argent ?

— C'est bien la définition d'une vente : une marchandise contre de l'argent.

— Mais *vous?*

"Tout le monde dit que tu es l'esclave de cet enfant!"

1. Cette remarque, venant de ma belle-soeur Julie, me piqua au vif. Et pour mettre le comble, elle me reprocha toutes les choses spéciales que j'ai pour Bébé: "Jusqu'à un laxatif *spécial!*" dit-elle, "c'est absolument ridicule!"

2. "Alors tu crois", lui répondis-je, "que je gâte cet enfant! Eh bien, ma chère, laisse-moi te dire que c'est notre médecin qui m'a conseillé tous ces soins spéciaux. Le système délicat d'un bébé peut être aisément dérangé.

3. "C'est pourquoi il recommande un laxatif spécial, fait exclusivement pour les enfants—le Castoria! Il dit que ne contenant pas d'ingrédients violents, ce laxatif est bénin et sûr. J'avoue que pour ma part je le trouve très efficace.

4. "Et si ces renseignements peuvent t'intéresser, j'ajouterai que le Castoria ne dérange aucunement l'estomac de Bébé, ni ne nuit à son appétit ou à sa digestion. Tu comprends maintenant pourquoi j'insiste pour avoir un laxatif fait spécialement pour les enfants ?"

5. Plus tard, passant à la pharmacie avec Julie, le pharmacien nous dit qu'il recommandait le Castoria pour les enfants jusqu'à l'âge de 10 ans. "Surtout en ce moment, où les rhumes sont si fréquents", dit-il, "il aide à assurer une bonne élimination, précaution qui est très importante".

6. J'achetai la grosse bouteille de famille parce qu'elle est plus économique et, revenue à la maison, je donnai du Castoria à Bébé, qui avait besoin d'un laxatif. "Regarde un peu comme il en aime le goût", fis-je remarquer à Julie. Celle-ci ne put s'empêcher d'avouer que je l'avais convaincue!

CASTORIA

Laxatif BÉNIN, préparé spécialement pour les enfants.

Tous les médecins reconnaissent que le séné, le principal ingrédient dans le Castoria, jouit d'une excellente réputation en médecine.

L'expérience a prouvé que le séné produit surtout son effet dans le gros intestin et qu'il dérange ainsi très rarement l'appétit ou la digestion. Bien dosé, il facilite l'élimination sans provoquer ni coliques ni irritation.

— Oui, en l'espèce c'est moi qui suis mise en loterie.

— Comment expliquer, alors, cet air de Madone des Neiges ? . . .

— Il confère plus de prix à la marchandise.

— Comme la fenêtre éclairée pour les vendeuses d'illusion !

Terry eut un geste de recul.

— C'est bien cela, en effet ! approuva-t-elle avec une intonation sifflante . . . . . Mais j'avoue que je n'aurais pas songé à cette analogie.

— La manœuvre a certainement été habilement conduite . . . Je m'y suis laissé prendre !

La colère couvait sous les reproches assez anodins.

— Qu'est-ce qui vous a inspiré l'idée de jeter votre dévolu sur ma personne ?

— Votre fortune !

— Vous disiez donc la vérité dès le début ? . . . Je croyais que vous plaisantiez !

— Du tout. J'exprimais exactement ma pensée. Je me trouvais avec Bertie dans la galerie ; j'étais penchée sur la balustrade, au moment où vous enfiliez votre pardessus . . . Je venais d'apprendre par Bertie que vous étiez extrêmement riche . . . Je ne pouvais pas laisser échapper une pareille occasion : je suis donc descendue pour accepter la proposition que j'avais antérieurement déclinée !

Décidée à ne pas essayer de pallier sa démarche, Terry en aggravait inconsciemment la portée.

— Ainsi vous avez été si charmante avec moi, simplement parce que j'avais de l'argent ?

— C'est en effet cette circonstance qui a inspiré toute ma conduite, répliqua-t-elle avec calme.

Il eut un rire amer :

— Et vous vous imaginiez que je tomberais dans le panneau ?

— Je ne savais pas ce qu'il en adviendrait. J'ai voulu tenter ma chance !

— Vous vous aventuriez à la légère, répondit-il d'un ton brutal . . . Je ne suis pas acheteur !

— Dans ce cas, l'offre se trouve annulée, conclut-elle sans se départir de son calme.

Après un assez long silence, il s'écria soudain :

— Je ne vous ai même pas embrassée ! . . . Je me figurais que vous ne rentriez pas dans cette catégorie de femmes.

— J'ai remarqué votre réserve.

— Vous avez dû bien rire de ma naïveté ?

— Rien n'était plus loin de ma pensée, Kay !

Le jeune homme tournait et retournait le carnet entre ses doigts, comme s'il lui fût devenu à charge. Il dit enfin :

— En somme, qu'attendiez-vous précisément de moi ?

— Je vous proposais de m'épouser.

— Epouser! répéta-t-il avec un rire bref . . . Oh ! c'est après une union légale que vous courez ?

— Oui, confirma-t-elle.

Le mot prononcé, Terry dut serrer les lèvres pour ne pas trahir son émotion.

— Les hommes, croyez-moi, n'épousent pas les femmes qu'ils peuvent acheter ! siffla-t-il entre ses dents.

— Vous faites erreur, Kay. Le marché des mariages est très fréquenté !

— Dans tous les cas, je n'aurais pas soupçonné que vous y figuriez. Si vous aviez tendu vos filets avec plus de sagacité, vous pouviez m'y retenir sans que je devine votre arrière-pensée.

— J'ai préféré vous avouer exactement les mobiles qui m'ont fait agir.

— Vous imaginez-vous qu'en canouflant ce marchandage à l'aide d'une étiquette matrimoniale, vous en diminuez la bassesse ?

— Je l'aggrave sans doute, reprit-elle posément, mais je ne joue pas la comédie pour gagner votre respectueuse considération, ajouta-t-elle avec une colère contenue . . . Je vous ai proposé un marché . . . Vous n'y voyez pas votre avantage . . . N'en parlons plus ! Il me semble indiqué de rentrer immédiatement à Londres.

—Le plus tôt sera le mieux, en effet ! murmura-t-il.

Il ne donna pas suite, néanmoins, à cette résolution et demeura sans bouger, comme perdu dans ses réflexions. Au bout d'un moment il prit une cigarette dans son étui et l'alluma d'une main qui tremblait légèrement . . . Terry fut surprise de constater ce symptôme de nervosité. Assise en face de lui, elle tenait toujours entre ses doigts le petit portemine d'or.

Soudain Sheldon s'exclama :

— Savez-vous l'impression que vous m'avez faite, à notre première rencontre au théâtre ?

Elle secoua la tête négativement.

— Eh bien ! vous m'avez fait l'effet de l'incarnation même de la grâce virginale.

Terry le regarda bien en face et dit simplement :

— En réalité, personne jusqu'ici ne m'avait embrassée . . . C'est ce qu'il y a de drôle dans l'affaire !

— Et pourtant, vous vous offrez au premier enchérisseur ?

— Oui, répliqua-t-elle sans baisser les yeux.

— Eh bien! fit-il après avoir réfléchi, complétez votre offre . . . Quel est le prix ?

— Le montant des dettes de tante Augusta . . . Elle ne sait plus à quel saint se vouer !

Brusquement Sheldon se pencha vers Terry et, visage contre visage, murmura d'une voix comme brisée par la colère et l'émotion :

— Terry . . . Stupide petite fille ! Pourquoi n'avez-vous pas commencé par cet aveu . . . Vous m'avez laissé croire . . . Pourquoi m'avez-vous fait dire . . .

Il s'interrompit et esquissa le geste de jeter sa cigarette.

— Allons bon ! cria-t-il, j'ai failli jeter ma cigarette sur le sol tapissé d'aiguilles de pin . . . Est-ce possible ! Moi, un homme des bois ! Pendant des années, chaque nuit, le cauchemar d'un feu en forêt me poursuivait !

Il écrasa la cigarette dans le cendrier de métal, posé à cet effet contre la paroi latérale de l'automobile.

— Terry, reprit-il, vous me ferez perdre la tête ! Pourquoi ne pas m'avoir mis au courant immédiatement ?

Devant cette violence verbale, Terry se sentait comme prise dans une tornade. Elle se recula un peu pour déclarer :

— Mais Kay, j'essaye, depuis une heure, de vous expliquer, de ne rien laisser dans l'ombre, d'être véridique.

CHAPITRE VII

Huit jours après, les fiançailles furent rendues publiques. Préalablement, Terry avait rappelé à Kay l'objection qu'il lui avait faite au sujet de la divulgation prématurée de la nouvelle de son héritage, mais il la rassura immédiatement.

— Ce sera très bien ainsi. Il s'agissait d'une préférence personnelle: je désirais, à ce moment, obtenir des informations sur les démarches effectuées par une personne, habitant Londres, avant de lui apprendre mon arrivée. Mais, mes renseignements étaient erronés.

— Y a-t-il un mystère dans votre vie. Kay ? demanda Terry, en riant. Vous m'avez donné l'impression que j'allais pénétrer dans le cercle d'activité de la « Main noire ».

— Je regrette de ne pouvoir vous offrir un dénouement aussi papitant! répliqua-t-il.

L'accord étant fait, la nouvelle fut annoncée, à grand renfort de publicité. Toutefois, Mlle Broadbent, heureuse depuis qu'elle était fixée sur la fortune de Kay, avait eu soin d'amortir la surprise générale, en indiquant dans le communiqué que les fiançailles étaient l'aboutissement d'une idylle romantique datant de plusieurs années, c'est-à-dire de l'époque où Terry était encore à l'école !

Kay rit de bon cœur quand Terry lui soumit les coupures des journaux.

— Votre vénérable tante est évidemment douée d'un tact infaillible !

Terry ne parvenait pas à partager la manière optimiste avec laquelle Kay envisageait les diverses initiatives, de Mlle Broadbent : les blessures que les révélations de sa tante lu avaient infligées étaient loin d'être cicatrisées. Elle disait à Kay :

— Désormais, je ne suis plus le jouet des ruses de ma tante. Non seulement je lis dans son jeu d'aujourd'hui, mais à la lumière du présent, le passé s'éclaircit et je perds chaque jour une illusion !

— Ne vous tourmentez pas, ma chérie, répondit Kay. Tenez maintenant les yeux fixés sur l'avenir . . . Vous avez une page blanche devant vous.

En réalité, les fiancés n'eurent guère le loisir de méditer sur ces nouvelles sensations, car ils furent bientôt entraînés dans un tourbillon d'obligations mondaines : les invitations se succédaient, sans leur accorder un instant de répit.

Kay, pour sa part, obtint dans le monde un véritable succès. Il accueillait avec le sourire le plus cordial les innombrables félicitations que provoquait son fabuleux héritage. Il devint rapidement populaire. Il faisait la cour à toutes les jolies personnes de Londres mais Priscilla elle-même fut vite désabusée ; elle confia ses déboires à Terry : « Il semble véritablement cuirassé, chérie, et plus il manifeste d'enthousiasme, moins il vous permet d'espérer d'être pour lui autre chose qu'une sœur ! »

Sheldon renouvela connaissance avec Albert Gascoigne, tout en ayant soin de ne pas lui laisser soupçonner qu'il était au courant de son opportune et décisive intervention. Il réussit en outre à gagner les bonnes grâces de lord Julian qui, mal guéri de sa blessure d'amour-propre, se maintenait au début sur la réserve. On apprit bientôt que Gregory Bent était parti pour l'étranger : cette solution fut tout à fait du goût de Terry, d'autant plus que Kay ne garantissait pas de pouvoir conserver son sang-froid s'il se trouvait, face à face, avec ce téméraire prétendant.

Peu de temps après, Sheldon acheta la maison aux grilles blanches et y installa son père et sa sœur. Ils furent bientôt rejoints par Terry qui apporta une contribution importante aux aménagements.

Terry fut soulagée en constatant qu'elle éprouvait la même sympathie pour Louise ; l'écolière était devenue une charmante jeune flle, douée d'un caractère sérieux et d'un excellent jugement ; en outre, une pinte d'humour du meilleur aloi, venait de temps à autre ajouter une note de vivacité à sa nature. Louise ne parut pas aussi surprise que Terry le prévoyait, des fiançailles précipitées de Kay. Terry appréhendait même que cette sœur, si attachée à son frère, ne fût portée à suspecter le désintéressement de l'élue . . . Comment aurait-elle le front de regarder sa future belle-sœur en face ? En réalité, Louise ne fit aucune remarque pouvant prêter à une double interprétation ; bien au contraire, elle dit à Terry qu'elle avait souvent envisagé ce mariage : comme Terry s'étonnait de tant de perspicacité, Louise expliqua que, dans ses lettres, Kay demandait régulièrement des nouvelles de « la jolie pensionnaire aux cheveux d'or ».

Le père de Sheldon était un homme de petite taille et presque en tout l'opposé de son fils ; il avait une véritable passion pour la culture des roses et, dans le jardin attenant à sa ferme de Hampstead, il ne tarda pas à établir une véritable roseraie. Dans sa nouvelle maison, il avait à sa disposition tout l'espace nécessaire et sa joie ne connaissait pas de bornes: il passait son temps à comparer la nature des terrains, à vérifier la température des serres et à tracer des plans d'améliorations diverses, sa grande ambition était d'immortaliser le nom de Sheldon, en créant une rose originale; ayant maintenant sous ses ordres un jardinier compétent, il ne doutait pas d'atteindre rapidement son but.

Un après-midi, Terry et Louise traversaient une des serres, où Sheldon et son père procédaient à une inspection. Sheldon disait, au moment où les deux jeunes filles arrivaient à proximité :

— Faites calculer par le jardinier, mon père, le nombre de bras dont il aura besoin pour l'exploitation et j'aviserai le bureau de placement.

Louise se tourna vivement vers sa compagne et murmura d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux :

— Vous entendez ! Voilà ce qu'il répond à chacune de nos observations : « Vous n'avez qu'à parler et je vous ferai envoyer tant de ceci ou tant de cela ! . . . » Je ne réussis pas à mettre un frein à ses libéralités

— Il est d'un naturel généreux, reprit Terry.

— Généreux, ce n'est pas assez dire, ma chère, il veut nous acheter tout ce qu'il voit.

— C'est bien à son honneur.

— Evidemment, mais cette prodigalité me tourmente . . . Surtout maintenant que vous tenez une place dans sa vie.

— Pourquoi ma présence ajoute-t-elle à vos préoccupations ? interrogea Terry sur-le-champ.

— Eh bien voici : Kay n'a modifié en rien depuis vos fiançailles ses projets nous concernant . . . Je me demande ce que vous pensez de cette façon d'agir ?

— Que pourrais-je penser ?

— A mon avis, vous auriez de bonnes raisons de la désapprouver.

— N'a-t-il pas, dès maintenant, le droit de dépenser son argent sans contrôle ?

— Il faut attendre que les formalités légales aient été remplies. Pour le moment, les hommes d'affaires de Ben Rock lui fournissent des avances sur son héritage.

— Au fond, cela revient au même. Kay doit connaître le montant approximatif de sa fortune et se régler en conséquence.

— Sans doute, mais il aurait un meilleur rôle s'il n'anticipait pas exagérément sur la liquidation.

— Si, au lieu de recouvrir les épaules de sa sœur, les colliers de perles et les manteaux de fourrure étaient destinés à des personnes douteuses, comme il arrive souvent, sa bonne réputation pourrait être mise en question. Du moment, puisque vous êtes la bénéficiaire de ces libéralités, nul ne peut les critiquer.

— Je crois, reprit Louise en riant, qu'il n'a jamais été porté à se ruiner pour des femmes frivoles. Il faut que le M. Rock ait tenu Kay en bien grande estime, pour le nommer son héritier universel.

— D'autant plus qu'il avait une fille, paraît-il.

— Opale est bien pourvue de son côté, d'après ce que j'ai compris.

Terry sursauta et dit :

— Opale !... La fille de Ben Rock ?

Louise fit un signe de tête affirmatif et continua :

— Selon les dernières volontés de son patron, Kay a été nommé fidéicommissaire de la fortune d'Opale et en même temps, si je ne me trompe, tuteur de la jeune fille. Il ne s'est pas étendu sur le sujet mais je devine que ces fonctions lui sont à charge : il faut avoir beaucoup d'affection pour quelqu'un pour assumer de bon gré cette responsabilité.

Louise avait remarqué l'air absorbé de Terry et elle était demeurée silencieuse. Elle dit enfin :

— Vous devez parfois, Terry, j'imagine, avoir l'impression que vous ne connaissez pas Kay ?... Ou bien le fait d'être amoureuse vous confère-t-il une soudaine révélation de ses qualités et de ses défauts ?

Pour toute confidence, Terry se contenta d'une parade:

— Quand vous serez amoureuse, Louise, vous saurez ce qu'il en est !

Après le thé, Terry et Kay rentrèrent à Londres où ils étaient attendus à une réception.

Dans l'automobile, Terry se tenait assise sagement dans son coin : sa conversation avec Louise avait fait battre son cœur plus fort, en ramenant au premier plan le sujet du marchandage. Sheldon s'aperçut bientôt de la nervosité de Terry qui gardait obstinément le silence. Il se tourna vers elle, en disant :

— Vous ne paraissez guère sociable, cet après-midi !

Comme Terry ne répondait pas, il ajouta :

— Fâchée avec moi ?

— Non.

— Avec qui alors ?

— Je ne m'en prends à personne.

Quand ils arrivèrent devant la porte de la maison Broadbent, Terry demanda machinalement, au moment de descendre :

— Vous entrez ?

Il commença par refuser puis il changea subitement d'avis :

—Tout bien considéré, je monterai un instant.

Ils pénétrèrent ensemble dans la maison. Le salon était vide... Terry manipulait nerveusement le fermoir de son sac, comme pour chercher une contenance.

— Voulez-vous que je vous prépare une boisson fraîche ? proposa-t-elle.

— Non, mon seul désir est de vous embrasser, répliqua-t-il sans autre préambule.

Il s'approcha d'elle, la prit dans ses bras et, lui renversant la tête, l'embrassa sur la bouche. Sans la lâcher, il murmura :

— A cette heure-ci, vous n'invoquerez pas l'angle d'inclination de votre chapeau pour vous soustraire à cette servitude ?

Mais Terry, d'un mouvement brusque, réussit à se libérer de l'étreinte et à la profonde stupéfaction de Sheldon, Terry se lança un véritable réquisitoire :

— Pourquoi m'avez-vous si peu parlé de la fille de votre bienfaiteur?

Une minute s'écoula sans que le silence fut rompu. Les deux interlocuteurs demeurèrent l'un et l'autre parfaitement immobiles, en se dévisageant : les yeux de Kay reflétaient un extrême étonnement et ceux de Terry lançaient des éclairs.

Sheldon dit enfin, d'une voix altérée :

— Qui vous a parlé d'elle ?

— Louise... Ou plutôt, rectifia Terry, elle l'a simplement désignée par son prénom, au cours d'une conversation sur vos occupations au Canada... Il y a donc une *autre* femme qui dispose du pouvoir de vous « écorcher vif »? riposta Terry d'une voix coupante.

Elle fut, elle-même, surprise de son calme apparent... Sheldon essayait de deviner, d'après l'expression du visage de son interlocutrice, à quoi elle voulait en venir, mais le sourire contraint et le regard de défi, ne lui apprirent rien. Il ne se doutait pas que Terry attendait la réponse à sa question avec une pénible anxiété.

Il reprit avec une assurance qui ne laissait place à aucune objection :

— Non. Il ne s'agit pas d'une épreuve sentimentale.

Terry hésita, mais le visage fermé et l'attitude offensée de Kay lui firent comprendre qu'il ne ferait point les premiers pas dans la voie de l'apaisement.

Elle changea alors complètement de ton et s'écria :

— Si je veux éviter d'attirer sur ma tête les foudres de tante Augusta, il n'est que temps d'aller m'habiller pour le dîner !

En faisant sa toilette, elle essaya, sans succès, de rassembler ses pensées. Tout demeurait confus dans son esprit où surnageaient seulement deux prénoms : « Opale-Kay, Kay-Opale », entrecoupés de temps à autre par l'écho de l'appel pathétique de son fiancé : « Terry !... Terry » !

La fin de la soirée n'apporta guère d'amélioration à l'anxiété de la jeune fille.

CHAPITRE VIII

APRÈS le lunch, le lendemain, comme Terry s'habillait pour aller visiter l'appartement que Sheldon avait loué la veille, elle entendit l'appel strident caractéristique de Priscilla, provenant du hall.

— Terry ! Descends vite ! J'ai quelque chose d'une importance capitale à te montrer.

— Viens avec moi dans le salon, suggéra Priscilla d'un air mystérieux. J'ai appris à la porte que les deux tantes sont sorties. Quelle veine ! J'éprouve une agréable sensation à la pensée que je vais pouvoir m'épanouir en toute liberté et employer mon vocabulaire le plus argotique !

Les deux jeunes filles se dirigèrent en riant vers la porte du salon... Priscilla l'ouvrit... Un bruit confus de voix d'hommes arriva aux oreilles de Terry. Priscilla pénétra la première dans la pièce, en disant :

— Je t'amène deux rares spécimens de l'humanité : A et B.

Puis, d'un large geste de théâtre, elle indiqua d'abord un grand jeune homme maigre, vêtu d'un costume de sport usagé, debout devant la cheminée et ensuite un second homme d'une taille un peu moins élevée, très brun, nonchalamment appuyé sur le rebord de la fenêtre, en regardant au dehors.

Ce dernier se retourna vivement et Terry fut frappée par l'extraordinaire beauté du visage du personnage anonyme qui s'avançait lentement, avec une parfaite aisance. Arrivé devant Terry, il lui tendit la main, en disant :

— Je me vois forcé de protester contre l'ordre alphabétique de la présentation de Mlle Tolliver : quelle que soit la base du système de comparaison, il est indiscutable que je suis A et *lui*... B, précisa-t-il en faisant un signe de tête dans la direction de l'autre jeune homme.

— Je vis actuellement sur le plan purement spirituel, riposta Priscilla avec désinvolture et par suite j'ai nommé l'intellectuel avant l'Adonis. M. Leslie Tarrant, Terry !... En dehors de son physique avantageux, il n'apporte pas grand'chose mais il connaît Kay et il brûle de t'être présenté.

Née à Toronto l'exquise Margaret Knight se voit transplantée chez nous comme Secrétaire du Chef d'Escadrille de la R.A.F., en mission à Washington, D.C. Elle répond à nos remarques sur son joli teint en avouant: "Mon teint serait bien ordinaire sans le secours du Savon Woodbury. Grâce à lui, mes amis disent que mon teint reste crémeux et velouté."

"Une Jolie Canadienne Travaille à la Victoire"

Elle conserve l'éclat de son teint au moyen du Cocktail Woodbury

1. "Le travail ardu laisse peu de loisir pour se parer", dit Margaret. "A la fin d'un long jour épuisant, j'ai recours au Cocktail Woodbury pour rendre à mon teint sa fraîcheur et l'éclat de sa pureté."

2. "Ce voile de poussière et de fard usé disparaît. Je me tapote le visage d'une belle mousse veloutée faite de Savon Woodbury et je rince à l'eau froide." Essayez ce savon fait spécialement pour la peau.

3. "Le mal du pays ? Pas entourée de tant de nos jeunes gens", dit Margaret. Son savon de beauté, Woodbury, contient un lénitif coûteux qui aide à vider les pores de toute impureté destructive.

4. Woodbury nettoie la peau des impuretés qui bouchent les pores. Il est fait d'onguents fins, mousse rapidement. Demandez à votre Woodbury *"La peau douce au toucher"*. 10¢ seulement.

★ ACHETEZ LES BONS DE LA VICTOIRE ★

(FABRICATION CANADIENNE)

EN CAS DE
RHUME DE POITRINE
LAISSEZ—

—laissez la tâche importante de soulager vos souffrances, au traitement Vicks **PERFECTIONNÉ**, qui ne prend que 3 minutes, et permet au bon vieux Vicks VapoRub de donner des **RÉSULTATS MEILLEURS QUE JAMAIS!**

IL AGIT DE DEUX FAÇONS À LA FOIS pour soulager . . . **IL PÉNÈTRE** dans les voies respiratoires supérieures, grâce à ses vapeurs médicamenteuses adoucissantes . . . **IL STIMULE** la surface de la poitrine et du dos, comme un cataplasme réchauffant . . . et **IL AGIT PENDANT DES HEURES** pour calmer la toux, soulager l'irritation ou la contraction des muscles, et apporter un réel bien-être.

Pour jouir de ce traitement perfectionné . . . massez simplement, pendant 3 minutes, **LE DOS**, ainsi que la gorge et la poitrine, avec du VapoRub, puis mettez-en une couche épaisse sur la poitrine, et recouvrez d'un linge chaud. Faites-en l'essai!

Méthode Perfectionnée
VICKS VAPORUB
Meilleurs Résultats

Souffrez-vous d'Indigestion?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.
3686, rue Saint-André
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P. Q.

— Eh bien! voilà un désir exaucé, constata Terry, en riant et en échangeant une poignée de main avec le nouveau venu.

Tarrant dépassait Terry tout juste d'une tête et il n'eût qu'à s'incliner légèrement pour envelopper la jeune fille d'une regard d'admiration, en murmurant :

— Sans doute étions-nous prédestinés à nous rencontrer.

Le ton laissait percer un excès de fatuité. Priscilla tira alors Terry par le bras, en s'écriant :

— Viens maintenant faire la connaissance du second oiseau rare.

Elle fit un autre geste, dans la direction du jeune homme déguingandé qu'elle présenta à son tour.

— César Pontifex . . . Non, chérie, *sérieusement*, ce n'est pas le titre d'un hymne national ou le cri d'une équipe universitaire, c'est son propre nom! . . . Lui aussi connaît Kay.

César Pontifex, tenant dans sa main gauche un vieux feutre gris, offrit la droite à Terry; il ne parut nullement affecté par la satire de Priscilla et derrière ses lunettes, ses yeux prirent une expression de cordiale sympathie, en regardant Terry.

— Sheldon et moi partagions le même appartement à «Medover», expliqua-t-il. Seul parmi les étudiants du collège, il m'approuvait de ne pas participer à des jeux qui m'inspiraient une véritable aversion; je l'admirais et je le considérais comme un héros.

Terry regarda Pontifex en riant; au premier coup d'œil il lui avait été sympathique. Ce n'était certes pas son apparence physique qui pouvait séduire en lui: son visage allongé faisait ressortir l'irrégularité de ses traits; ses abondants cheveux bruns s'érigeaient en broussaille autour de son front proéminent. Il portait un costume gris lavé; le pantalon flottait vaguement autour des jambes; un col trop large soutenait une cravate lâchement nouée; des bottines de chasse complétaient cet ensemble hétéroclite. Mais les yeux clairs et francs, le sourire spirituel avaient un attrait singulier.

— Je regrette bien vivement que Kay ne soit pas à Londres, dit Terry: il est parti inopinément pour Lorrieton où se trouve sa fabrique de papier. Je présume qu'il sera de retour demain.

— En réalité, cette absence n'a pas grande importance, déclara Priscilla d'un air dégagé. Mon but principal était de te présenter Ponty: c'est précisément le philosophe spiritualiste dont je t'ai parlé. Maintenant que tu l'as vu, chérie, donne-moi franchement ton avis? . . . N'est-il pas au-dessous de tous . . . Je veux dire au point de vue tailleur. Depuis ce matin, il m'accompagne dans les rues de Londres; j'avais tellement honte de lui qu'au début je m'appliquais à le faire marcher derrière moi, mais je n'ai pu continuer longtemps: chaque sergent de ville que nous rencontrions le prenait pour un vagabond se préparant à m'arracher mon sac? . . . Il a bien failli être conduit au poste. Ce qu'il y a de plus tragique dans l'affaire, c'est que j'aime à la folie ce paria! . . .

— Avez-vous été au collège avec Kay, vous aussi, monsieur Tarrant?

Tarrant parut reprendre pied dans la réalité: il sourit et fit un signe négatif:

— Non, j'ai connu Sheldon au Canada.

— Oh! Avez-vous connu . . .

A sa grande confusion, Terry eut conscience d'avoir été sur le point de prononcer: «Opale Rock . . .» Elle s'arrêta brusquement, ne s'expliquant pas de quelle manière ce nom lui était venu aux lèvres si naturellement, comme si elle le tenait, sans cesse, en réserve.

Elle termina sa phrase presque sans interruption, en substituant M. Rock à Opale. Sans doute le raccord n'avait-il pas été instantané: elle crut du moins en avoir la preuve par le ton de la réponse de Tarrant:

— Oui, la propriété et les habitants n'ont pas de secrets pour moi.

La nuance toutefois avait été si atténuée que Terry se demanda si elle n'était pas dupe de son imagination. En tout cas, elle ne pouvait douter qu'elle avait eu immédiatement l'intuition de se trouver en face de quelqu'un ayant connu Opale Rock. Effectivement, ce mystérieux personnage était en mesure de décrire Opale au physique et au moral. Terry détourna la tête pour éviter le regard de son interlocuteur: elle se sentait honteuse d'avoir manqué de loyauté à l'égard de Kay.

— Ben Rock était mon cousin éloigné, compléta Tarrant; jusqu'à sa mort, je faisais partie de son état-major.

Terry s'empressa de changer la conversation, elle dit en s'adressant à Priscilla:

— J'ai rendez-vous pour visiter un appartement cet après-midi.

— C'est dommage. Moi qui pensais que nous pourrions passer la journée ensemble. Mais que dirais-tu de venir au théâtre avec nous ce soir; je viens de recevoir une loge pour *la Furie*.

Ne sachant que faire d'autre et dans l'espoir d'être renseignée par Leslie Tarrant sur la nature des relations d'Opale Rock et de Kay, Terry accepta.

•

Si Terry avait pu suivre Leslie Tarrant, après son départ, elle n'eût pas accepté aussi volontiers l'invitation de Priscilla.

Une fois dans la rue, Tarrant héla un taxi et se fit conduire au modeste hôtel de Westbourne Grove où il était descendu. Il changea alors de tenue et au lieu de l'élégant complet bleu à revers croisés, il revêtit un costume gris fer. Il redescendit ensuite et prit un second taxi: quand il fut assis dans la voiture, il donna comme adresse au chauffeur: 16 B rue Fable, dans le district de Notting Hill.

La rue Fable était bordée de hautes maisons à façade étroite, auxquelles on accédait par un perron de quelques marches; la pièce centrale de chaque premier étage s'ornait d'une fenêtre en saillie, au-dessous de laquelle pendait un écriteau portant la mention: «Appartements meublés.»

La jeune femme de chambre, de bonne apparence, qui ouvrit la porte à Tarrant, le connaissait évidemment car elle l'introduisit en souriant.

— Vous pouvez monter directement, annonça-t-elle.

Tarrant grimpa l'escalier à demi obscur, frappa trois fois à une porte du second étage et pénétra dans la pièce, sans attendre la réponse.

Dès qu'il parut, une voix de femme fraîche et harmonieuse s'écria:

— Eh bien, vous voilà enfin! Je commençais à en avoir assez! Vous aviez dit que vous seriez de retour vers trois heures et il est plus de cinq heures . . . Voyez, près de six heures.

La voix provenait d'un vaste fauteuil, mais on n'apercevait, au-dessus du dossier, qu'une masse de boucles brunes.

Tarrant déposa son chapeau et ses gants sur une chaise et répondit en riant.

— J'ai été retenu, ange du ciel.

Son ton caressant indiquait qu'il se sentait sûr de son pouvoir sur la jeune femme.

— Est-elle donc séduisante à ce point? reprit la même voix, avec une pointe d'amertume.

— Oui, confirma Tarrant, indiscutablement elle séduit . . . A condition d'avoir du goût pour une chevelure d'un blond fade, surmontant des traits d'une froide régularité.

L'intonation méprisante dont il accompagna cette description, était bien faite pour endormir la jalousie la plus susceptible.

Un gracieux petit visage émergea alors au-dessus du fauteuil et la voix, plus chaude cette fois, un peu fiévreuse, prononça:

— Ce n'est pas mon genre préféré . . . Est-ce le vôtre?

— Je ne puis le souffrir, répliqua Tarrant en se penchant pour embrasser la charmante créature . . . Je ne puis la souffrir, ange du ciel, répéta-t-il, mais les affaires sont les affaires!

La jeune fille donna un coup de poing sur le bras rembourré du fauteuil, provoquant ainsi un nuage de poussière.

— Je suis excédée des affaires! poursuivit-elle. J'ai l'impression de piétiner sur place.

Tarrant savait sans doute par expérience que ce geste violent annonçait le début d'une scène, car il se hâta de dire:

— Attention, Opale, ne vous en prenez pas à moi! Je fais de mon mieux pour aboutir à une solution rapide.

Opale Rock se leva alors, dressant sa fine silhouette que mettait en valeur une robe de soie rouge.

— C'est bien le moins! s'écria-t-elle avec colère: je n'ai pas l'intention de m'attarder longtemps dans ce trou. Regardez cette chambre! . . . un vrai cachot! Je ne vois pas un être humain, excepté ces affreux hommes de loi.

— Et moi, mon ange, vous me comptez pour rien? protesta Tarrant d'un air provocant.

— Les quelques minutes que vous m'accordez de temps à autre ne me suffisent pas.

— Je reconnais que, ces temps derniers, mes occupations m'ont absorbé beaucoup.

— En effet. Voilà trois heures que je vous attends!

— Je vous ai déjà expliqué que j'ai été retardé pour affaires.

— Quelles affaires?

— Celles qui vous ont amenée en Angleterre, ma chère: elles vous ont paru assez importantes pour vous faire entreprendre un long voyage, dans le seul but de raconter, à qui de droit, une invraisemblable aventure.

Elle l'interrompit de nouveau, ses yeux sombres lançant des éclairs:

— Il n'y a rien d'invraisemblable dans l'histoire que je suis venue raconter.

— J'ai bien pesé le pour et le contre, reprit-il après un moment de réflexions et je crois que, malgré les côtés romanesques de cette aventure, vous apportez des précisions accablantes . . . Sinon je ne vous aurais pas permis de courir le risque.

— Vous ne m'auriez pas accordé l'autorisation? riposta-t-elle d'un ton courroucé . . . Ne suis-je pas Opale Rock? et mon nom n'est-il pas une garantie suffisante? . . . Ai-je besoin? . . . A quel titre, vous arrogez-vous le droit de m'interdire quoi que ce soit?

— Je tiens en main tous les leviers de commande de vos revendications, prononça-t-il brutalement. Ne l'oubliez pas!

— N'oubliez pas, de votre côté, que je ne suis pas à vos ordres, riposta-t-elle en frappant le sol du pied . . . Je ne suis pas la fille de mon père pour rien!

— Non, mais vous risquez fort de n'être que sa fille fictive si vous laissez Kay Sheldon s'emparer du magot, commenta-t-il.

L'accès de colère d'Opale se calma soudain et elle poursuivit :

— Nous n'avons aucunement l'intention de lui permettre de prendre du champ : nous avons la loi pour nous, n'est-ce pas ?

Elle avait perdu maintenant son assurance d'enfant gâté.

— Bien entendu, nous avons les atouts en mains et nous gagnerons la partie, à condition toutefois que vos lubies ne contrecarrent pas mes plans.

Opale esquissa une moue et fronça le front.

— Cette retraite forcée dans ce trou de taupe énerverait n'importe qui . . . J'ai besoin d'aller et de venir, de vivre au grand air.

— C'est un moment à passer, il faut attendre que le fruit mûrisse ; Sheldon est en train d'engloutir de grosses sommes dans l'installation d'une fabrique de papier en Angleterre . . . Il s'agit de guetter l'heure où ses disponibilités seront épuisées. Nous entrons alors en scène : pour éviter une ruine totale, il sera contraint d'accepter nos conditions.

— Il ne lui restera pas d'autre alternative : se soumettre et exécuter strictement nos ordres.

Tarrant fit un signe de la main pour la calmer.

— Oui, nous espérons qu'il en sera ainsi . . . Mais il faut aussi envisager le cas où écoutant son instinct combattif, il se résoudrait à engager la lutte : je veux donc patienter jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'impuissance . . . Il a en outre, maintenant, une ravissante femme pour l'encourager . . . Enfin, n'imaginons pas des obstacles. Actuellement, tout marche bien.

— Je me résigne, mais ne perdez pas de temps, concéda Opale de mauvaise grâce.

— La question est de trouver le moment le plus propice pour lancer la bombe . . . Au printemps, ce serait prématuré : Sheldon aurait tout le temps nécessaire pour monter sa défense. D'autre part, si nous tardons trop, le tribunal s'étonnera que nous n'ayons pas parlé plus tôt. Je guette l'heure psychologique.

Opale regarda de nouveau son interlocuteur avec une attention soutenue, puis elle dit à brûle-pourpoint :

— M'aimez-vous, Leslie ?

Pour toute réponse, conscient de son influence, il l'appela d'un signe du doigt . . . Oubliant sa rancune, elle s'élança vers lui et il la reçut dans ses bras.

Quand il la posa à terre, le petit visage avait perdu son expression courroucée . . . Les lourdes paupières, mi-baissées, adoucissaient le regard hardi, ne laissant filtrer qu'une lueur de tendresse.

— Je ne puis dissimuler que vos baisers sont tout à fait de mon goût, murmura-t-elle . . . Mais gare, Leslie, si vous ne m'en réservez pas l'exclusivité !

Elle s'échappa alors et se dirigea vers sa chambre, pour se mettre en tenue de ville.

CHAPITRE IX

TERRY était très nerveuse en pensant de se retrouvant le soir même en compagnie de Tarrant : elle eut l'intuition, tandis que l'automobile la conduisait au théâtre, d'aller au-devant d'importantes révélations.

Priscilla et Pontifex étaient seuls quand Terry fut introduite dans la loge. Le petit théâtre était encore à moitié vide mais le public spécial qui formait la clientèle ne devait pas tarder à occuper les places disponibles:

— Ils ont tous la mine d'avoir jeûné la journée entière pour affiner leur esprit et alléguer leur âme ! . . . Je suis honteuse de me sentir si normale. Et regarde Ponty ! observa Priscilla.

Pontifex avait décroisé ses longues jambes et s'était levé à l'entrée de Terry. Il portait maintenant un habit de coupe impeccable qui faisait resortir sa distinction naturelle. Néanmoins, Terry dut admettre que le jeune homme avait subi victorieusement l'épreuve du costume de sport défraîchi dont il était vêtu, à leur entrevue de l'après-midi.

Priscilla saisit le bras de Terry et la fit asseoir de force sur l'autre chaise placée au premier rang puis se penchant vers son amie, elle dit gaiement :

— Rien de définitif, après tout, n'est advenu pendant le dîner : Ponty est novice en matière de fiançailles et il ne sait par quel bout les prendre ! Avant de se déclarer, il tient à consulter l'*Encyclopedia Britannica*, à l'article : « Coutumes matrimoniales des races préaryennes »... Ces professeurs observent les traditions même dans leurs aventures amoureuses !

L'orchestre composé de quelques musiciens, qui accordaient leur violon depuis deux minutes, attaqua les premières mesures d'une ouverture symphonique imprégnée d'une pesante tristesse ; les lumières s'éteignirent et, en même temps, le rideau se leva, précipitant, en quelque sorte, les spectateurs en pleine action scénique . . . Un silence attentif succéda instanément au brouhaha qui régnait jusqu'alors . . . Priscilla elle-même interrompit son babil.

L'affabulation différait du tout au tout de la version que Priscilla avait improvisée au téléphone : le drame consistait en une étude très poussée de la jalousie chez la femme. Terry fut immédiatement intéressée : elle ne se rendit pas compte que, ressentant elle-même une jalousie aiguë au sujet de Kay et de la mystérieuse Opale, elle sympathisait d'autant plus intimement avec l'héroïne de la pièce.

Des applaudissements nourris accueillirent la fin de l'acte . . . A ce moment, Tarrant fit son entrée dans la loge. Terry dut faire effort pour s'arracher à son rêve intérieur, avant de lui tendre la main ; à sa grande surprise, Priscilla émit un verdict défavorable sur les scènes dont elle jugeait les tendances exagérées.

— Cette femme divague : se mettre dans un pareil état à cause d'une Juliette aux yeux bleus qui se profilent dans le lointain passé de son mari !

Tarrant approcha une chaise de celle de Terry et dit :

— J'ai assisté à une partie de la représentation, debout au parterre et « les yeux bleus » me paraissent n'avoir pas, malgré les années, perdu leur éclat dans le ciel conjugal ! Cette femme, à mon avis, a de bonnes raisons d'être inquiète.

— Je n'en vois aucune. Quand la source de l'amour tarit, c'est pour toujours . . . Comme la mort ! N'est-ce pas vrai, Ponty ?

Après avoir réfléchi un instant, le jeune homme approuva :

— J'estime, en effet, qu'une passion éteinte s'apparente à un cadavre.

— Quelle est votre opinion sur cette question, mademoiselle Sloane ? demanda Tarrant.

Instinctivement, Terry dissimula son sentiment profond et elle déclara d'un ton impersonnel :

— A mon avis, l'auteur a judicieusement décrit les souffrances de l'héroïne et les acteurs ont admirablement rendu toutes les finesses de cette analyse du cœur humain.

— En effet, l'étude est concluante objecta Tarrant . . . « Les yeux

bleus » ont fait la conquête de cet homme autrefois... Comment être sûr que cette même femme n'a pas conservé son empire sur lui ?

— Précisément parce qu'il l'a aimée autrefois, il ne doit pas pouvoir la supporter aujourd'hui, objecta Priscilla.

— Voilà une des illusions auxquelles les femmes légitimes se raccrochent désespérément, poursuivit Tarrant.

— En tout cas, la conduite des hommes confirme chaque jour leur versatilité !

— Mon expérience, au contraire, m'a appris que le *type* de femme dont un homme s'éprend dans sa jeunesse, garde son empire sur lui, jusqu'au bout !

— Mes observations personnelles, reprit Priscilla d'un ton coupant, ne concordent pas avec les vôtres ; les jeunes gens qui s'amourachent des femmes blondes *épousent* généralement des brunes et *vice versa*.

— Cette fin n'empêche pas les hommes de rester fidèles, à leur façon, aux élues de la première heure. Une femme aux cheveux noirs doit surprendre parfois, dans les yeux de son mari, les reflets d'une chevelure dorée ! Et réciproquement...

— Imaginons aussi le cauchemar que doit traverser une épouse à la chevelure acajou ! riposta ironiquement Priscilla.

Terry ne réussit pas à se mettre au diapason de son amie. Cette pièce l'avait bouleversée et les insinuations de Tarrant l'atteignaient au plus profond d'elle-même.

Vers la fin du deuxième acte, Tarrant jugea qu'il avait suffisamment préparé les voies par ses insinuations successives et se décida à brûler ses vaisseaux.

La dernière scène consistait en un dialogue entre les deux époux... La femme jalouse était sur le point de supplier son mari d'avouer la vérité : ses yeux fiévreux et l'expression torturée de son visage indiquaient clairement qu'elle ne pouvait plus supporter cet état d'angoissante incertitude ; les mains jointes se levaient déjà, dans un geste d'imploration ; la question fatale tremblait sur les lèvres. Au même instant, quand l'anxiété de la salle atteignit son maximum, le rideau s'abaissa, interrompant brusquement ce drame muet et laissant la solution en suspens.

Terry soupira profondément... Tarrant, se pencha en effleurant les cheveux de la jeune fille, et profita de la salve d'applaudissements pour dire d'une voix nette :

— Demandez à Sheldon des explications au sujet de sa liaison avec Opale Rock... C'est votre droit !

La lumière revint alors et les conversations éclatèrent de tous côtés. Terry sentit un frisson parcourir son dos, entre la large échancrure de sa robe... Elle devina que la porte de la loge venait de s'ouvrir pour livrer passage à un nouveau visiteur... En même temps, elle entendit Pontifex s'exclamer joyeusement :

— Sheldon ! Voilà une bonne surprise !

A quoi Kay répondait :

— Ponty ! Ah ! par exemple ! J'étais bien loin de m'attendre à te voir ici. C'est un grand plaisir pour moi, mon vieux ! Depuis notre dernière rencontre, tu as dû battre de nombreux records au cricket !

Les rires des deux hommes se mêlèrent. Terry tourna la tête et les vit échanger une cordiale poignée de main. Priscilla émit quelques notes aiguës :

— Relevez ses railleries, Ponty ! Montrez votre courage, mon cher. Lancez-lui une cinglante réplique, en langue grecque. Sheldon craint les Grecs et leurs présents !

A ce moment Tarrant fit demi-tour et se trouva face à face avec Sheldon... Soudain les rires et les lazzis prirent fin... Un morne silence leur succéda ; l'expression des yeux de Sheldon, quand il eut reconnu Tarrant, avait suffi pour modifier complètement l'ambiance de la loge. Tarrant rompit le charme en disant :

— Bonsoir, Sheldon.

— Bonsoir, Tarrant, répliqua Kay.

Ni l'un ni l'autre n'esquissa un mouvement en avant... Comme s'ils se fussent concertés, ils ne se tendirent pas la main.

Kay prit la chaise restée libre à côté de Terry et, Pontifex occupa une position identique par rapport à Priscilla. Terry eut immédiatement l'impression qu'un orage se préparait à éclater entre elle et Kay... La suite, sans doute, de l'orage qui s'était accumulé, toute la journée, avant l'arrivée de ce dernier, Elle se sentait en proie à une dualité d'influence, comme si deux électricités contraires s'opposaient : d'une part, la présence de Kay tout contre elle la troublait et d'autre part, le continuel rappel des insinuations de Tarrant éveillait en elle une sorte de haine pour son fiancé. Elle pensait : « S'il me touche, s'il me prend la main... je... je... » sans parvenir toutefois à exprimer les décisions qui en découleraient. Finalement, elle ne fut pas appelée à opter, Kay n'ayant esquissé aucune manœuvre d'approche. Par une contradiction bien féminine, le ressentiment de Terry s'accrut en constatant l'attitude strictement réservée de son voisin.

Profitant d'un passage particulièrement bruyant de musique moderne, elle dit sans le regarder :

— Vous êtes de retour plus tôt que vous ne l'aviez prévu.

Elle s'était appliquée à rendre son ton indifférent et Kay fit de même pour répondre :

— En effet, mais je repars demain.

Cette nouvelle surprit désagréablement Terry.

— Ah ! vraiment... Je ne m'attendais pas à vous voir ce soir.

— J'ai eu cette impression.

L'intonation avec laquelle ces mots furent prononcés fit rougir violemment Terry.

— Pour quelle raison importante êtes-vous revenu ce soir si vous devez repartir demain ? demanda-t-elle.

— Expressément pour vous, répliqua-t-il laconiquement... Mais quand j'ai téléphoné le domestique m'a appris que vous étiez au théâtre.

Il se pencha alors vivement et murmura :

— Pourquoi Tarrant est-il ici ?

Terry perçut la rage concentrée dont ces paroles étaient imprégnées et son cœur battit à se rompre.

— Prissy l'a amené... Y voyez-vous des inconvénients ? ajouta-t-elle après une silence embarrassé, en s'efforçant d'avoir l'air de poser une question sans importance.

— Oui, répondit-il, beaucoup.

Terry était trop émue pour continuer le dialoge et, de son côté, Sheldon se tut.

Terry ne devait conserver aucun souvenir du dénouement de la pièce. Elle se réveilla soudain de son lourd cauchemar, au bruit des applaudissements ; les notes aiguës de la voix de Priscilla s'y mêlaient pour la condamnation définitive. Enfin un appel bref de Kay domina le tumulte :

— Je vais vous reconduire, Terry.

Sheldon prit des arrangements avec Pontifex pour un prochain rendez-vous tandis que la compagnie se levait, en échangeant vœux et adieux. Seuls, Tarrant et Sheldon se tinrent à une distance respectueuse l'un de l'autre ; les yeux de Kay brillaient d'un étrange éclat et, en réplique, sur les lèvres de Tarrant se dessinait une moue méprisante.

En auto, Sheldon se décida enfin à parler : ce fut une fâcheuse entrée en matière.

— Que vous a raconté Leslie Tarrant sur mon compte ?

— Diverses anecdotes.

— A quel sujet ?

La réponse l'atteignit comme un coup de poignard.

— Opale Rock !

— Ah ! J'avais cru comprendre que vous vous désintéressiez de mes effusions amoureuses, antérieures à notre rencontre.

— Cette comparaison implique donc que vous avez embrassé Opale?

Sheldon fronça le sourcil, en constatant l'interprétation que Terry donnait à sa réponse... Son air embarrassé dissipa les derniers doutes de Terry.

— Vous reconnaissez avoir embrassé Opale ?

Poussé à bout, il confirma laconiquement :

— Oui.

— Souvent ?

— Non.

— Combien de fois ?

— Je ne tiens pas la comptabilité de mes baisers ! gronda-t-il.

— Pas plus que des gouttes de la mer ! murmura-t-elle.

— En prononçant ces mots, les lèvres de Terry se contractèrent sous l'empire d'une profonde émotion... Si Sheldon avait remarqué cette expression douloureuse, peut-être se serait-il montré plus indulgent mais il était trop bouleversé pour s'attacher à ce détail. Il reprit avec une irritation accrue :

— Cessez ces enfantillages !

— Est-elle jolie ? poursuivit Terry sans relever cette injonction.

— C'est l'avis général.

— Est-ce le vôtre ?

— Oui, évidemment, elle est jolie dans son genre...

— Elle me ressemble ?

— Pas du tout.

— Blonde ?

— Non... Des cheveux d'ébène.

— C'est le type de femme que vous admirez, alors ?

— Vous savez mieux que personne, où va mon admiration.

— J'avais cette illusion ! répliqua-t-elle ironiquement. Je reconnais bien la tyrannie masculine : vous avez le droit de me faire subir un interrogatoire concernant mon passé et si, de mon côté, je vous pose des questions, vous les traitez d'*enfantillages !*... Dès le début, vous exhalez vitre fureur.

— C'est plutôt vous qui avez perdu tout contrôle sur vous-même !

— Je vous conseille de vous regarder dans la glace !

— Comme il arrive dans les disputes, un mot amenait une riposte et ni l'autre ne voulait prendre l'initiative de s'arrêter.

L'instant d'après, l'aumobile s'arrêtait devant le perron de Mlle Broadbent et les deux jeunes gens se quittèrent sans aménité. Terry pénétra dans la maison avec la sensation qu'elle venait de traverser une catastrophe sismique et Sheldon rentra à son hôtel, en répétant entre ses dents : « Voilà donc... voilà où nous en sommes ! »

Le lendemain matin, il téléphona de bonne heure chez les Broadbent... Augusta se présenta, en personne, à l'appareil.

— Puis-je parler à Terry ? demanda-t-il.

Augusta remarqua aussitôt le ton conciliant de Sheldon. Elle répondit que Terry dormait encore et proposa de monter la réveiller.

— Oh non, protesta-t-il, je ne peux pas la déranger. Ce n'est pas urgent... Rien d'important ! Avez simplement l'obligeance de lui dire que je repars ce matin pour Lorrieton. Merci d'avance, ajouta-t-il en raccrochant le récepteur.

Chapitre X

Augusta, de son côté, raccrocha le récepteur et une lueur pensive s'alluma dans ses yeux... Elle tira la conclusion de ses observations : « L'intonation à la fois craintive et inquiète de Kay est tout à fait anormale... D'autre part, l'attitude de Terry hier soir, en rentrant du théâtre, m'a paru assez étrange... Elle est montée directement dans sa chambre, sans nous dire un mot et elle a fermé sa porte à clé, sachant que Phébé viendrait, comme d'habitude, pour l'aider à se déshabiller... Les fiancés se seraient-ils querellés? Tout l'indique... La coïncidence du retour de Gregory Bent à Londres est sans doute fortuite ?... Il paraît toujours aussi dévoué à Terry. »

Un peu plus tard, Augusta ayant entendu du bruit au premier étage, se dirigea vers la chambre de sa nièce.... Phébé lui avait apporté son déjeuner mais, à la surprise d'Augusta, la plateau intact demeurait posé sur la table de chevet, tandis que Terry tenait le combiné téléphonique à la main.

« Puis-je lui parler ? » demandait-elle... Après-une pose assez longue, elle répondit à un interlocuteur invisible : « Il est déjà parti ?... Oui, je comprends... Merci. » Elle remit alors brusquement l'appareil sur une planchette disposée à cet effet contre le mur. Son visage congestionné et son air boudeur indiquaient clairement son vif désappointement.

Augusta, mise en éveil par cet phrase, s'informa :

— Etais-tu en communication avec l'hôtel de Kay ?

— Je lui ai proposé de monter chez toi pour t'avertir... Il m'a alors assuré que ce n'était pas la peine de te déranger... « Rien d'important, » a-t-il ajouté.

— Rien d'important ! répéta Terry avec une intonation déchirante.

— Il m'a chargée, toutefois, de t'avertir qu'il repartait pour Lorrieton.

— Tout va bien alors, reprit Terry qui avait retrouvé son calme... Merci tante Augusta.

Une fois seule, Terry se leva et passa dans la salle de bain. Pendant qu'elle s'habillait, les dernières paroles de Kay ne cessèrent de résonner à son oreille, comme un refrain : Rien d'important ! Rien d'important !... «Eh bien ! on ne m'y prendra plus à me rendre malade à propos d'incidents sans importance!» gronda-t-elle à mi-voix.

Pendant le reste de la semaine, Terry n'eut pas un instant de paix et son humeur s'en ressentit. Le vendredi elle reçut une lettre de Louise lui rappelant que celle-ci l'attendait le lendemain pour l'aider dans les préparatifs de la réception organisée en l'honneur de la pendaison de la crémaillère au « Manoir des Roses », ainsi baptisé, selon le désir de M. Sheldon père.

Par contre, à la grande déception de Terry, aucune nouvelle de Kay ! A chaque courrier, elle examinait, avec une anxiété croissante, les lettres posées sur la table du hall et revenait toujours désappointée.

Dans ces dispositions d'esprit, l'idée d'aller passer quelques jours chez les Sheldon ne lui souriait pas : « Au diable le bal de Louise ! » ne put-elle s'empêcher de s'exclamer.

Le samedi matin, Terry espérait encore recevoir une lettre de Kay mais il n'y avait rien au courrier ! Cette marque d'indifférence blessa et humilia profondément la jeune fille :« Il ne se croit pas tenu de me témoigner la moindre considéra-

tion . . . Je reste un simple *item* inscrit sur la liste de ses achats ! » se répétait-elle.

Néanmoins, comme elle avait promis formellement de venir, Terry téléphona ensuite à Louise pour annoncer son arrivée dans l'après-midi.

Terry fit son entrée au « Manoir des Roses » à l'heure convenue. Elle ne tarda pas à constater les transformations que Louise avait fait subir au domaine : la décoration intérieure de la maison était remise en état; un mobilier neuf remplaçait avantageusement l'ancien ; des allées nouvellement tracées, des massifs admirablement entretenus donnaient au jardin une toute autre apparence.

Après des paroles d'affectueux accueil, Louise dit :

— J'ai eu ce matin une carte-postale de Kay. Il fera tout son possible pour arriver mardi : il compte parvenir à trouver une solution rapide à certaines difficultés techniques qui sont inopinément survenues, à l'usine . . . Vous devez, d'ailleurs, Terry, avoir de votre côté, des détails à ce sujet.

Louise, comme Terry le prévoyait, ne supposait même pas qu'il pût exister le moindre désaccord entre son frère et Terry : elle faisait allusion, avec sa placidité et son assurance habituelles, à un état de fait, selon elle indiscutable. Terry se demanda comment elle pourrait supporter, pendant quatre jours, ce perpétuel malentendu.

En réalité, les choses se passèrent mieux que Terry ne l'espérait : les préparatifs de la fête l'absorbèrent au début et ensuite M. Sheldon père, ravi de lui faire les honneurs de sa roseraie, ne lui laissa pas le temps de méditer sur ses déboires. Le mardi arriva, amenant une recrudescence de nervosité chez Terry. Elle s'efforçait de paraître gaie, pleine d'entrain afin de masquer le souci qui la rongeait.

Le soir du bal, Terry s'étant assise un moment, loin du monde, dans un kiosque fleuri, une ombre se profila devant l'entrée qui se trouva obstruée par une haute silhouette . . . La voix presque méconnaissable de Kay, tant elle était adoucie, demanda :

— Qu'est-ce qui a provoqué cette fuite éperdue, Terry, est-ce moi ?

— Je ne sais pas . . . C'est l'ensemble de la situation, je crois, répondit-elle, la gorge serrée par l'émotion.

— Sortez maintenant . . . Je ne distingue rien et je désire vous voir, balbutia-t-il.

Terry fit quelques pas en avant et s'arrêta sur le seuil : dans sa robe blanche elle faisait elle-même l'effet d'une apparition lunaire. Son trouble était si grand qu'elle se rendait à peine compte de ses sentiments. Kay murmura enfin :

— Je suis désolé, Terry . . .

Elle détourna les yeux, ne sachant que dire.

— Je suis désolé de cette querelle, ajouta-t-il . . . Je regrette infiniment chaque mot blessant que j'ai prononcé.

Terry leva la tête et reprit :

— Pourquoi n'avez-vous pas écrit? Pourquoi avez-vous empêché tant Augusta de me réveiller, le lendemain matin, quand vous avez téléphoné pour m'annoncer votre départ . . . *Rien d'important !* avez-vous spécifié . . . Vous êtes parti sans plus vous occuper de moi.

Après avoir réfléchi aux propos qu'elle venait de tenir, Terry s'étonna de n'avoir pas mentionné Opale . . . Bien plus, elle ne lui donnait pas une pensée . . . Pourtant, en imaginant à l'avance son entretien avec Kay la première question qu'elle avait décidé de lui poser, d'un ton hautain, concernait précisément l'aventure avec Opale. Tout au contraire, depuis l'arrivée de Kay, Opale demeurait à la cantonade. Désormais, seuls les événements les touchant personnellement, lui paraissaient avoir de l'intérêt.

Sheldon répondit à la dernière allégation de Terry :

— J'avais peur, sans doute.

— Peur de quoi ?

Après un moment d'hésitation, il poursuivit :

— J'appréhendais qu'à cette occasion, vous ne repreniez cette pénible discussion.

— Vous m'avez laissée sans nouvelles.

— J'ai essayé de vous écrire, Terry. Je n'ai pas pu.

— Vous avez trouvé le temps d'envoyer une carte à Louise.

— Ce n'est pas le temps qui m'a manqué.

— J'aurais cru qu'il y avait matière à une lettre.

— Je n'ai pas voulu courir le risque d'en dire trop.

— Je comptais absolument avoir de vos nouvelles ; j'en attendais à chaque courrier. Vous n'avez même pas pris la peine de m'adresser une carte. Votre silence persistant prouve clairement que vous n'attachez pas grande importance à ma personne . . . Comme c'est bien naturel quand il s'agit d'une femme qu'on a achetée !

— Terry ! s'écria-t-il avec un accent de désespoir . . . Ne parlez pas ainsi, Terry . . . Je vous en supplie !

— Comment puis-je m'empêcher de le proclamer puisque c'est vrai ?

— Ce n'est pas vrai ! Ah ! Terry, si vous saviez à quel point . . .

— Ce sont vos propres paroles.

— Quand donc les ai-je prononcées ?

— Au cours de notre discussion, le dernier soir, vous ne m'avez pas caché le fond de votre pensée ; vous avez dit textuellement : « Je commence à croire que vous ne serez jamais autre chose pour moi. » Ces propos ne prêtent à aucune équivoque. D'ailleurs, je l'ai toujours su . . . je me suis jamais fait d'illusions !

Dans cette exclamation, Sheldon discerna un son douloureux . . . Il se rapprocha vivement, saisit le bras nu de Terry, l'attira à lui et la regardadans les yeux.

— Ne voulez-vous pas oublier, Terry ?

— Comment pourrais-je oublier ?... Vous avez reconnu le fait, vous-même et de toutes façons la vérité est gravée ici . . .

Terry s'efforça de libérer ses bras à demi immobilisés et elle réussit à porter sa main à sa poitrine.

— Ici, répéta-t-elle, au plus profond de mon cœur.

— Il faudra alors que je déterre cette conviction, lambeau par lambeau . . . Quoi qu'il advienne de nous, vous ne continuerez pas à vous imaginer que j'ai une pareille opinion de vous . . . Je vais appliquer un traitement radical : je vous ai, en effet, achetée !

Les mots tombaient l'un après l'autre cruels, impitoyables.

Un flot de sang monta au visage de Terry, elle fit une nouvelle tentative pour se dégager . . . mais en vain.

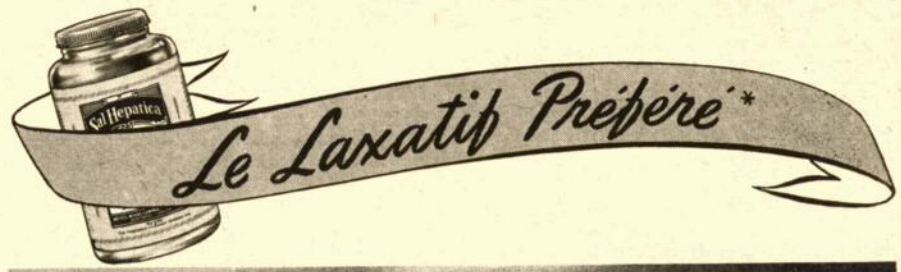
— Kay . . . Kay, je vous défends de me le dire . . .

— Je formule simplement ce que vous avez pensé tant de fois ! riposta-t-il.

— Taisez-vous, Kay, lâchez-moi, vous me faites mal !

— Vous ne m'avez pas épargné non plus, Terry. J'ai tout tenté pour éviter ce tragique débat, rien n'a pu vous fléchir. Eh bien ! nous le mènerons jusqu'au bout . . . Récapitulons, point par point, poursuivit-il en se penchant vers elle . . . Une nuit, vous m'avez demandé de vous ache-

(Lire la suite page 35)



Plus alerte, plus vive, grâce à l'action rapide, intégrale de

SAL HEPATICA

Le Sal Hepatica soulage plus rapidement, plus intégralement, plus agréablement les effets de la constipation.

DANS des milliers de foyers, à travers le Canada, les gens connaissent les bienfaits de Sal Hepatica. Dans plusieurs de ces foyers, c'est le *seul* laxatif dont on fasse usage. Faites vous-même l'essai de Sal Hepatica. Voyez s'il ne vous procure pas tous les avantages que vous cherchez dans un laxatif.

L'un des premiers bienfaits que l'on découvre dans le Sal Hepatica, c'est l'effet rapide. Toutefois, il agit doucement, intégralement, en canalisant une masse liquide dans la voie intestinale. Rafraîchissant, et agréable à prendre, le Sal Hepatica ne cause aucun malaise, aucune colique, ne produit aucune conséquence fâcheuse. Vous trouverez que c'est précisément le laxatif dont vous avez besoin.

Combat aussi l'acidité

Non seulement le Sal Hepatica vous apporte un soulagement complet de la constipation, mais il aide, en plus, à combattre l'excès d'acidité gastrique. Tant que cet état se prolonge, il vous est inutile d'espérer le soulagement que vous souhaitez.

Procurez-vous aujourd'hui, chez votre pharmacien, un pot de Sal Hepatica, et la prochaine fois que vous-même, ou un membre de votre famille, aurez besoin d'un laxatif, essayez-en deux cuillerées à thé dans un verre d'eau. Vous aurez tôt fait de retrouver votre entrain joyeux lorsque vous vous confierez au Sal Hepatica *rapide*, pétillant.

* Une récente enquête faite auprès des usagers de laxatifs démontre que le Sal Hepatica est pris dans plus de foyers canadiens que tout autre laxatif.

RHUMES

MAUX D'ESTOMAC

MAUX DE TÊTE

Lorsqu'il vous faut un laxatif, prenez le

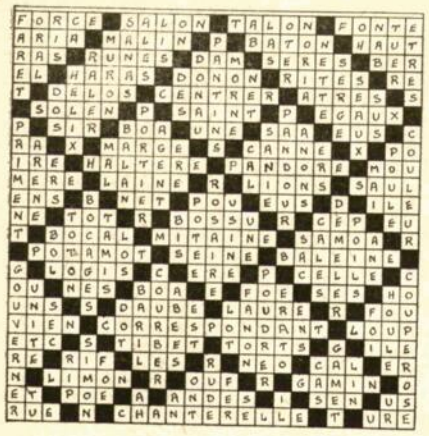
SAL HEPATICA *rapide*

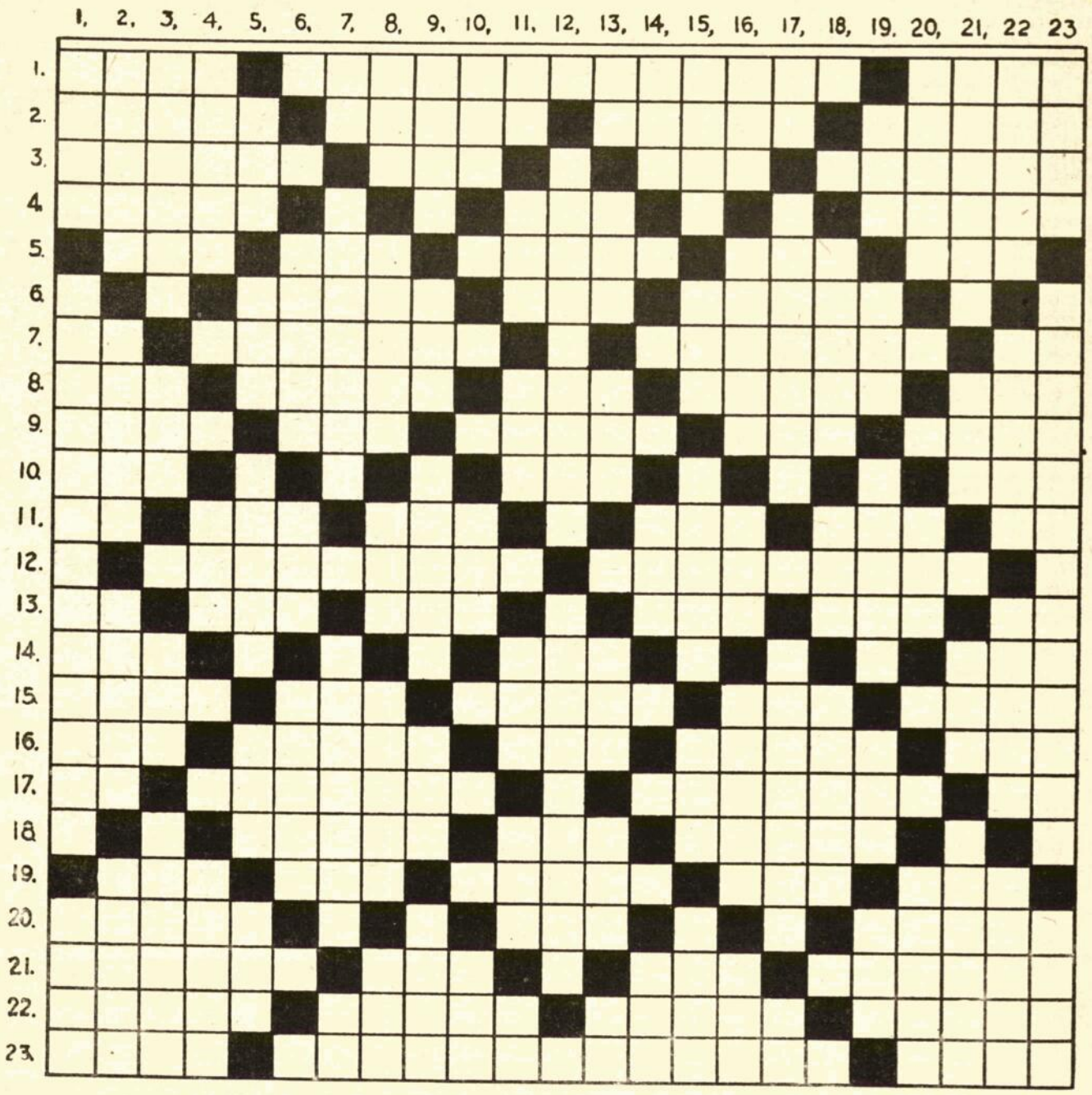
ECONOMISEZ—Achetez le format économique de famille. Vous épargnez 28%, comparé au petit format.

Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

GRANDE SERIE — No 75

Solution du problème du mois dernier.





HORIZONTALEMENT

1. Partie de l'habillement qui couvre la main et chaque doigt séparément. — Déviations des sentiments par lesquelles on est porté à se créer des obligations fausses. — Houppe de laine de soie.

2. Métal léger très malléable. — Nymphe des prairies. — Puissance physique. — Petit vent frais.

3. Qui sont à nous. — Près de. — Pièce qui sert à supporter la voilure d'un navire. — Insecte diptère.

4. Matières noires. — Oiseau à plumage blanc. — Réunion d'animaux du même repaire.

5. Au bout de peu de temps. — Fleuve de Suède. — Nom vulgaire de la moutarde des champs. — Habitude ridicule. — Trois fois.

6. Danger. — Chemin bordé de maisons. — Joueur qui n'a pas fait de levée.

7. Du verbe être. — Religieux de l'ordre de St-François. — Dans les langues où les noms se déclinent, cas indiquant qu'on interpelle. — Préfixe.

8. Ennuyé. — Grosses moulures. — Poil des paupières. — Prix du louage d'une maison. — Instrument à vent.

9. Evêque de Noyon (588-659). — Vaisseau de terre. — Promesses. — Adjectif possessif. — Orge germée.

10. Sans tache. — Liquide organique. — Première figure de chaque couleur du jeu de cartes.

11. Interjection. — Funeste. — Masse de pierre. — Inférieur. — Application des connaissances à la réalisation d'une conception. — Lac du Soudan.

12. Rétractation de ce qu'on a dit. — Qui manque d'adresse.

13. Préfixe. — Adjectif possessif. — Substance friable. — Monceau d'objets. — Liqueurs des plantes. — Indique la forme.

14. Etat physiologique des animaux. — Côté d'un navire qui se trouve frappé par le vent. — Lettre de l'alphabet grec.

15. Ville d'Espagne. — Seigneur, chez les anciens Arabes. — Batiste très fine. — Vase de terre. — Risquai.

16. Pronom relatif. — Homme d'une complaisance servile. — Saison. — Ville des Etats-Unis. — Action de lancer.

17. Usages. — Sain. — Nom italien de la fièvre paludéenne. — Adverbe.

18. Pronom démonstratif. — Camp-armée. — Obscure.

19. Parole vide de sens. — Terme du jeu de tennis. — Prédicateur arabe. — Préfixe. — Vêtement.

20. Se dit d'une figure de lauriers. — Nom vulgaire de la larve du hanneton. — Fameux démagogue, né en Suisse.

21. Mis en cave. — Type représentatif du gouvernement des Etats-Unis. — Partie d'un canal. — Qui termine.

22. Fille du frère. — Préfixe. — Pronom démonstratif. — Espèce de petite rave d'une saveur piquante.

23. Crâne. — Qu'on peut généraliser. — Qui n'agit pas avec promptitude.

VERTICALEMENT

1. Personnes, en général. — Acide résultant de l'acide chlorhydrique. — Dont l'effet ne se produit que progressivement.

2. Coup, revers. — Spirituelle et piquante. — Le Vent de l'est, chez les Grecs. — Habitude bizarre.

3. Réunion d'hommes habitant un même territoire. — Embarrassé. — Petit personnage d'un des contes de Perrault.

4. Petit trait horizontal. — Qui résonne peu. — Empreinte.

5. Venus au monde. — Terme du jeu d'échecs. — Pièce destinée à recevoir les invités. — Ville de Hongrie. — Première femme.

6. Endroit où l'on vend la *Revue Populaire*. — Plante textile. — Partie la plus basse des navires.

7. Indivisible. — Garnitures de perles. — Médicament en petites boules. — Petit cube.

8. Pieu aiguisé par un bout. — Permission. — Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Premier coup, à certains jeux. — Monnaie japonaise.

9. Arme. — Fleur blanche. — Manières d'être. — Triage. — Ensemble des ascendants et des descendants d'une nation.

10. Au niveau de. — Filament. — Vaste amas d'eau salée.

11. Pronom personnel. — Préposition. — Ile de la mer Egée. — Souffrir une humiliation. — Unité principale de résistance électrique. — A moi.

12. Qui s'attache aux détails. — Verge de métal.

13. Conifère. — Mère de Seth. — L'un des quatre évangélistes. — Ecrivain anglais. — Pour soutenir les tonneaux. — Ici.

14. Rivière de Sibérie. — Selle grossière de bête de somme. — Adjectif possessif.

15. Plateau de l'Asie. — Partie de la chemise. — Assemblage de poulies. — Saint, en espagnol. — Grande fête.

16. Préfixe. — Véhicule démodé. — Tamis de crain. — Bêche étroite pour retitrer les vers. — Préfixe.

17. Négation. — Soldats de l'Inde. — Grosse dent qui sert à broyer les aliments. — Lui.

18. Os des parties latérales de la poitrine. — Port dans l'île de Ré. — Planète.

19. Vase demi-sphérique. — Action de lancer. — Maladie infectieuse. — Partie intérieure du pain. — Commune rurale en Russie.

20. Production des végétaux. — Habitude ridicule. — Trivial.

21. Petite moulure. — Conjonction. — Point cardinal. — Arrêt brusque d'un cheval.

22. Rameau jeune. — Fermier. — Métal blanc. — Marais salant.

23. Dernier repas de J.-C. avec ses apôtres. — Qui servent pour la torture. — Enveloppe calcaire.

POURQUOI PAS MOI?

(Suite de la page 33)

ter... vous me l'avez demandé, Terry... J'ai accepté le marché.

— Kay! protesta-t-elle dans un cri d'agonie.

— Le lendemain matin, j'ai rendu visite à votre tante Augusta, continua-t-il imperturbablement, sans prêter attention à l'appel de la jeune fille... Nous avons conclu l'affaire autour de la table de la salle à manger, comme s'il s'agissait d'une livraison de balles de coton.

L'affreuse réalité dont si souvent Terry avait, en imagination, dessiné le croquis, prenait corps devant ses yeux.

D'un mouvement brusque, elle dégagea son bras et appliqua sa main sur la bouche de Sheldon.

— Je ne veux pas, Kay, ressasser ma honte!... C'est lâche de votre part.

Sheldon n'eut pas de peine à rabattre le poignet de son interlocutrice : il lui maintint les deux mains dans les siennes, l'immobilisant complètement, afin d'achever son récit.

— Sur le prix convenu, j'ai versé un acompte immédiat... La date de la cérémonie du mariage restant en suspens jusqu'à la liquidation de mon héritage. Je me suis engagé en outre à parfaire le solde le lendemain du mariage. Je vous ai donc régulièrement achetée, Terry, comme toute autre marchandise disponible... Vous m'appartenez, vous êtes ma propriété!

Soudain, Sheldon rendit à Terry la liberté de ses mouvements ; il passa nerveusement sa main sur ses cheveux, en reculant de quelques pas... Accablée de honte, Terry, le visage livide sous la clarté lunaire, regardait le jeune homme, les yeux brillants de fureur.

— Jamais je ne vous pardonnerai... C'est la fin de tout... Depuis le premier jour, d'ailleurs, j'ai mesuré l'abjection de ma conduite mais ce n'était pas à vous de me le rappeler, balbutia-t-elle.

Après quelques instants de silence, Sheldon poursuivit son monologue, mais cette fois d'une voix blanche, saccadée, comme brisée.

— Et pourtant, vous ne m'avez rien abandonné de votre personne, même pas le bout de vos doigts, vous ne m'avez pas fait l'aumône d'un regard, d'un baiser... Croyez-vous que je m'illusionne? J'ai désiré passionnément vous voir m'offrir vos lèvres de bon gré... au lieu de me les laisser prendre quand je n'ai pas le courage de résister à leur attirance... Je vous aime tant, Terry, que je me suis abaissé à profiter de ce que vous ne me donniez pas... Vous détenez le pouvoir de m'écorcher vif!... Epargnez-moi autant que possible!

— Kay!... s'écria Terry, avec une intonation toute différente.

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus long.

— Non, n'ajoutez rien, Terry, je ne me sens pas la force de le supporter. Je deviens lâche, quand vous êtes en jeu ; je l'ai déjà prouvé!... Ah! Terry, si je disposais de la puissance de modifier le passé, je reviendrais sur mes pas et j'effacerais, d'un trait, toute la partie vénale de notre première rencontre : je me présenterais devant vous, non pas en acheteur, ou en sauveteur, mais simplement comme un homme qui vous aime de toutes les fibres de son être. A quoi bon rêver l'impossible! Je vous aime et vous ne m'aimez pas ; malgré mes titres de propriété, vous n'êtes à moi ni de corps, ni d'âme.

Il fit un mouvement comme pour s'éloigner, mais il se ravisa aussitôt.

— Attendez, il faut que je vous explique : quand j'ai dit qu'effectivement vous resteriez sans doute pour moi une marchandise achetée, j'interprétais non pas ma pensée mais votre volonté de demeurer pour moi une étrangère. Dès l'instant où j'ai discerné les responsabilités respectives, je ne vous ai jamais considérée comme mêlée à cette tractation dont j'attribuais à votre tante Augusta toute la responsabilité. Dans mes sentiments à votre égard, il n'est jamais entré le moindre soupçon de ce genre ; si parfois cette association me venait à l'esprit, c'était dans l'intention de trouver un moyen de vous empêcher d'y donner créance, ou tout au moins de vous la faire envisager sous son angle véritable... Peut-être aussi ai-je espéré que vous pourriez un jour m'aimer comme je vous aimais, annulant ainsi à jamais ce passé. Hélas! il ne me reste plus qu'à abandonner ce dernier espoir... Allons, ma chérie, je vais vous reconduire dans la salle de bal... La danse n'est-elle pas le but de cette fête où nous sommes invités?

Terry paraissait ne pas entendre ; elle murmura enfin :

— Je ne savais pas que vous m'aimiez tant, Kay!

— Et moi, je n'avais pas l'intention de vous l'avouer. Je regrette de compliquer encore la situation, répondit-il.

— Bien au contraire : loin de compliquer, vous avez tout éclairci, tout redressé, tout embelli!... Si vous m'aviez révélé plus tôt combien vous m'aimiez, j'aurais sans doute découvert que je vous aimais tout autant!

Sheldon sursauta, lança un coup d'œil sur Terry et l'attira à lui puis il balbutia, en la regardant dans les yeux :

— Quoi?... Vous auriez découvert quoi?... Terry, ne le dites pas si vous ne le pensez pas.

— Je ne songerais pas à vous faire cet aveu, Kay, s'il n'exprimait pas la vérité. C'est une révélation pour moi: je suis amoureuse, Kay... amoureuse de vous!... Je suppose que cet amour existait depuis longtemps, mais je n'arrivais pas à le dépouiller de sa gangue mercantile. J'avais honte ; je me sentais dégradée...

— Non, non! interrompit-il, n'ayez jamais une idée pareille. Vous n'êtes responsable en rien du plan échafaudé par votre tante. Je n'ai pas cru un seul instant, Terry, qu'on pouvait vous acheter pour de l'argent... Celui que j'ai versé était votre rançon, vous êtes libre de disposer de vous-même... de m'écarter moi aussi s'il vous convient... Je vous l'affirme sincèrement, ma bien-aimée.

— A force de concentrer mon attention sur ce même point noir, j'ai fini par projeter de l'ombre tout autour : je ne voyais rien au-delà ; même les moments heureux que j'ai passés avec vous se trouvaient contaminés par cette promiscuité... Car, malgré tout, n'est-ce pas, nous avons connu des moments heureux?

— Depuis que je vous ai rencontrée, Terry, j'ai atteint le fond du bonheur et de la souffrance!... si toutefois on peut associer ces deux extrêmes.

Sheldon entoura graduellement la jeune fille de ses bras et elle se blottit contre lui, en le regardant... Dans les yeux d'azur, illuminés par

AVIS IMPORTANT

A noc Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

les reflets de la lune, s'allumaient en même temps les rayons d'une aurore d'amour !

— Je n'avais pas l'intention, murmura Terry de vous torturer. Je n'avais pas conscience que vous m'aimiez, je me berçais de l'idée absurde que nous pourrions continuer toujours des relations d'amitié.

— J'ai essayé aussi, accorda-t-il, mais au bout d'une semaine j'ai dû renoncer : cette portion congrue ne me contentait pas.

— Pour moi, la question d'argent formait une barrière qui m'empêchait de lire en moi-même.

— Je prévoyais qu'il me faudrait un jour creuser en pleine chair et arracher les racines de cette ivraie. Vouloir ignorer la raison qui vous avait rapprochée de moi, ne pouvait aboutir à une solution. Le malentendu ne faisait que s'aggraver, conclut Sheldon.

— Quant à moi, j'ai détruit ce passé. Je n'y penserai plus, je crois.

— Je veillerai à vous le rappeler de temps à autre... Vous l'évoquerez encore et vous en parlerez... mais sans en souffrir ! insista-t-il.

— Qui sait même si désormais je ne me complairai pas à ce souvenir... puisque vous y serez inclus !

Prenant la tête du jeune homme entre ses mains, Terry l'attira vers elle.

— Ah ! Kay ! Tout mon être... âme, corps, cerveau et cœur, vous appartient ! Je ne puis plus rien vous cacher.

Sheldon souleva la jeune créature dans ses bras et le décor agreste, l'ombre de l'if, le sol sous leurs pieds, le ciel au-dessus de leur tête, leur parurent emportés dans une ronde sans fin.

Après une brève extase, ils reprirent leur place sur le banc... Sheldon contempla la gracieuse apparition chaude du visage qu'un afflux de sang colorait.

— Ma chérie !... murmura-t-il, en se penchant pour porter à ses lèvres l'ourlet de la robe blanche.

Des regards, des caresses, des baisers échangés, des explications interrompues avant d'être formulées, se succédaient dans un bourdonnement de ruche.

— Cette nuit-là, après le théâtre, comment ai-je pu blasphémer de la sorte ! soupira Kay d'un air contrit.

— Je n'ai pas un poids moindre sur la conscience, mon chéri ! avouat-elle dans un souffle.

— J'ai éprouvé une véritable fureur en vous voyant, au moment des adieux, sourire à Tarrant !

— Je suis sans excuse de lui avoir souri... et à ma plus grande honte, je dois ajouter que j'ai agi ainsi dans le seul dessein de vous exaspérer !

— Petite peste ! riposta-t-il. En outre, la présence de Bent a provoqué chez moi une crise aiguë de jalousie.

— De mon côté, j'étais follement jalouse d'Opale.

Après une hésitation à peine perceptible, Sheldon demanda :

— Tarrant vous avait-il parlé d'elle ?

— Oui : à force d'insinuations, de perfides racontars, il avait réussi à m'inquiéter et dans mon état de nervosité, il a suffi d'un mot pour m'entraîner dans cette maudite querelle.

— Il dépendait de moi de ne pas l'envenimer, mais j'étais véritablement désespéré. Ne pouvant plus vivre sans vous voir, j'accourais...

— Et vous me trouviez, dans un endroit public, entourée d'hommes!

— Ma déception a été complète ! dit-il en l'embrassant... C'est céleste de pouvoir vous embrasser, sans arrière-pensée !... Avant, j'appréhendais toujours d'arriver mal à propos... La timidité me paralysait.

— La timidité ?

— Mais oui, on se sent gêné quand on donne... sans trouver de contre-partie.

— Eh bien ! à dater de ce soir nous repartirons sur un autre pied... Je vous rendrai, chaque fois, la monnaie de votre pièce ! s'écria-t-elle avec tant de conviction qu'ils ne purent, ni l'un ni l'autre, s'empêcher de rire.

— Madone des neiges !... souffla-t-il en appuyant sa joue contre celle de Terry... Actuellement, avec vos cheveux en broussaille, vous ne ressemblez guère à cette incarnation.

— Il en sera toujours ainsi, Kay, si vous persistez à manifester votre amour, à la façon des bûcherons !

— C'est la bonne manière : il faut, de temps à autre reprendre contact avec la terre.

Les effusions se prolongèrent encore longtemps mais finalement les deux jeunes gens jugèrent qu'il était l'heure de faire acte de présence au bal. Terry remit un peu d'ordre dans sa chevelure et ils sortirent du kiosque, en se donnant le bras... Au dehors, le clair de lune brillait doucement.

Se ravissant soudain, Kay s'arrêta et se penchant vers Terry, murmura:

— En ce qui concerne Opale, Terry...

Celle-ci l'interrompit et dit :

— Kay, je ne désire aucune explication à ce sujet... Je sais que, là-bas, vous avez eu de nombreux flirts, le plus sérieux, sans doute, avec Opale... Mais maintenant, c'est mon tour, et j'ai confiance que vous renoncerez à de nouvelles conquêtes.

— Une autre femme... après vous ! Autant imaginer que mes poumons fonctionneraient malgré la privation d'oxygène ! chuchota-t-il à son oreille.

Terry le regarda tendrement, en souriant, puis reprit :

— Leslie Tarrant m'a assuré que vous aviez eu une intrigue avec Opale mais je n'en crois pas un mot. Il me suffit de savoir qu'Opale est la fille de M. Rock, pour écarter définitivement cette hypothèse.

— Oui, confirma-t-il d'une voix à peine perceptible.

— Bien plus, je ne m'explique pas comment j'ai pu, un instant, accorder créance à une aussi basse insinuation... Vous estimer capable de compromettre sérieusement la fille de M. Rock, de trahir l'homme qui se reposait absolument sur vous ! M. Rock a prouvé qu'il vous aimait comme un fils... Je rougis d'avoir envisagé la possibilité d'une félonie de votre part...

Soudain, Sheldon prit Terry dans ses bras et lui ferma la bouche d'un baiser :

— Vous avez mille fois raison, ma chérie : c'était impossible, impossible !

Surprise par cette brusque protestation, Terry ne remarqua pas l'étrange intonation dont Kay prononça ces paroles. Elle se dégagea doucement et poursuivit :

— Vous pouvez avoir d'autres défauts, Kay, mais vous êtes certainement loyal. Je ne donnerai donc plus une pensée à à Opale. D'ailleurs, j'efface de ma mémoire tout votre passé amoureux... Nous commençons une page blanche.

— Je n'oublierai jamais votre générosité de cœur, Terry... dit-il d'un ton ému.

La jeune fille glissa son bras sous celui de Sheldon et murmura :

— Dans ce cas, l'indulgence se confond avec la justice, mon chéri ! J'ai assez d'expérience pour me rendre compte que les femmes ont dû se jeter à votre tête !

Chapitre XI

Pour Kay et Terry la vie s'ouvrait radieuse : les préventions, les doutes avaient disparu, comme le brouillard du matin se dissipe, aux premiers rayons du soleil... Délivrée de sa perpétuelle angoisse, Terry s'épanouissait à l'instar des roses primées de M. Sheldon père.

Elle rendait, maintenant, amour pour amour avec un élan sans réticence : si, dans le monde, elle continuait à mériter son surnom de «Madone des neiges», dans l'intimité elle n'était qu'une simple amoureuse.

Les fiancés séjournèrent toute la semaine au Manoir des Roses, à la grande joie de Louise dont la confiance dans le bonheur complet de son frère se trouvait confirmée.

Priscilla et Pontifex acceptèrent avec plaisir, sur l'insistance de leur hôtesse, de rester aussi. Louise prit Priscilla en grande amitié et assura à Terry que, sous des dehors évaporés, Priscilla cachait de solides qualités de cœur. Quant à Pontifex, il gagna les suffrages de tous : il excellait à écouter et s'intéressait sincèrement aux faits et gestes de chacun, car sa curiosité s'étendait à tous les sujets. Quand il n'avait pas sous la main d'interlocuteurs pour approfondir des questions de philosophie ou de littérature, il cherchait avec la même ardeur à s'assimiler les principes de l'aviculture ou de la taille des rosiers ! M. Sheldon et Louise étaient ravis de l'entendre conclure, à la fin d'une démonstration technique : « J'ignorais ce détail : c'est fort curieux !»

Au bout de deux jours, tout le monde l'appelait « Ponty », y compris M. Sheldon qui, en général, ne se départait pas de la réserve habituelle aux hommes de sa génération.

La vieille amitié en Pontifex et Kay, remontant à leurs années de collège, ne paraissait pas avoir été entamée par leur longue séparation. Terry eut la sagesse de ne jamais témoigner de dépit, en voyant les grands amis s'éloigner ensemble, pour faire une promenade à pied ; Priscilla, de son côté, manifestait bruyamment sa joie, en constatant la parfaite entente qui régnait entre les deux hommes.

— Je voudrais rester indéfiniment au Manoir des Roses, déclara-t-elle, un matin où, en compagnie de Terry, elle suivait Louise qui distribuait la nourriture aux poules, réparties dans des enclos grillagés.

Terry se pencha vers Priscilla et dit :

— Tu espères, sans doute, dans ce paysage romantique, en te promenant sous les arcades de la roseraie avec Pontifex, amener celui-ci à se déclarer...

— Ma chérie, interrompit Priscilla, tu parles comme une enfant !... Ponty et moi sommes fiancés depuis des semaines.

— Vraiment, Prissy ! Pourquoi ne m'as-tu pas annoncé cette heureuse conclusion ?

— Priscilla m'a déjà mise au courant parce qu'elle avait besoin d'une maîtresse de maison complice ! intervint Louise, en tournant la tête dans la direction des deux jeunes filles, tout en continuant la distribution du blé.

— Vous nous avez comblés d'attentions, Louise, proclama Priscilla avec un enthousiasme débordant, et je vous en serai toujours reconnaissante... Depuis notre arrivée ici, j'ai l'impresison d'avoir enfin atteint l'oasis, après une longue étape dans le désert !... Croirais-tu, Terry, que la parenté s'oppose à la publication des bans, sous prétexte que Ponty n'a pas de fortune, ou du moins pas une fortune conforme à l'étalon préconisé par la famille. J'ai donc été contrainte de me résigner à garder le secret.

— Le secret ! s'écria Terry en riant.

— Ne sais-tu donc pas que plus on proclame *urbi et orbi*, une nouvelle de ce genre, moins les gens y ajoutent foi !... D'ailleurs, dans mes confidences, si j'ai laissé soupçonner que j'étais amoureuse de Pontifex, j'ai eu soin de ne pas révéler la vérité entière : il m'aime aussi... Je ne puis m'expliquer pourquoi, mais c'est ainsi !

Au grand étonnement de Terry, la voix perçante de Priscilla avait soudain acquis des notes d'une surprenante douceur.

— Eh bien ! reprit Terry, je suis maintenant heureuse pour toi. Kay et moi sommes d'accord pour faire l'éloge de Pontifex.

— C'est un être délicieux ! Il n'y a pas la plus petite mesquinerie dans sa nature. Malgré son opposition à notre mariage, ma mère ne peut pas m'empêcher de fréquenter Ponty et je ne m'en prive pas !

— N'as-tu pas une fortune personnelle ?

— Je n'en aurai la libre disposition qu'à ma majorité. Pour le moment, hélas ! je subis les caprices de ma famille.

— Je m'imaginais que ta mère appréciait beaucoup Ponty dont les conférences, dans son salon, ont eu tant de succès.

— Elle était ravie, au début, en voyant ses amis arriver en foule à ses réceptions mais, quand le conférencier s'est proposé en qualité de mari pour sa fille unique, elle a cessé de l'applaudir ! Patience ! Peu à peu, je grignote l'intransigeance maternelle. Tu peux te fier à moi pour lui mener la vie dure à la maison !

Quand elle se trouva seule avec Louise, Terry lui fit part de ses craintes relatives au projet de son amie.

— Croyez-vous, Lou, que ce mariage puisse bien tourner ? demanda-t-elle.

— Ma chère, ce sera une union idéale ! répondit Louise.

— Pourtant, Prissy est sujette à des lubies aussi violentes qu'éphémères !

— Ce n'est pas le cas aujourd'hui: elle aime pour la première fois et l'amour opère des transformations.

Louise parlait sérieusement, mais elle ne pouvait s'empêcher de sourire, en constatant que Priscilla prenait figure d'héroïne de roman !

— J'ai remarqué que depuis leur arrivée ici, ils ne se sont guère quittés, observa Terry.

— Je les ai surpris l'autre jour, poursuivit Louise : ils étaient assis, côte à côte, dans le grand champ qui s'étend derrière la roseraie ; Ponty corrigeait les épreuves de son livre et Prissy, sans faire plus de bruit qu'une souris, contemplait son fiancé d'un air extatique. Je vous l'ai dit. Terry, ils filent le parfait amour !

Terry dut admettre que ce tableau idyllique lui paraissait confirmer les déclarations de Priscilla. Néanmoins, elle décida d'attendre de connaître la version de Pontifex avant de se former une opinion. Elle profita d'un tête-à-tête pour aborder ce sujet avec l'intéressé et à la suite de cette conversation, aucun doute ne subsistait dans son esprit. Pontifex ne se fit pas prier pour déclarer que Priscilla était douée de toutes les qualités physiques et morales : beauté, générosité de cœur, franchise, loyauté ; il ajouta que sous des apparences brillantes, elle cachait une intelligence avisée, un jugement droit, un esprit caustique et une énergie rare. Quant à l'amour réciproque des deux jeunes gens, il ne pouvait plus être mis en question, après les confidences de Pontifex.

Dans la soirée, Terry raconta à Kay le roman dont elle avait eu la primeur.

— C'est pour moi un mystère : deux êtres si dissemblables ! remarqua Terry.

— Qui sait si on n'en dit pas autant de nous ? commenta Sheldon.

Terry fut sur le point de répondre que c'était impossible, mais à la réflexion elle estima plus sage de ne pas prendre parti.

— Oui, peut-être en est-il toujours ainsi, murmura-t-elle . . . L'amour, à une certaine profondeur, échappe à l'observation superficielle . . . Les intéressés sont seuls en position de jeter la sonde.

Le lendemain, Sheldon confirma à Terry le bien-fondé de leur interprétation.

— Je viens de parler avec Priscilla: Je lui ai offert, avec mes félicitations, un poste de directeur pour Ponty à Lorrieton, en attendant qu'elle ait atteint sa majorité . . . Elle m'a beaucoup remercié, mais elle préfère qu'il puisse se consacrer à son travail littéraire . . . La cause est entendue !

— Les appointements ne l'ont pas tentée ?

— Elle n'a pas eu une minute d'hésitation.

— Elle l'aime ! . . . conclut Terry. Dans une situation semblable, j'agirais de même.

Après avoir fait le serment de garder le secret, M. Sheldon père fut mis au courant à son tour. La veille du départ de Priscilla et de Pontifex, Louise organisa un dîner d'apparat pour célébrer leurs fiançailles — en famille — ajouta-t-elle. A la fin du repas, M. Sheldon présenta à l'héroïne de la fête une gerbe de roses royales . . . Priscilla, les larmes aux yeux, remercia avec émotion. Au cours de la soirée, Louise aida son père à classer les notes qu'il accumulait en vue d'une monographie consacrée au « Puceron du rosier » ; Terry et Priscilla s'assirent au piano et chantèrent des duos, avec un entrain communicatif ; après avoir manifesté son intérêt pour le travail de M. Sheldon et applaudi les chanteuses, Kay proposa à Pontifex de passer au fumoir. Pontifex souhaitait précisément entretenir Sheldon en particulier, aussi suivit-il son ami avec empressement.

Les deux hommes s'installèrent confortablement et allumèrent leurs pipes. Pontifex aborda aussitôt le sujet qui le préoccupait.

— Notre rencontre au théâtre, Kay, le soir de votre retour inopiné, m'a suggéré des réflexions dont je désire vous faire part . . . C'est à propos de Tarrant.

— Dans ce cas, répliqua vivement Sheldon d'une voix un peu rauque, il serait très opportun de me mettre dans la confidence.

— Je le supposais bien ! Votre attitude respective, dans la loge, indiquait clairement que vous ne marchiez pas du même pas.

— Vous avez vu juste. Tarrant n'a cessé de s'efforcer de me nuire auprès de M. Rock dont il était le cousin éloigné. Le vieillard se trouvait en butte aux sollicitations d'une nombreuse parenté fort peu recommandable. Il leur a prodigué les marques de sollicitude, sans jamais obtenir une collaboration efficace.

— J'imagine que toute la clique a dû mener un beau tapage, à la lecture du testament vous instituant légataire universel, reprit Pontifex après un moment de silence.

— Ils ont failli devenir enragés ! Non, pas que M. Rock les ait oubliés dans son testament : il leur a laissé à chacun un legs substantiel, mais, comme vous le savez, le gros de la fortune me revient. M. Rock m'a réservé la propriété exclusive des très importantes installations dont le siège est en Angleterre, à l'extrême dépit de ses parents du Canada. Je connais à fond les projets et les désirs de M. Rock et je les exécute scrupuleusement. Pour le reste, je me soucie fort peu de l'opinion des parents évincés.

— Tarrant a fait allusion à une fille du testateur : est-elle particulièrement favorisée ?

Sans regarder son interlocuteur, Sheldon répondit :

— Son avenir est largement assuré. M. Rock d'ailleurs n'a pas eu à se louer d'elle . . . Quant à Tarrant, il a toujours eu une attitude ambiguë: je ne suis pas parvenu à le prendre la main dans le sac ; il s'arrangeait à fournir un alibi quand je le soupçonnais d'un détournement de marchandises, mais je ne suis pas moins certain qu'il a commis de graves incorrections. A diverses reprises, des sociétés concurrentes soumissionnèrent juste au-dessous de nos prix et réussirent à nous supplanter pour des marchés importants. Je sais pertinemment d'où provenait la fuite. J'ai donc d'excellentes raisons pour me méfier de Tarrant et le tenir à bout de bras !

— J'en suis d'autant plus persuadé que vous n'avez jamais été porté à chercher noise à vos camarades. En ce qui me concerne, d'ailleurs, j'ai toujours éprouvé pour Tarrant une antipathie instinctive.

— Il est tellement faux qu'on ne peut ni se départir d'observer à son égard une réserve absolue ni trouver l'occasion de lui dire son fait.

— Je me demande d'où provient cette apparence inquiétante : Tarrant est-il trop joli garçon, trop insinuant, trop poli ? trop ? . . . La veille de mon départ pour le «Manoir des Roses», il est venu me faire une visite que rien dans nos relations antérieures ne paraissait imposer.

— Il a un aplomb imperturbable. Il s'est probablement rendu compte que vous et moi, étions de vieux amis.

— Peut-être ne se doute-t-il pas que je me suis aperçu de votre froideur à son égard. Je passe généralement dans le monde pour être dénué d'esprit d'observation, mais il n'en est rien : tout en ayant l'air distrait, j'enregistre les images avec une précision d'objectif et vous n'ignorez pas que ma mémoire est fidèle.

— Je suis bien placé pour en témoigner : n'ai-je pas maintes fois mis votre mémoire à contribution ? répliqua Sheldon en riant.

— Etant, dès l'abord, prévenu contre lui, je me suis tenu sur mes gardes . . . Mais sa manière désarmerait un juge aux enfers !

— Je sais, par expérience, qu'il excelle à donner le change. Comment l'entrevue s'est-elle déroulée ?

— J'ai préparé des boissons glacées et nous avons causé, à bâtons rompus . . . Mais après le départ de Tarrant, j'ai reconstitué logiquement la trame de notre conversation et il m'est alors apparu qu'il y avait incorporé un véritable questionnaire.

— A mon sujet ?

— Précisément. Ma mémoire visuelle a besoin d'être développée, comme une plaque photographique... Au bout de quelques heures, parfois de quelques jours, après avoir évoqué les mots, les gestes, l'expression du visage, le sens et la portée de la conversation se dégagent. Dimanche matin, j'ai démêlé que toutes les questions posées par Tarrant convergeaient vers un même but : reconstituer, par fragments, mon opinion sur votre caractère moral.

— Mon « caractère moral » ? . . . Il prêtait à ces mots, je suppose, leur signification courante ?

Même dans les soirées d'hiver— C'est l'été pour vos aisselles!

Protégez toujours votre fraîcheur avec Mum, sûr et de tout repos

MÊME lorsque vous n'apercevez aucune trace révélatrice de transpiration, les aisselles transpirent. Les vêtements plus lourds et les pièces surchauffées augmentent la menace chez la jeune fille qui, étourdiment, croit que, l'hiver, elle ne transpire pas!

Tout le monde transpire! C'est pourquoi il est si peu réfléchi de ne se fier qu'à un bain pour se garder frais. Le bain ne fait que chasser la transpiration antérieure. Mais Mum, sans arrêter la transpiration, supprime le risque d'une odeur d'aisselle à venir. Mum a, de plus, les avantages que voici :

Vitesse — 30 secondes seulement pour son application — cependant, il protège l'attrait pour la durée d'une journée ou d'une soirée.

Sécurité — Mum ne saurait détériorer le tissu le plus délicat. Pas plus qu'il n'affectera la peau la plus sensible, même après le rasage des aisselles.

Certitude — Il chasse l'odeur de la transpiration sans arrêter la transration. On peut compter sur Mum.

Pour les serviettes sanitaires —

Mum, à cause de sa douceur, sa sécurité, sa fiabilité est également idéal pour cet important usage.

MUM

Chasse l'odeur de la transpiration

Un produit de Bristol-Myers — Fabrication canadienne

Délicieux vin d'après-dîner

PAARL

Tawny

(PORTO)

SUD-AFRICAIN

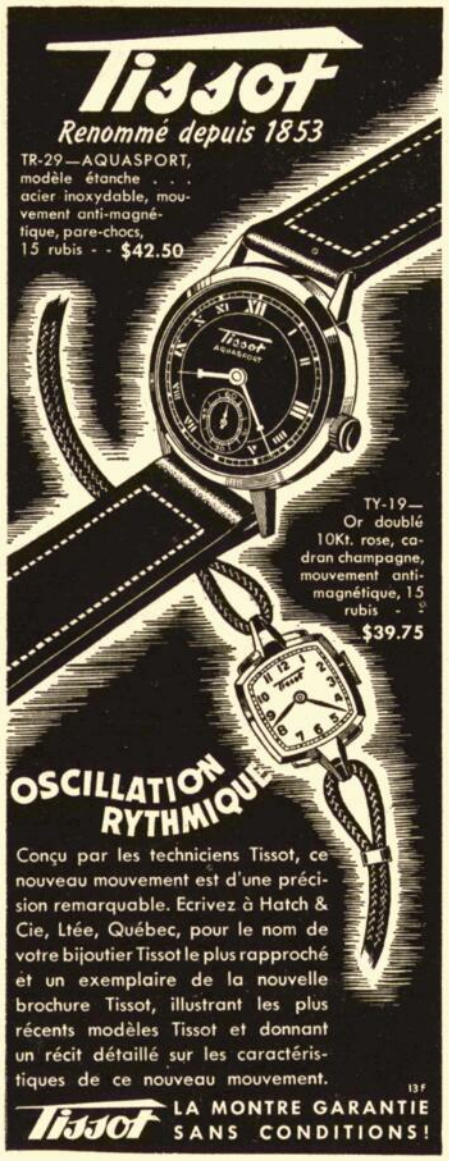
PAARL TAWNY
(Porto)
(34% esprit de preuve)
26 onces . . 90¢

Avant le Diner — le Sherry Sec Sud-Africain à la toujours populaire saveur de noix offre une délicieuse diversion aux cocktails. (35% esprit de preuve) 26 onces - 95¢.

Pour Eventualites — gardez toujours à la maison une bouteille de Brandy Sud-Africain. (78% esprit de preuve) 10 onces - $1.15 . . 26 onces - $2.80 . . 40 onces - $4.20.

Les vins et brandies sud-africains ont acquis leur excellente qualité grâce aux procédés traditionnels de fabrication remontant à près de 300 ans.

152NFR



CESSEZ DE VOUS **GRATTER** *Soulage Vite la Démangeaison*

Pour soulager promptement la démangeaison causée par les boutons, eczéma, pied d'athlète, gales, et autres affections cutanées provenant de causes externes, appliquez la Prescription liquide, rafraîchissante, antiseptique D.D.D. Non graisseuse, non tachante. Calme l'irritation et fait cesser promptement la démangeaison même la plus intense. Une bouteille d'essai de 35c vous convaincra, ou argent remis. Demandez aujourd'hui même à votre pharmacien la PRESCRIPTION D.D.D. **- ou Argent Remis** 36F

Comment combattre un rhume de poitrine

C'est un fait reconnu que la résistance nécessaire pour combattre un rhume est considérablement accrue lorsqu'on se tient au chaud et qu'on active la circulation afin de faire éliminer les toxines par le moyen de la transpiration.

Un bain de moutarde est tout indiqué pour arriver à cette fin. Mais pour que ce bain de moutarde soit vraiment efficace, il importe de retenir la façon de procéder. Premièrement, on dilue la moutarde dans de l'eau froide ou tiède, ce qui prévient l'irritation. On peut, si l'on veut, prendre un bain de pieds ou un bain tout entier, ce qui a pour effet de raviver la circulation et d'ouvrir les pores de la peau, de sorte que la transpiration est facilitée.

Dans les cas plus obstinés, on met le malade au lit, en le recouvrant de plusieurs couvertures chaudes, non sans y ajouter un sac ou une bouteille d'eau chaude.

On prépare une mouche de moutarde qu'on appliquera sur la poitrine. Ce traitement simple et facile peut souvent enrayer des complications. C'est pourquoi il est sage d'agir ainsi dès les premiers symptômes d'une indisposition.

— Il appuyait particulièrement sur les relations féminines, mais en espaçant les questions avec tant de tact et d'habileté qu'il m'a fallu les mettre bout à bout, pour deviner son arrière-pensée.

Kay réfléchit quelques instants, puis il dit :

— Je ne vois pas bien ce qu'il espérait apprendre par votre intermédiaire ? Vous ne pouvez fournir aucun renseignement, sur mon compte, depuis l'époque où j'ai quitté l'Angleterre.

— D'après certains recoupements, il me paraît avoir supposé que vous aviez déjà eu l'occasion de manifester vos penchants : de vagues allusions à des scandales, avec les jolies des villages attenant à Medover, confirment cette hypothèse. Bien entendu, tout ceci n'a pas été exprimé comme je le transcris maintenant: la visite a duré plus d'une heure et demie et ces diverses insinuations y étaient réparties, comme des grains de poivre. C'est en récapitulant que ce *leit motiv* a pris toute sa signification . . . Je ne suis pas sûr que le caractère tendancieux ressortant de notre conversation soit de nature à vous intéresser, mais j'ai cru bon de vous faire part de mon impression.

— Je vous remercie beaucoup. Il est évident que Tarrant a prémédité son interrogatoire, mais, pour le moment, je ne m'explique pas son dessein. Il ne fait plus partie de l'état-major de la société canadienne : ayant désormais toutes les responsabilités, j'ai jugé que je devais tenir seul la barre.

— M. Rock vous avait sans doute préparé à lui succéder ?

— Oui, je sais maintenant que tel était son désir, mais jusqu'à la lecture du testament, je n'avais pas la moindre idée qu'il m'instituerait son héritier ; je n'ai même jamais envisagé le décès de mon patron : d'une constitution robuste et d'une énergie extraordinaire. Il paraissait devoir vivre très vieux.

— D'ailleurs l'argent, si je ne me trompe, n'a jamais eu pour vous une importance capitale ? observa Pontifex.

— Ma foi non ! Je me sentais tout aussi à l'aise avec un salaire raisonnable.

— Déjà au cours de nos années d'école, vous donniez les preuves de votre nature désintéressée.

— En toute franchise, je n'ai jamais accordé une pensée à la fortune de M. Rock, du moins par rapport à moi. Parfois je regrettais intérieurement qu'il n'y eût pas, parmi ses parents, une personne de valeur et je prévoyais qu'après la disparition du propriétaire, l'exploitation forestière et les affaires annexes péricliteraient rapidement.

— Ces lourdes responsabilités pèsent aujourd'hui sur vos seules épaules, Kay.

— Oui, mais je me sens de force à y faire face. J'ai découvert, à l'usage, que je n'étais pas dépourvu des facultés nécessaires à mener à bien une entreprise de cette envergure. D'autre part, je suis heureux d'avoir pu pourvoir aux besoins des miens, que j'aime beaucoup.

— Votre père est charmant et votre sœur me fait l'effet d'une jeune fille accomplie . . . Vous les avez placés dans un cadre admirablement approprié. C'est une réussite !

— J'éprouve aussi une grande satisfaction de pouvoir assurer à Terry le genre de vie auquel elle est habituée. Personnellement je me contenterais de peu.

— J'ai déjà conseillé à Terry de ne pas vous confiner trop longtemps entre les quatre murs de votre appartement de Londres.

Sheldon rit de bon cœur et reprit, après un moment de réflexion :

— C'est courir un assez gros risque, je crains, que de transplanter Terry dans les solitudes canadiennes . . . Mais nous n'y resterons que six mois au plus.

— Je ne suis pas de votre avis, déclara Pontifex d'un ton décidé. Vous considérez sans doute Terry comme une princesse de conte de fées ? Vous la croyez fragile comme une porcelaine de Saxe ? . . . J'ai l'impression, au contraire, que nous avons affaire à un magnifique spécimen féminin où la grâce s'incorpore à la force.

— Je l'admire trop, confirma Sheldon, pour lui refuser les qualités que vous lui prêtez.

Sheldon aborda ensuite la question de la situation financière de son ami et il fut un peu effaré quand Pontifex lui eut fourni des précisions.

— Ma famille n'est pas responsable de notre ruine, eut soin de spécifier Pontifex : mon père avait des intérêts dans une fabrique qui paraissait très prospère mais, depuis un an, la Société ne paye plus de dividendes.

— Vous pouvez toujours compter, Ponty, qu'un bureau vous est réservé à Lorrieton.

— Merci, mon vieux, mais j'ai bien peur d'être dépourvu de capacités techniques.

— Espérons alors, conclut Kay d'une voix où perçait une chaude sympathie, que la vente de vos volumes remplacera les dividendes.

— Chut ! Priscilla et moi nous ne manquons jamais, avant d'envisager cette éventualité, de croiser nos doigts, de toucher du bois ou de saluer trois fois, dans la direction de la lune !

Les deux hommes se levèrent, en riant. Au moment d'entrer dans le salon, Sheldon murmura :

— Je commence à croire que la dissection de votre entretien avec Tarrant va me fournir des éléments intéressants . . . Toutefois, Ponty, je préfère pour l'instant ne pas m'étendre sur ce sujet.

— Restons-en là, mon vieux ? Mon but était de vous apporter des éclaircissements et non pas d'en obtenir.

Un peu plus tard, Sheldon, en causant, en tête à tête, avec Priscilla, lui demanda l'impression que Tarrant lui avait produite.

La jeune fille répondit sans hésiter :

— J'ai été frappée par son élégance physique : il est superlativement décoratif . . . La peau des serpents est somptueuse *aussi*.

— Je ne vous attribuais pas, je l'avoue, un jugement, à ce point aiguisé . . . Mais alors, comment se fait-il que vous ayez présenté à Terry, un homme vous inspirant si peu de confiance ?

— J'étais liée par un pacte secret : Terry et moi avions échangé le serment de nous présenter, réciproquement, les hommes qui nous faisaient la cour. D'ailleurs, il ne faut pas donner l'illusion à ces personnages avantageux qu'on redoute leurs sortilèges.

— C'est de bonne guerre, dit Kay en souriant.

— Deux ou trois doses d'esprit judicieux, par jour, et nul ne pourra vous en remonter, très cher ! Naturellement Tarrant aura essayé d'hypnotiser le pauvre petit oiseau à la façon des reptiles mais Terry a dû ouvrir les ailes, avant de succomber à ce charme . . . Ou bien s'y serait-elle laissée prendre ? Etes-vous tourmenté à ce propos ? Indiquez les symptômes de l'intoxication au docteur !

Sheldon répliqua en riant :

— Actuellement, je ne prévois encore rien de tragique . . . Néanmoins, pour votre gouverne, je me permets de vous signaler qu'il existe un sérieux antagonisme entre Tarrant et moi : tout ce qu'il peut raconter sur mon compte ne doit être accepté qu'avec la plus extrême circonspection.

— Vous savez, très cher, que la discrétion est ma principale qualité. Vous avez eu, n'est-ce pas, maintes occasions de l'apprécier ? Confiez-moi les détails du complot : Tarrant a-t-il cherché à vous nuire auprès de votre bien-aimée ?

— J'ignore en réalité à quoi tend son activité et je ne possède pas encore la preuve qu'il nourrit de noirs desseins. En tout cas, il me déteste plus que personne au monde.

— C'est assez naturel, étant donné que la fortune de la famille vous est échue en partage !

— Pour se venger, il est très capable de colporter des histoires me concernant.

— J'en conclus, dit Priscilla avec calme, qu'il est en possession de renseignements d'un certain intérêt.

Sheldon rougit légèrement. Priscilla le regardait bien en face, tout en parlant, mais il détourna la tête au bout d'un instant.

— Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un secret redoutable poursuivit-elle . . . Tarrant se préparait à répandre des médisances à votre sujet s'il ne détenait rien de sérieux dans son sac.

— Vous êtes une femme dangereuse, déclara sentencieusement Sheldon . . . Je ne m'en doutais pas !

— Dangereuse ? . . . Les femmes n'ont pas besoin d'armes pour remporter la victoire : nous lisons à livre ouvert dans l'esprit des hommes . . . Je ne me trompe pas alors ? . . . Ne prenez pas la peine de confirmer. Vous pouvez être parfaitement tranquille, en ce qui me concerne : je ne me laisse pas tenter par le serpent, emprunterait-il le visage d'Adonis !

— Merci, Prissy, je me repose sur vous.

Au moment où ils allaient se séparer, Priscilla lui toucha le bras et murmura avec une intonation que Sheldon ne lui connaissait pas :

— Acceptez un conseil : prévenez Terry.

Priscilla s'éloigna ensuite.

Au fond de son cœur, Sheldon reconnut que le conseil était bon . . . mais il ne le suivit pas. Ce n'était pas tant la lâcheté qui faisait hésiter Sheldon à formuler cet aveu, mais le merveilleux bonheur qu'il goûtait avec Terry ne devait, à son avis, être exposé à aucun risque. De plus, Terry malgré les révélations de Tarrant lui avait affirmé qu'elle rayait pour toujours Opale de sa mémoire. Le seul nuage qui persistait à l'horizon, pour Sheldon, était l'aveugle confiance manifestée par Terry dans la rectitude des rapports de son fiancé avec la fille de M. Rock.

Sans doute, cette confiance était effectivement justifiée ; Sheldon se rendait compte de la difficulté qu'il aurait à en démontrer le bien-fondé, par le récit véridique des circonstances réelles. Le souvenir de la déclaration de Terry, à ce sujet, lui faisait toujours monter le sang au visage. Tout bien pesé, il décida de passer outre au conseil de Priscilla et de considérer comme définitivement acquis le désistement de Terry. S'il devait y avoir une explication, il préférait la reporter sur l'avenir.

Sheldon était heureux au-délà de toutes ses espérances. La beauté physique de Terry lui procurait à chaque heure du jour un enchantement nouveau ; les yeux de la jeune créature brillaient des expressions les plus variées, allant de l'extrême vivacité aux touches délicates de la

tendresse ; parfois sa poignée de main impliquait une camaraderie fraternelle, parfois ce simple attouchement constituait une caresse. Sur un terrain de tennis, elle déployait une énergie et une ténacité incroyables, parvenant parfois à battre son fiancé et toujours à lui tenir tête . . . Une demi-heure après, dans une élégante toilette, elle pénétrait au salon avec une imposante dignité. Dans leurs promenades à pied, Terry se montrait infatigable et cette résistance à la fatigue était pour Sheldon d'un grand prix : il n'aurait pu vivre en dehors d'un milieu de gens en pleine santé : s'il lui arrivait d'avoir mal à la tête, il allait et venait, en fronçant le front, ce qui indiquait chez lui non pas la souffrance mais un profond étonnement. Il aimait passionnément la vie et toutes les formes de la force et de l'énergie.

Dans l'automobile qui les ramenait à Londres, Terry, après un assez long silence, pendant lequel elle avait évoqué les principaux événements de son séjour au Manoir des Roses, dit d'un ton triomphant :

— Nous avons un beau programme devant nous : six mois en pleine brousse, six mois à la ville . . . Toute l'année ensemble ! Les plaisirs de la campagne et les divertissements sociaux alternativement.

— Je ne manquerai pas de travail non plus, ajouta Sheldon, soit au Canada, soit à Lorrieton.

Cette perspective donna à penser à Terry ; elle répondit, au bout d'un moment :

— Il faudra que, de mon côté, j'apprenne un métier, sinon je ne tarderai pas à être affligée d'une maladie nerveuse.

Sheldon s'empressa de la rassurer.

— Pour votre part, les occupations ne vous feront pas défaut, ma chérie. Les enfants réclameront tous vos soins.

Terry jeta un coup d'œil, à la dérobée, sur Kay et confirma, avec un léger embarras :

— C'est bien vrai ! . . . J'oubliais les enfants.

— Ils seront probablement très exigeants et la difficulté consistera, non pas à éviter l'oisiveté mais à vous ménager quelques instants de répit !

— Vous voyez donc déjà une ribambelle de marmots à mes trousses, mon chéri ?

— Oui ! Ne partagez-vous pas cette espérance ?

— Certainement.

— Qu'est-ce qui vous fait . . . hésiter, alors ?

— Je n'hésite pas mais j'envisage les crises de dentition, les maladies, les éruptions auxquelles les bébés sont sujets et je me demande comment vous supporterez tous ces désagréments ?

— Nos petits échapperont à ces servitudes.

Terry ne put s'empêcher de rire et répliqua :

— Attention ! Vous faites des illusions : je ne participe aux privilèges des déesses que dans les comptes rendus de la presse mondaine : sur le plan humain, je mettrai au monde des enfants ordinaires !

— Je sais pertinemment qu'ils me donneront entière satisfaction à tous les points de vue, assura Sheldon.

Ils abordèrent avec la même franchise enjouée les divers problèmes qui avaient provoqué leurs malentendus. Ils réussirent même à résoudre, en grande partie, la question d'argent : au lieu de biaiser, ils regardèrent la réalité en face ; ils firent des pèlerinages à tous les endroits dont ils gardaient un pénible souvenir : Les restaurants, les magasins, les théâtres, les chaises du parc leur fournirent successivement l'occasion de reprendre les circonstances dont ils avaient tant souffert, afin d'en éliminer les piqûres empoisonnées.

A la fin de ce périple, Terry se trouva complètement débarrassée du sentiment d'humiliation qui la poursuivait depuis la nuit du bal. L'éponge aurait même définitivement effacé ce passé si Terry avait été certaine que Kay ne conservait pas une arrière-pensée sur l'influence de l'argent. Elle voulut en avoir le cœur net et interrogea Sheldon à ce propos :

— Quel rôle attribuez-vous au facteur *argent* dans votre existence ?

— C'est à l'argent que je vous dois ! . . . Vous pouvez donc deviner la place que je lui assigne dans la hiérarchie des valeurs.

— Ce n'est pas à l'argent, riposta-t-elle vivement, c'est à moi seule que vous me devez !

— L'argent a formé l'entrée en matière, rectifia-t-il, comment ne lui serais-je pas reconnaissant ?

Terry réfléchit une minute et, renonçant à protester, finit par dire :

— Je suis insatiable : je voudrais que vous fassiez remonter tout à moi seule.

Malgré les explications et les assurances de Sheldon, Terry n'arrivait pas à chasser de sa mémoire la phrase « C'est à *l'argent* que je vous dois . . . »

D'après l'opinion du solicitor, les formalités relatives à l'héritage de M. Rock touchaient à leur fin. En conséquence, les fiancés se consacrèrent à mener à bien l'ameublement de leur appartement : ils s'appliquaient à chercher un compromis entre leurs goûts respectifs.

Un matin, Sheldon vint prendre Terry pour aller chez le tapissier : tandis qu'il l'attendait dans le hall, la jeune fille se pencha au-dessus de la rampe de l'escalier et l'appela.

— Montez, cria-t-elle, je veux vous montrer ma chambre : vous vous rendrez compte du genre d'ameublement qui me plaît car tante Augusta m'avait autorisée, il y a un an, à la décorer selon mes préférences.

En un moment, Sheldon fut à côté de Terry . . . Il lui souhaita le bonjour et réclama des manifestations de bon accueil. Terry le conduisit dans sa chambre. Sur le seuil, Sheldon s'arrêta et murmura. en jetant autour de lui, un coup d'œil approbatif :

— La chambre de Terry ! . . . C'est la première fois que je suis admis à la contempler.

— Auparavant, les meubles provenaient de la maison de mes grands-parents, commenta-t-elle, et tante Augusta, jugeant que ce style ne convenait guère à une jeune fille d'aujourd'hui, me donna carte blanche.

— C'est gentil de sa part.

— Elle craignait que mes amies et compagnes, en voyant ce décor suranné, ne me considérassent comme n'étant pas à la page, ajouta Terry d'une voix dure . . . Ma tante n'est jamais généreuse, sans de bonnes raisons !

L'aspect général de la pièce avait bien un caractère féminin mais sans afféterie ; dans l'ensemble une teinte grise et verte dominait avec quelques touches dorées ; la ligne des meubles conservait une élégance et en même temps une parfaite adaptation à leur usage ; au pied du lit, un peignoir de soie molle formait une tache claire ; sur la table à coiffer, les brosses, les poudriers, les flocons de parfum posés en désordre, indiquaient que ces objets venaient de servir.

Sheldon résuma son impression :

— Je vous retrouve dans le cadre de votre chambre, Terry : voici le lit où vous reposez, la chaise où vous prenez place ; c'est devant ce miroir à trois faces que vous tâtonnez, avant de sortir, pour fixer l'angle exact d'inclinaison de votre chapeau ;

DEPUIS que "Buddy", le petit garçon de Mme W. McMurchy, eu les bronches très congestionnées, Mme McMurchy s'est rendu compte du danger d'un rhume négligé. Elle s'est rendu compte aussi que la moutarde est très précieuse pour aider à surmonter les rhumes et certaines maladies de poitrine. Mme McMurchy dit que c'est à son médecin et au traitement à la moutarde qu'elle doit la guérison de "Buddy". La famille McMurchy habite Regina, Sask., où les hivers sont longs, froids et venteux. Et Mme McMurchy voit à ce que les rhumes ne soient pas négligés. Quand l'un ou l'autre de ses fils ou son mari ont les symptômes d'un rhume, elle leur fait prendre un bain de pieds à la moutarde pour aider à empêcher qu'il ne se développe un gros rhume. La moutarde, ce remède longuement éprouvé, sauvegarde la santé de cette famille des prairies depuis des années.

Une Femme de l'Alberta Fait l'Eloge des Bains de Moutarde

Il y a quelques années, Mme M. Harvey de Red Deer, Alberta, se remit, après une longue période de traitement, d'une maladie de poitrine menaçante. Aujourd'hui, c'est une personne active et bien portante, mais elle doit encore surveiller le moindre rhume ou la moindre congestion. "Si j'ai la poitrine oppressée", dit-elle, "je prends un bain de moutarde juste avant de me coucher. Avec deux cuillerées à soupe combles de moutarde et un peu d'eau froide je fais une pâte que j'ajoute à l'eau du bain. Dès que je suis prête à me coucher, je me mets un cataplasme à la moutarde sur la poitrine, que je ne garde pas plus de 20 minutes. Ce traitement est très utile. Il m'aide à me débarrasser de l'oppression—aide ma respiration à devenir normale, et mes anciens troubles de poitrine n'ont jamais reparu."

La meilleure preuve que l'on peut se fier à la moutarde c'est que des milliers de gens l'emploient chaque année. Laissez la moutarde vous soulager quand vous avez un rhume, que vous vous sentez frileux et déprimé par la grippe ou une autre infection hivernale. Employez-la pour aider à soulager les douleurs névralgiques, rhumatismales et névritiques et les autres malaises de ce genre qui peuvent vous affecter. Si les symptômes sont graves, ne manquez pas de consulter votre médecin.

Livret d'Instructions Envoyé Gratis

Ecrivez pour demander notre livret sur les usages médicinaux et les modes d'emploi de la moutarde. Adressez-vous à: Reckitt & Colman (Canada) Limited, Montréal. Comme les qualités de moutardes varient, achetez toujours la meilleure qualité qui soit, la moutarde la plus pure et la plus forte—la Moutarde Keen.

F353S

MOUTARDE Doublement Surfine **KEEN**

Nos Solliciteurs d'Abonnements

TOUS nos solliciteurs d'abonnements sont munis de reçus officiels imprimés au nom de **Poirier, Bessette & Cie, Limitée,** et aussi d'une lettre d'introduction signée du gérant de la circulation, **M. Odilon Riendeau.**

NOUS mettons ainsi le public en garde contre les faux solliciteurs qui pourraient se réclamer de notre maison sans y avoir droit.

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film sont édités par **Poirier, Bessette & Cie.** Ce sont les trois seuls magazines que nous possédons.

c'est par ces fenêtres que vous regardez dans la rue ; voici l'appareil téléphonique que vous utilisez, dans votre lit, quand je vous appelle le matin . . .

Sheldon interrompit brusquement son inventaire pour dire :

— Tiens ! . . . Je reconnais ce visage.

Terry sursauta et tourna les yeux vers Sheldon, d'un air surpris.

Il traversa vivement la chambre et s'empara d'une photographie placée sur la table à coiffer . . . la photographie du père de Terry.

— Ce visage m'est familier, répéta-t-il, mais où l'ai-je vu ?

— En effet, ce visage doit vous être familier . . . il rappelle tant le mien.

Kay Sheldon continuait à examiner la photographie, visiblement intrigué.

— C'est votre père, n'est-ce pas ? finit-il par demander.

— Oui, mon père déshonoré !

— Vous lui ressemblez beaucoup... C'est sans doute pourquoi j'ai cru le reconnaître. Il est très beau, n'est-ce pas ?

— Il l'était . . . Cette photographie date d'avant son départ, c'est-à-dire il y a dix-sept ou dix-huit ans.

— Il n'y a pas besoin de chercher d'où vous tenez votre physique.

— Je devrais lui être reconnaissante de m'avoir transmis, avec le sang, un visage calqué sur le sien . . . Maintenant surtout, je suis heureuse que vous ayez motif de m'admirer . . . Quelle impression vous fait-il, Kay ? Mauvaise ?

Sheldon, sans lever les yeux de dessus la photographie, secoua la tête et répondit :

— Non, chérie, pas mauvaise.

— Pourtant, de toute manière, ce n'est pas ce *même* visage que vous seriez en mesure d'évoquer, objecta-t-elle : ce portrait date d'une vingtaine d'années, de l'époque où nous étions, vous, un petit garçon et moi, un bébé.

— Quelqu'un a-t-il idée du pays où il réside ?

— Non . . . Du moins c'est la version de tante Augusta et il paraît probable, en effet, qu'elle n'a jamais reçu de nouvelles.

— Il n'y a donc pas impossibilité à ce que j'aie rencontré, quelque part en Amérique . . . *votre* propre père !

— Essayez de vous rappeler, Kay, s'écria-t-elle. Si cette rencontre a effectivement eu lieu, je brûle de savoir, où, quand, comment ?

— Il y a dix chances contre une que je ne retrouve pas le fil . . . C'est probablement un effet de mon imagination.

— Bien. Mais dans l'hypothèse contraire, promettez-moi de me tenir au courant.

— Entendu, je vous dirai la vérité, même si elle est pénible.

— Vous n'hésiterez pas, même si c'est une révélation scandaleuse, n'est-ce pas ? . . . Trafic de stupéfiants, traite des blanches, commerce d'alcool ! . . .

— Vous me paraissez avoir une vue étendue sur les aberrations humaines ! Dans ma carrière passablement mouvementée, il se trouve que je n'ai jamais approché ces milieux de corruption.

— Il se peut, au contraire, que mon père s'y soit risqué . . . Dans ce cas aussi, vous me rendez compte de ce que vous avez vu ?

— Je vous le promets.

Terry répondit d'une voix émue :

— Merci.

Ils scellèrent leur pacte d'un baiser.

CHAPITRE XII

Trois semaines seulement séparaient maintenant les habitants de l'hôtel Broadbent de la date fixée pour le mariage. Les préparatifs absorbaient l'activité générale : Augusta veillait personnellement à l'exécution de chaque détail car elle savait par expérience que son entourage n'avait aucune capacité d'organisation. Adelaïde se contentait de manifester son émotion à tout propos ; Sophie formulait, d'une voix mourante, des vœux platoniques pour le succès de la réception ; Charlotte clignait des yeux, en admirant les nombreux cadeaux disposés sur diverses tables, après avoir été sortis des cartons et débarrassés de leurs emmaillottements de papier de soie.

Terry elle-même ressentait, indirectement, les effets de cette atmosphère fébrile : elle ne pouvait paraître sur le perron sans devenir le point de mire des photographes et, pendant qu'elle était à la maison, le téléphone ne lui laissait pas un instant de répit. Les symptômes de ce surmenage n'avaient pas échappé à l'œil vigilant de Phébé ; un soir à l'heure du coucher, tout en brossant les magnifiques cheveux de Terry, elle demanda :

— Tu es fatiguée ?

— Pas vraiment fatiguée mais j'avoue que mon mariage n'est pas une petite affaire !

Pendant quelques minutes le silence ne fut rompu que par le bruit de la brosse glissant sur l'épaisse chevelure, puis Phébé observa à brûle-pourpoint :

— Ce n'est pas *elle* qui te pousse à faire ce mariage ?

— D'où tiens-tu tes renseignements confidentiels, ma précieuse ?

— Une longue fréquentation de Mlle Augusta me permet de deviner ses intentions . . . Je sais aussi qu'elle doit avoir ton intérêt en vue.

Tout en parlant, Phébé choisît sur la table une brosse plus douce et reprit son occupation.

— J'épouse l'homme que j'aime, répondit Terry . . . Tu crois à l'amour, Phébé ?

— Oui, certainement.

— Tu dois avoir un préféré, à la cantonade ?

— Mon fiancé est mort, il y a quarante ans.

— Oh ! ma bonne Phébé, quelle pitié ! N'as-tu pas été courtisée depuis ?

— On n'aime qu'une fois !

— Eh bien ! Je n'imaginais pas que tu fusses demeurée aussi romantique ! . . . Pour ma part, j'ai trouvé l'*unique*, ajouta Terry avec une sorte d'humilité.

— Es-tu bien sûre que Mlle Augusta ne l'a pas mis sur ton chemin?

— Tu es une fine mouche, Phébé!

— Je ne puis le nier !

— Je n'userai donc pas de détours: quelle que soit l'origine de nos fiançailles, Kay et moi savons maintenant que l'amour seul nous unit.

— Assure-toi que ton fiancé ne conserve aucune arrière-pensée.

Quand Phébé se fut retirée, Terry, après avoir éteint la lampe, ne put s'empêcher de réfléchir aux dernières paroles de la fidèle servante : « Assure-toi que ton fiancé ne conserve aucune arrière-pensée. » Par une sorte d'intuition, la vieille femme, dans son tendre dévouement, avait posé le doigt sur le seul défaut de l'armure forgée par le bonheur. Terry se demanda : « Suis-je absolument certaine de la parfaite compréhension de Kay ? » Un léger doute en effet planait encore sur les éléments fondamentaux de leur intimité. Terry désirait ardemment, selon la suggestion de Sheldon, remonter dans le passé, afin de détruire tout vestige de la nuit du bal : aveux, compromissions, marchandages !

Terry médita longtemps sur ces pénibles conjonctures et essaya d'en discerner les conséquences possibles dans l'avenir . . . Elle prit finalement une décision, appuya sur le bouton de l'électricité, s'empara de l'appareil téléphonique placé près de son lit, se souleva sur le coude et composa le numéro de Sheldon.

La réponse arriva sous forme de question . . .

La jeune fille répliqua d'une voix posée :

— C'est Terry . . . Etes-vous couché, Kay ?

— Oui, mais je ne dormais pas.

— Vous pensiez à moi ?

— Dois-je jouer au parfait amoureux ou être sincère ?

Elle se mit à rire doucement et répliqua :

— Moi, en tout cas, je pensais à vous.

— J'étais en train de combiner certaines innovations techniques concernant Lorrieton . . . J'implore mon pardon !

Terry ne tint pas compte de cette prière, tant elle était absorbée par le sujet qu'elle se proposait d'aborder.

— Kay, s'enquit-elle, à quelle date devez-vous prendre part à cette fête-surprise ?

— Lundi en huit. Pourquoi ?

— Je craignais que ce ne fût à la veille de notre mariage. Une préface de ce genre ne m'aurait pas souri. De plus, pour dire la vérité sans fard, j'entends que vous me consacriez cette journée tout entière . . . Nous deux, en tête à tête !

— Sera-ce possible ? Je prévois de bruyantes protestations dans notre entourage.

— Je suis prête à les affronter.

— Mon rôle a été si effacé dans les préparatifs, arrangements, cérémonies, occasionnés par notre mariage que je n'aurais jamais espéré occuper, la veille, le premier plan. Où irons-nous ?

— Peu m'importe, pourvu que ce soit la complète solitude.

— La mer ? Une plage déserte ?

— Ce serait l'idéal. Venez me chercher, au lever du jour.

— Ne me mettez pas au défi !

— N'oubliez pas, surtout ?

— Oublier ? J'y penserai à chaque minute d'ici là. La perspective de vous contempler, pendant douze heures d'affilée, me sourit d'autant plus que c'est à peine, ces derniers temps, si je vous ai entrevue.

— Dans ces conditions, il est naturel que les épaisses murailles de Lorrieton aient masqué mon souvenir . . . Je vous pardonne !

Après de tendres adieux, Terry raccrocha le récepteur.

Cette conversation procura un sensible soulagement à Terry; la certitude de passer un jour entier en compagnie de Sheldon, l'aida à supporter la fébrile agitation des ultimes semaines. Elle refusa systématiquement tous les rendez-vous proposés à cette date, en ayant soin de dissimuler la joie profonde que cette seule pensée faisait chaque fois sourdre, au plus intime d'elle-même.

Adélaïde ne manqua pas d'observer qu'en général la veille du mariage, était la journée la plus surchargée d'ocupations pour la fiancée, en raison des retards et omissions presque inévitables.

— J'échapperai, par bonheur, à ce tourbillon ! se contentait de répondre Terry.

Sophie manifesta son inquiétude que la robe de la mariée ne nécessitât au dernier moment un nouvel essayage.

— Dans ce cas, tante chérie, je serai contrainte de paraître à l'église avec ma robe de voyage, répliquait Terry, en guise de solution.

Enfin le jour de la trêve arriva : les coups de téléphone, les sonneries de la porte d'entrée, les visites hâtives prirent fin. Le matin, Terry se réveilla de bonne heure ; bientôt les rayons, encore pâles, du soleil pénétrèrent dans sa chambre : « Il fait beau, grâce au Ciel, » fut sa première pensée. Elle s'étira et demeura quelques instants immobile.

Cette nuit réparatrice succédait à une journée particulièrement chargée: il avait fallu reviser tout le programme et procéder à la répétition générale de la cérémonie. Louise, la principale demoiselle d'honneur, était présente. Pontifex avait accepté d'être le garçon d'honneur de Sheldon, non sans causer de graves préoccupations à Priscilla: celle-ci avoua l'idée de voir Pontifex apparaître dans son costume d'excursionniste ou encore marcher sur la traîne de la mariée ; elle redoutait aussi qu'il ne tombât amoureux d'une des demoiselles d'honneur.

Mme Smith-Vane avait offert ses salons pour la réception et pour le lunch.

La répétition terminée, Terry avait dû, sur un appel téléphonique de Viviane, rejoindre celle-ci pour mettre au point certains détails d'organisation et en conséquence elle avait à peine entrevu Sheldon.

Etendue dans son lit, elle se disait « Nous n'avons pas pu hier confirmer notre rendez-vous . . . L'aura-t-il oublié ? » ajouta-t-elle, avec un serrement de cœur.

Elle regarda sa montre : il allait être sept heures. Si Sheldon venait la chercher, il arriverait sans doute entre huit et neuf. Elle sauta de son lit et s'approcha de la fenêtre pour observer le ciel . . . L'automobile de Sheldon était arrêtée en face de la maison.

Ainsi Kay n'avait pas oublié ! La joie fit monter le sang aux joues de Terry.

Quand Terry fut prête, elle descendit dans le hall et Sheldon marcha à sa rencontre. La porte d'entrée se trouvait ouverte, une des femmes de chambre étant en train de laver les marches du perron . . . Un rayon du soleil matinal pénétrait par l'ouverture, traçant une ligne lumineuse sur le parquet . . . De dessous les bords souples d'un panama, Terry leva les yeux sur Kay.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ? demanda-t-elle d'une voix émue.

— Depuis six heures et demie. Vous m'aviez recommandé de venir vous chercher de bonne heure, répliqua-t-il.

Terry tenait à la main un costume de bain jaune et un peignoir éponge.

— Avez-vous découvert la plage idéale ?

Sheldon répondit d'un signe de tête affirmatif et il suivit Terry qui se dirigeait vers l'automobile. Sur les coussins du coupé, il y avait panier de provisions, des couvertures empilées et les affaires de bain de Sheldon . . . Terry y jeta les siennes et prit place sur le siège.

— Six heures et demie ! dit-elle gaiement tandis que la voiture démarrait . . . La pensée de cette longue attente me donne des remords !

— Je me suis réveillé à quatre heures mais j'ai cru plus sage de patienter jusqu'au jour.

— Vous auriez pu, en arrivant, lancer du gravier contre ma fenêtre.

— J'ai cherché en vain des petits cailloux sur le trottoir . . . Comme projectile, je n'avais à ma disposition qu'une clé anglaise !

L'automobile glissait sans bruit dans les rues désertes et ce fut seulement à la sortie de la ville que Terry s'informa du but de leur voyage.

— Un peu au delà de Hampshire se découpe une baie solitaire qui remplit, il me semble, toutes les conditions voulues. A moitié chemin, nous nous arrêterons à une auberge provinciale pour notre premier déjeuner.

— Le panier de provisions ne suffit-il pas ?

— Le panier contient le lunch, le goûter et le souper... Vous avez spécifié qu'il s'agissait de la journée entière.

Terry sourit joyeusement et glissa son bras sous celui de son voisin.

Dès le début, l'excursion s'annonça bien. L'auberge devant laquelle la voiture stoppa vers huit heures et quart, répondait parfaitement aux aspirations de Terry : le portail à colonnettes, invitait au repos et la salle à manger, avec un plafond à caissons, avait une apparence vétuste à souhait.

Le déjeuner terminé, les voyageurs s'attardèrent autour de la table.

— Nous remontons le cours des siècles, observa Terry et la capitale s'enfonce dans le lointain !

— Dès que je franchis les faubourgs, la ville n'existe plus pour moi : je me replace dans mon élément, confirma Sheldon.

— C'est pourquoi j'ai tenu à ce que nous nous évadions aujourd'hui, en pleine campagne : c'est comme un rafraîchissement, une sorte de baptême pour nous préparer à demain.

— Un mariage élégant couronne dignement votre vie mondaine, ma chérie, mais vous pouvez imaginer mon désarroi : un homme des bois !

— Je regrette, pour ma part, que la cérémonie n'ait pas lieu dans une petite église de campagne, sans faste ni invités : vous et moi, seuls, pour entendre la parole de Dieu.

— Nous aurions désappointé trop de monde et peiné nos amis, objecta Sheldon. Après tout, nous penserons surtout à nous, tandis que la cérémonie se déroulera dans la nef.

Terry détourna la tête, avant de dire :

— On ne peut pas s'abstraire complètement du milieu ambiant... Chaque partie de l'office renferme un sens profond. Je prévois que je serai émue.

Sheldon mit sa main sur celle de Terry, posée sur la table et remarqua :

— Je ne savais pas, Terry, que vous envisagiez cette cérémonie avec tant de gravité.

— Je ne serais pas troublée à ce point, murmura-t-elle... si certaines circonstances...

Elle interrompit brusquement sa phrase et reprit, en souriant :

— J'espère néanmoins me comporter décemment.

— Je vous soutiendrai de mon mieux. J'ai appris mon rôle par cœur et Ponty n'a rien laissé au hasard. Il m'a rappelé qu'au collège il m'a souvent tiré d'un mauvais pas et, pour cette occasion, il se fait fort de me sortir d'embarras.

Sheldon prit alors la visage de Terry entre ses mains et le rapprocha du sien.

Le soleil était déjà haut dans un ciel d'azur quand ils quittèrent l'auberge pour continuer leur route. La chaleur se faisait sentir dans toute sa violence, au moment où ils arrivèrent à la côte : Sheldon amena l'automobile à l'extrémité de la falaise non sans cahots; ils descendirent alors et aperçurent une petite baie enserrée par un demi-cercle de rochers. La paroi de la falaise était sillonnée de crevasses, formées par des glissements de terrain, et aboutissait en pente douce sur le sable. A leur droite, s'étendait une rangée de pins tordus par le vent.

Aucun être humain n'apparaissait à l'horizon ; un silence profond régnait alentour, à peine troublé par le clapotement des vagues se brisant sur la plage et le cri des mouettes.

— Quelle paix délicieuse ! s'écria Terry.

La marée était haute et la nappe d'eau, baignant le pied de la falaise, avait un attrait irrésistible.

— Allons prendre un bain, suggéra Sheldon... Déshabillez-vous dans l'automobile et j'en ferai autant, au rez-de-chaussée.

Sheldon, en costume de bain, se tenait debout au pied de la falaise quand Terry s'engagea sur le sentier en pente... Moulée dans un maillot jaune, ses cheveux épandus, la blancheur de ses bras et de ses jambes se détachant contre le fond de verdure et de terre brune, elle donnait l'impression d'une statue d'or et d'ivoire plutôt que d'une créature vivante. Sheldon la contemplait avec admiration, sans songer à lui prêter une assistance d'ailleurs inutile : la jeune fille s'élança d'un pied sûr et l'instant d'après, elle arrêtait sa course devant son compagnon... D'un mouvement simultané, dès que Terry eut dissimulé ses cheveux sous son bonnet, ils plongèrent dans la mer. Ils se défilèrent en nageant, côte à côte, dans toute la largeur de la baie pour revenir ensuite se sécher au soleil, sur le sable et recommencer bientôt. Pendant les entr'actes, ils couraient et sautaient sur la plage, en jouant comme des enfants.

Le seul signe rappelant, au milieu de cette fête champêtre, les mondanités du lendemain était le soin que prenait Terry, quand elle s'étendait sur le sable, de protéger son visage contre les morsures du soleil, en s'abritant sous les vastes bords de son panama.

— Si je faisais demain mon entrée à l'église, dans ma somptueuse robe de satin blanc, avec un coup de soleil sur le nez, mon succès se trouverait bien compromis, dit-elle pour expliquer cette précaution.

Un peu plus tard, s'ils s'installèrent sur une plate-forme recouverte de gazon, à mi-chemin de la falaise, pour déjeuner : Terry disposa, sur la nappe, le poulet froid, le jambon et des biscuits. Après avoir fait honneur au repas, Sheldon alluma sa pipe et ils conversèrent gaiement ; au bout de vingt minutes, Terry réprima deux ou trois bâillements et le jeune homme demanda :

— Vous avez sommeil ?

— Je sens que je vais m'abîmer dans un nirvana délicieux, murmura-t-elle.

— Moi aussi.

Terry appuya sa tête sur le bras de Sheldon et ils s'endormirent, instantanément, d'un sommeil d'enfant. Quand ils rouvrirent les yeux, le soleil descendait à l'ouest et la mer dessinait une ligne brillante dans le lointain, laissant à découvert le sable parsemé de goémons et de mares d'argent.

— Sommes-nous à demain matin ? interrogea Terry, en s'étirant.

Leurs rires se répondirent. Ils se rhabillèrent, prirent une tasse de thé et, après avoir remis la vaisselle dans le panier, regagnèrent l'automobile.

Il était près de six heures : les ombres s'allongeaient ; des reflets pourpres glissaient entre les pins. Désireux de terminer la journée dans ce décor enchanteur, les deux jeunes gens suivirent le bord de la falaise et pénétrèrent dans le bois.

— Un bois de pins, l'automobile, un pique-nique vous et moi !... remarqua Sheldon en riant... Le passé semble se reconstituer.

— Cette première soirée, comme c'est loin !

Ils évoquèrent chaque détail de leur équipée, retrouvant les phrases mêmes de leur conversation et constatèrent, avec satisfaction, qu'ils pouvaient évoquer sans émoi, ces heures tumultueuses. L'odeur balsamique des arbres embaumait l'air marin.

Terry s'arrêta et murmura :

— Kay... Un tête-à-tête qui dure douze heures !

— C'est l'épreuve du feu, déclara-t-il d'une voix un peu rauque.

— Pour ma part, j'en sors indemme ! dit-elle en le regardant en souriant. Et vous, Kay, comment l'avez-vous supportée ?

— Je ne sais pas si j'aurais le courage de vous laisser échapper !

En même temps, il prit Terry dans ses bras et lui couvrit le visage de baisers.

Dix heures sonnaient quand l'automobile stoppa, de nouveau, devant la maison Broadbent.

— Je ne monterai pas ce soir, glissa Kay à l'oreille de Terry... je ne pourrais tolérer la présence de tiers après vous avoir eu, à moi seul, la journée entière.

Debout sur le trottoir, Terry se pencha à la portière et répondit :

— Il n'y a pas eu de plus belle journée depuis le commencement du monde !... J'ai l'impression que ces heures sur la plage ont préludé à une nouvelle vie, comme si la marée, en se retirant, avait emporté le passé... Kay, vous êtes tout à fait sûr, n'est-ce pas, que l'argent n'a plus aucune part dans notre union ?

— J'en ai la certitude absolue, Terry.

— Vous savez que je vous épouserais demain, même si vous n'aviez pas un sou vaillant ?

— Je le sais.

Terry soupira profondément, tout en souriant ; puis murmurant un « bonsoir », elle le quitta.

•

Le lendemain après-midi, les invités, placés au voisinage du chœur, racontèrent, en sortant de l'église, qu'au moment où Terry arrivait à leur hauteur, son visage leur apparut transfiguré par l'irritation d'une lumière surnaturelle.

Dans sa robe blanche, Terry marchait au bras d'un cousin Broadbent d'âge canonique.

Elle sourit en prenant place à côté de Kay et fit preuve, durant toute la cérémonie, de tant d'assurance et de sérénité qu'Adélaïde ne put retenir ses larmes ; Sophie et Charlotte ne cachèrent pas leur émotion et Augusta elle-même adoucit son port majestueux. Louise parut troublée au point de commettre divers manquements à ses devoirs de demoiselle d'honneur ; Priscilla édifia tous ses voisins par son attitude recueillie.

Pontifex se montra à la hauteur de sa charge et donna l'impression d'avoir derrière lui une grande expérience. Après la cérémonie, il insista pour user du privilège d'embrasser la mariée.

— Ma fonction de garçon d'honneur me confère ce droit légal et je désire en profiter... Je ne prévois pas, en effet, que l'avenir me réserve une autre opportunité, fit-il remarquer gravement.

Il avait été entendu officiellement que les mariés passeraient leur lune de miel en Ecosse, mais certaines modifications urgentes à apporter au plan primitif des aménagements à Lorrieton, leur firent remettre leur départ ; ils s'installèrent donc pour quelques jours dans l'appartement de Londres où Phébé se chargeait de leur service. Cette solution permettait à Sheldon d'être tenu journellement au courant.

La réception se prolongea fort tard et Terry, après avoir changé de toilette, ne fut prête à partir que vers l'heure du dîner.

Phébé qui s'était rendue directement de l'église à l'appartement, leur ouvrit la porte de son air renfrogné habituel. En compensation, il suffisait de jeter un coup d'œil dans les

Poli à Ongles

CUTEX

GAMME COMPLÈTE DE TEINTES ÉLEGANTES QUI DURENT DES JOURS ET DES JOURS

Comment Soulager la

DOULEUR "PERIODIQUE"

Et s'aider à obtenir la résistance contre elle!

Si, comme tant de femmes et de jeunes filles, *vous* souffrez de crampes, de maux de tête et de dos, de l'ennui de l' "irrégularité", de périodes de cafard — à cause du désordre fonctionnel mensuel —

Commencez immédiatement — prenez le Composé Végétal **Lydia E. Pinkham**. Ce liquide bien connu ne fait pas que soulager les douleurs mensuelles, mais il soulage aussi de la fatigue, de la faiblesse et de l'état de nervosité. Ceci à cause du soulageant effet produit par ses herbes et racines efficaces sur **UN DES PLUS IMPORTANTS ORGANES DE LA FEMME.**

Pris régulièrement — le Composé Lydia Pinkham aide à reconstituer une résistance contre de tels symptômes. Des milliers et des milliers de femmes en ont louangé de multiples bienfaits. Aussi, un excellent tonique pour l'estomac. *Vaut d'être essayé !*

Pour avoir une bouteille d'essai, déchirez cette annonce et envoyez-là avec vos noms et adresse à Lydia E. Pinkham Medicine Co., 201 Tucker St., Lynn, Mass.

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

Conserve la chevelure jeune

Essentiel à l'hygiène de la chevelure

Tenir les cheveux parfaitement propres, c'est en assurer l'hygiène. Une beauté durable et l'admiration en sont le résultat. Les propriétés hygiéniques du shampooing Evan Williams ont grandement contribué à son universelle popularité.

EVAN WILLIAMS SHAMPOO 15¢ 2 pour 25c.

Cette merveilleuse aventure . . . la *Jeunesse!*

NE connaissez-vous pas dans votre entourage de ces femmes — peu importe leur âge — qui semblent douées d'une jeunesse éternelle ? Leur regard exprime la joie de vivre, leur sourire a cette qualité indéfinissable des choses neuves, leur moindre geste remue de l'aurore autour d'elles.

Ont-elles un secret ? une formule ! . . . Non pas, mais elles ont recours à FEMOL pour s'affranchir des malaises particuliers à leur sexe et peuvent traverser la vie, un sourire aux lèvres.

FEMOL n'est pas un simple calmant : ce concentré végétal *va à la source du mal*, soulage la douleur, tonifie les organes et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Ne souffrez plus inutilement tous les mois ou aux époques difficiles de votre vie. Demandez aujourd'hui même une boite de FEMOL à votre pharmacien.

ADOLESCENCE - MATERNITÉ - RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

INSTITUT CAZO

637, rue Craig ouest, Montréal.

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

pièces pour avoir la preuve des multiples attentions de la fidèle servante : il y avait des fleurs dans tous les coins ; les fenêtres étaient ouvertes derrière les rideaux tirés qu'une brise légère agitait ; tous les bibelots auxquels Terry tenait, se trouvaient placés sur les différentes tables.

Ils traversèrent la salle à manger où le couvert, pour deux personnes, formait un ensemble élégant. Dans la chambre de Terry, la robe d'intérieur était préparée sur le lit et le somptueux nécessaire de toilette, présent de Viviane Smith-Vane, ornait la coiffeuse.

Terry fut particulièrement touchée d'apercevoir, à leur place correspondante, les photographies de son père et de sa mère. Elle se retourna vers Phébé qui la suivait, en portant son manteau, et l'embrassa tendrement.

— Tu as reconstitué ici le décor où j'ai vécu toute ma vie, ma précieuse, murmura-t-elle d'une voix émue.

— Tu as besoin d'une bonne tasse de thé, déclara Phébé avec autorité, en s'efforçant de demeurer imperturbable.

Terry enleva son chapeau et l'envoya rouler sur un fauteuil à l'autre extrémité de la chambre.

— Comment as-tu pu le deviner ? reprit Terry en riant ; le buffet était chargé des mets les plus délicats mais il m'aurait été impossible d'avaler un morceau de quoi que ce soit ; je ne me suis jamais sentie nerveuse à ce point.

Phébé disparut aussitôt. Terry s'assit devant sa coiffeuse et lissa ses cheveux avec les brosses d'écaille, cerclées d'or, du nécessaire. Le miroir lui renvoya une image inédite d'elle-même : son regard plus alangui, ses joues plus roses donnaient au visage une expression de douceur inaccoutumée : « C'est sans doute une transformation résultant du sacrement du mariage, pensa-t-elle, car je ne me reconnais pas ! » Le fond devant lequel se détachait le visage de Terry, dans la glace, fut brusquement modifié quand Sheldon apparut dans l'entre-bâillement de la porte . . . Il s'approcha et leurs regards se croisèrent . . . Les yeux de Kay interrogèrent : « Tu m'aimes ? » et ceux de Terry répondirent : « A la foie ! »

Maintenant, Sheldon dont la silhouette se reflétait dans le miroir, se penchait pour embrasser la jeune femme . . . Soudain il s'immobilisa, laissant le baiser en suspens . . . Sa tête se trouvait presque au niveau de celle de Terry . . . La jeune femme put constater qu'il semblait hypnotisé par la photographie de M. Sloane.

— Kay, vous l'avez reconnu ! Vous vous rappelez tout à coup où vous l'avez-vu s'écria-t-elle.

Sheldon se redressa brusquement et se mit à marcher de long en large, d'un air égaré . . . Terry fit faire un demi-tour au tabouret mobile sur lequel elle était assise, de façon à se placer en face de son mari.

— Vous m'avez promis de tout me dire, sans aucune restriction, poursuivit-elle, le regard brillant d'impatience.

— Je le sais bien ! répliqua-t-il en évitant de lever les yeux.

— Sans tenir compte ni de l'endroit où vous l'aviez rencontré, ni de la situation sociale qu'il occupait.

— Je ne le sais que trop ! répéta-t-il d'une voix rauque.

Terry devint anxieuse et ajouta :

— C'est donc que vous redoutez de me faire cet aveu, Kay ! . . . Je veux tout entendre !

— Pas aujourd'hui, Terry . . . Oh ! pas aujourd'hui !

Terry fut frappée de l'intonation tragique dont Sheldon formula cet appel . . . Il lui tournait presque le dos et elle l'examina avec attention.

— Vous l'avez donc surpris, exerçant quelque métier honteux ? . . . N'hésitez pas à parler néanmoins : Ne me suis-je pas engagée à ne m'émouvoir d'aucune révélation ? Je tiendrai ma parole, d'ailleurs je ne m'attendais pas à ce qu'il vous donnât l'occasion de lui décerner un certificat de bonne conduite.

— Non . . . non ! Ce n'est pas le motif de mon hésitation.

— Quelle autre raison pouvez-avoir de me cacher la vérité ?

Après un long silence, il proféra:

— Quelle fatalité ! Pourquoi faut-il que cette lamentable histoire coïncide avec cette journée lumineuse ?

Il fit volte-face et reprit :

— Ecoutez, Terry : laissons ce sujet de côté, pour aujourd'hui.

— Mais pourquoi ?

— C'est difficile à expliquer.

— N'est-ce pas assez que je vous le demande ? Je ne comprends pas quel obstacle vous arrête. Je vous répète que je ne me fais aucune illusion.

— Il ne s'agit pas d'une illusion, insista-t-il.

— Est-ce à dire qu'il n'y a rien de dégradant dans la conduite de mon père ?

— Rien.

— Ai-je le droit d'espérer qu'il se comporte comme une personne respectable ? ajouta-t-il avec un rire forcé.

— Oui.

— Etes-vous sûr de ne pas être le jouet d'une ressemblance ?

— Absolument certain . . . Ses yeux suffiraient à l'identifier.

— Mais le reste du visage ?

— Il porte maintenant la barbe . . . C'est sans doute pourquoi je ne l'ai pas immédiatement reconnu sur la photographie . . . D'ailleurs le nom de famille, qui me revient aussi, apporte une nouvelle confirmation.

— Il vit donc sous son véritable nom ?

— Mais oui . . . Il dirige un hôtel. Je me suis souvenu, à l'instant, avoir lu sur une facture le nom du propriétaire : « Sloane. »

Sheldon parlait lentement, comme à regret.

— Un bon hôtel, Kay ? . . . Rien de louche ?

— Autant que j'ai pu en juger, rien.

— A quelle époque, Kay, remonte votre rencontre ?

— Il n'y a pas bien longtemps . . . environ un an . . . guère plus . . . quinze mois peut-être. Le temps passe si vite !

— Et il ne vous a pas fait mauvaise impression ?

— Du tout.

— Etait-ce au Canada ?

— Oui.

— Mais alors, Kay, pourquoi hésitiez vous à me faire part d'un souvenir aussi réconfortant ? Si vous saviez dans quel abîme de déchéance j'ai parfois imaginé que mon père était tombé ! Lui avez-vous parlé ?

— Nous avons échangé quelques mots . . . Il a conservé l'accent anglais.

— Vous avez remarqué ce détail ! Eh bien ! mon père commence à prendre corps : il porte la barbe . . . Il a mes yeux . . . Sa manière de parler évoque son origine . . . N'y avait-il pas, Kay, dans son apparence, quelque chose indiquant qu'il avait frôlé la prison ?

— Non ; du moins cette idée ne me serait pas venue, à son sujet.

— Il est difficile de deviner le passé d'un homme, après plusieurs années.

— Je ne me doutais pas, à cette époque, qu'il eût un délit à se reprocher.

— L'hôtel paraissait-il prospère ?

— L'hôtel était très bien tenu. Il se trouvait entre deux villes, en bonne situation pour servir de relais aux automobiles.

— Quel aspect général a mon père: est-il grand, petit, maigre ?

Les questions de Terry se succédaient rapidement, tant elle était avide d'obtenir des détails. Kay répondit de son mieux.

— Votre père est grand et mince; ses cheveux et sa barbe grisonnent, si je ne me trompe ; ses manières sont réservées, un peu distantes. Je l'ai trop peu vu, Terry, pour pouvoir vous donner un signalement détaillé.

Terry jeta un regard, à la dérobée, sur Sheldon et dit, au bout d'un moment :

— J'ai l'impression, Kay, que vous avez une arrière pensée . . . Il s'agit de mon père et je suis anxieuse de pouvoir me le représenter tel qu'il est.

Kay s'éloigna de quelques pas, pour allumer une cigarette puis il reprit :

— Puis-je lui écrire, Kay ? Savez-vous l'adresse de l'hôtel ?

— Il ne me sera pas difficile de la reconstituer, au moins approximativement.

— Alors, je vais lui écrire et quand nous serons au Canada, vous me conduirez lui faire une visite. J'entendrai peut-être, de sa bouche, une autre version de l'événement déplorable qui a provoqué sa fuite. N'est-ce pas merveilleux, Kay, que je vous doive, un jour, de connaître mon père !

Elle se rapprocha et appuya son visage contre celui de Sheldon . . . Il l'embrassa tendrement et murmura :

— Ne regrettez jamais que je vous aie amenée à lui !

Elle se recula légèrement, afin de regarder son mari dans les yeux et poursuivit :

— Pouvez-vous vous rappeler, Kay, quel a été le sujet de votre conversation avec mon père ?

Sheldon garda longtemps le silence et quand il le rompit enfin, ce fut d'une intonation décidée qui ne semblait pas en rapport avec un simple monosyllabe affirmatif :

— Oui !

En même temps, il desserra son étreinte et, de son côté, la jeune femme se recula instinctivement . . Il fit alors quelques pas pour jeter sa cigarette dans un cendrier posé sur la cheminée puis il revint vers Terry et, en la regardant bien en face, déclara :

— Opale se trouvait avec moi, ce jour-là . . .

En entendant ce prénom, Terry sursauta . . . Sheldon continua :

— Depuis le moment où vous m'avez questionné sur ma rencontre avec votre père, j'ai essayé de me persuader que ma promesse de vous faire part de tous mes souvenirs le concernant, ne m'obligeait pas à mentionner la présence d'Opale à l'hôtel . . . Après avoir bien réfléchi, je suis contraint d'admettre que je n'ai pas le droit de passer ce fait sous silence.

La gravité du ton de Sheldon fit disparaître instantanément toute trace de sourire sur la physionomie de Terry.

— Cette circonstance occupe-t-elle donc une place si importance dans le souvenir que vous a laissé mon père? souffla-t-elle, d'une voix mal assurée.

— Je ne puis dissimuler la présence d'Opale à l'hôtel, simultanément à la mienne, sans commettre un mensonge . . .

Il s'arrêta brusquement, en constatant l'incroyable changement qui venait de se produire dans l'expression des yeux de Terry : celle-ci demeurait immobile, attendant manifestement qu'il parlât . . . Après une lé-

gère hésitation, Sheldon secoua les épaules, comme s'il voulait s'élancer et murmura :

— C'est précisément à propos d'Opale que votre père m'a adressé la parole... Lui et elle sont donc inséparables dans ma mémoire et je ne puis les rejoindre dans mon récit.

Terry ne fit aucun commentaire mais son regard continuait à questionner... Sheldon compléta son aveu :

— Il faut tout dire : votre père m'a conseillé, quand il est resté seul avec moi, de ne pas fréquenter Opale.

Il s'exprimait par à-coups et semblait obéir à une force supérieure à sa volonté. Terry finit par répondre :

— Avez-vous suivi son conseil?

Sans détourner la tête, il répliqua :

— Non.

L'attitude de la jeune femme ne prêtait à aucun équivoque : redressée de toute sa hauteur, déjà elle faisait figure d'accusatrice.

— Ainsi, vous avez *effectivement* abusé de la confiance que M. Rock vous témoignait?

Sans baisser les yeux, Sheldon continua à voix basse :

— C'est précisément le point qui est si difficile à expliquer.

— Existe-t-il une explication? demanda-t-elle d'un ton tranchant.

— Il y en a une, Terry, si vous...

Il interrompit sa phrase, en voyant la jeune fille se diriger vers la coiffeuse et prendre en main la photographie de son père... L'air absorbé, Terry poursuivit, en scandant ses mots :

— Ainsi, voilà donc le motif pour lequel vous étiez si bouleversé quand vous vous êtes rappelé les circonstances de votre rencontre avec mon père... Je m'imaginais que vous craigniez de me causer une émotion, en m'apprenant la situation sociale de l'homme dont je porte le nom.

— Je ne voulais pas qu'Opale occupât ma pensée, un seul instant, aujourd'hui.

Il se rapprocha vivement de Terry et l'entoura de ses bras.

Terry essayait en vain de se dégager. Elle balbutia enfin :

— J'ignorais, quand j'ai décidé de passer l'éponge... l'aventure à laquelle vous venez de faire allusion.

— Faites un effort pour comprendre, Terry...

— Je ne crois pas que je puisse jamais comprendre la trahison... J'étais si profondément convaincue que vous étiez incapable d'une pareille félonie.

Tout en parlant, Terry cherchait à rompre l'étreinte qui la retenait prisonnière... Sheldon se pencha vivement pour embrasser la petite main ornée de l'alliance neuve.

— Je reconnais que les apparences sont contre moi mais en réalité je n'ai pas commis cette félonie.

Ils étaient si absorbés dans leur conversation qu'ils sursautèrent, en entendant un bruit de voix provenant du hall... Sheldon rendit, instantanément, à Terry la liberté de ses mouvements.

Phébé disait :

— Veuillez entrer dans le salon, Mademoiselle... J'irai avertir M. Sheldon.

Une voix aiguë, évidemment féminine, répondit :

— Il est inutile de faire tant de cérémonies avec moi, ma bonne : je suis une vieille amie de M. Sheldon.

Sheldon devint cramoisi... il s'avança et ouvrit la porte... Par l'entre-bâillement, Terry aperçut Phébé aux côtés de laquelle, se trouvait une jeune personne brune, de petite taille et habillée en rouge.

Kay s'écria :

— Opale!

La nouvelle venue déclara :

— Oui, c'est moi-même, je vous apporte, en personne, mes vœux! Vous m'attendiez bien un jour ou l'autre, n'est-ce pas?

Tout en parlant, la visiteuse fit un pas en avant dans la direction du jeune couple mais Sheldon l'arrêta sur le seuil de la chambre, d'un geste décidé et pénétra avec elle dans le salon adjacent dont il referma la porte derrière lui.

Phébé, restée seule dans le hall, manifestait une inquiétude inaccoutumée.

— Votre thé est servi, Madame, annonça-t-elle.

Terry, la tête haute, gagna le salon.

CHAPITRE XIII

D'UN coup d'œil, Terry examina le groupe qui occupait le fond de la pièce : Opale était debout devant la cheminée et Sheldon lui faisait face.

Sheldon fut extrêmement gêné, en voyant apparaître Terry et il hésitait sur le parti à prendre mais Opale ne lui laissa pas le choix : d'une allure timide, elle se rapprocha de Terry en disant :

— Vous êtes aussi belle que je l'imaginais, d'après vos photographies dans les journaux.

Les grands yeux sombres, brillant avec une intensité extraordinaire, démentaient ces manières de petite fille.

— Vous êtes bien aimable, répliqua Terry en se mettant sur la défensive.

Se tournant vers Kay, Opale demanda :

— Ma visite, je suppose, ne vous a pas surpris?

— Rien ne me la faisait prévoir, répondit Sheldon. J'ignorais même que vous fussiez en Angleterre.

— Vous saviez pourtant que Leslie s'y trouvait?

— Oui.

— Vous avez deviné, n'est-ce pas, la raison qui m'amène ici?

— L'expérience m'a appris, Opale, qu'avec vous on n'est jamais sûr de rien, riposta Sheldon.

Il s'éloigna alors dans la direction de la fenêtre.

— J'entrerai immédiatement en matière, déclara Opale avec assurance... Je me propose d'attaquer le testament.

Sheldon ne put dissimuler sa surprise : il avait envisagé diverses hypothèses pour expliquer la présence d'Opale à Londres mais il ne s'attendait aucunement à cette décision. Il se rapprocha des deux femmes et interrogea :

— Quoi? Que voulez-vous dire, Opale?

— Je vais attaquer le testament de papa... Je le ferai annuler. Je vous empêcherai de profiter de *mon* argent. Est-ce clair?

— Le testament est parfaitement régulier. D'une part, votre père a disposé d'une portion de sa fortune en ma faveur et pour le reste il m'a dicté ses intentions. Je suis en train d'exécuter ponctuellement le plan qu'il a tracé... Rien à tenter de ce côté!

— C'est ce que nous verrons. Consultez un homme de loi, riposta Opale d'un air triomphant. Vous avez abusé de votre influence sur mon père.

— Vous vous trompez : je n'ai rien eu à faire avec la rédaction du testament et j'ai été aussi étonné que vous tous, quand j'en ai pris connaissance. Je ne me doutais même pas que votre père me ferait un legs.

En écoutant les odieuses accusations formulées par Opale, des déductions cruelles se succédaient dans l'esprit de Terry : puisque Sheldon ne se révoltait pas, c'est donc qu'il ne pouvait opposer un démenti aux allégations d'Opales. Mlle Rock continua son réquisitoire :

— Les usines de Lorrieton ont occupé l'activité de mon père pendant les dernières années de sa vie; des capitaux très importants s'y trouvaient immobilisés. Vous étiez bien placé pour vous rendre compte du brillant avenir destiné à cette entreprise industrielle et vous n'avez eu de cesse que mon père ne vous en institue l'héritier!... Eh bien! aurait-il agi de cette façon, s'il avait su comment vous vous étiez comporté avec moi? Il se reposait si aveuglément sur vous qu'il vous avait chargé d'aller me chercher au collège et de me ramener à la maison...

— Vous abordez, je suppose, le point principal de la plaidoirie de votre avocat? interrompit Sheldon.

— Evidemment, c'est le pivot même du procès. Croyez-vous qu'un juge ou un juré pourrait ne pas être impressionné par une pareille conduite? Ils seront fatalement contraints de conclure qu'aucun père ne choisirait pour héritier un homme capable de compromettre sa fille!

Terry jeta un regard à la dérobée sur Sheldon et constata qu'il rougissait violemment, en affectant d'observer, par la fenêtre, les passants dans la rue.

Peu à peu les lumières s'allumaient dans les appartements d'en face... L'illumination générale fit comprendre à Terry que la journée finissait. Cette scène répugnante avait lieu le soir même de son mariage! A ce moment, Opale se tourna vers Terry et poursuivit :

— Vous saisissez maintenant la raison qui poussait Sheldon à insister pour ne pas laisser notre explication se dérouler en votre présence? Il aurait certainement préféré camoufler la vérité, à votre usage.

Sheldon intervint vivement :

— Le fait est que j'avais mis Terry au courant de cette aventure; ainsi, si vous n'avez rien à ajouter, il ne vous reste qu'à vous retirer.

— Comment, vous lui aviez parlé de moi? demanda Opale d'une voix moins assurée.

— J'ai dit l'essentiel, répliqua Sheldon. Dans ces conditions...

— Pas si vite! Vous ne vous débarrasserez pas de moi à si bon compte. Avant de partir, je me propose de fournir à votre femme une version authentique des événements.

— Il me semble que je suis suffisamment renseignée, murmura Terry dans un souffle.

Mais Opale était décidée à aller jusqu'au bout.

— Pas tout à fait! Vous ne connaissez pas encore les circonstances exactes : sur le chemin du retour, nous avons eu une panne d'automobile, selon les meilleures traditions du genre...

Kay fit un geste brusque comme s'il se préparait à infliger un démenti à Opale mais, à la réflexion, il s'abstint. Elle continua :

— Vous devinez ce qui s'ensuivit: il m'a annoncé que nous serions forcés d'aller à l'hôtel, pendant la réparation... Précisément l'hôtel se dressait à quelques pas : curieuse coïncidence, n'est-il pas vrai? s'écria t-elle d'un ton sarcastique.

Malgré sa volonté de mettre fin à cet entretien, Terry ne pouvait s'empêcher de souhaiter apprendre tous les détails, de la bouche même de l'intéressée. Déjà il était trop tard pour reculer. Opale reprit :

— Devant l'inévitable, que pouvais-je faire? Je dus me résigner à l'accompagner. Nous étions dans un pays perdu, sans possibilité de nous

(Lire la suite page 52)

Pas de baisers?
ALORS
SOUCIEZ-VOUS DE VOTRE HALEINE!

76% de tous les adultes ont mauvaise haleine. Cest pour cela qu'il est bon d'employer la
POUDRE À DENTS COLGATE
Des épreuves scientifiques prouvent à l'évidence que dans 7 cas sur 10 la Poudre à Dents Colgate enraye instantanément la mauvaise haleine orale.
ÉCONOMIQUE!
Comparée à d'autres grandes marques, une grosse boîte de Colgate vous donne jusqu'à *30 brossages en plus;* une boîte géante, jusqu'à *40 brossages en plus*— sans qu'il vous en coûte un cent de plus.
CONSEIL AUX FUMEURS!
La Poudre à Dents Colgate est un des moyens les plus rapides et les plus faciles de se protéger contre les taches et l'haleine de tabac!

12½c 25c 40c
PURIFIE L'HALEINE TOUT EN NETTOYANT LES DENTS

DURANT PLUS LONGTEMPS, IL REVIENT A MOINS CHER
LAVABLE ET INDELEBILE
FAITES VOUS-MEME VOTRE ROBE
Viyella
ROBE
● Viyella est un tissu à la fois chaud et léger — et votre robe faite avec Viyella se lavera sans se décolorer ni perdre sa forme.
Le chic tissu anglais qui dure indéfiniment
GARANTI LAVABLE ET INDELEBILE
Largeur, 36 ou 54 pouces. Dans tous les magasins ou écrivez à Geo. L. Holland, 1011, édifice New-Birks. Montréal

Coupon d'abonnement aux trois magazines
Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.
Nom _____
Adresse _____
Ville _____ *Prov.* _____
POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Mon Cours d'Art Culinaire

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

QU'ENTEND-ON PAR ALIMENTATION RATIONNELLE ?

Un rapport soumis récemment au Conseil canadien de nutrition sur le problème de l'Alimentation a révélé que le régime des Canadiens est surtout déficitaire en vitamines B et C, en calcium, en fer et en vitamine A dans l'ordre de leur énumération.

Des enquêtes minutieuses prouvent que nous pouvons ici au pays, malgrés certaines restrictions imposées par la guerre, corriger par nos aliments toutes les déficiences signalées.

Il s'agit pour les ménagères qui n'ont pas fait des études spécialisées sur la composition des aliments et leur teneur en vitamines et en sels minéraux de savoir dans quels aliments, elles peuvent trouver toutes les substances nécessaires à une alimentation rationnelle en tenant compte de l'économie.

Les principales sources de vitamines « B » dans le régime canadien sont les pommes de terre, les céréales et le lait, trois aliments bien canadiens et qui figurent dans tous nos menus. Pour retirer de la pomme de terre toute sa valeur nutritive et sa teneur en vitamine B, il s'agit de la faire cuire avec la pelure ou encore de conserver l'eau de cuisson des pommes de terre qui ont été pelées et bouillies dans le moins d'eau possible. Les pommes de terre cuites en robe des champs, c'est-à-dire non pelées sont meilleures au goût que celles qui sont pelées et si les premières fois, on semble ne pas les aimer autant, il s'agit, pour les ménagères en charge de la cuisine, de faire l'éducation du goût. Rappelez-vous de votre indifférence d'il y a à peine vingt-cinq ans au sujet du céleri et des olives ou encore des belles tomates qu'on cultivait dans nos jardins comme ornement ; c'est donc affirmer qu'il est facile de faire relativement vite l'éducation du goût.

Les céréales, productrices de vitamine « B » sont la farine d'avoine, le blé soufflé, les germes de blé, le pain de blé entier ou le pain blanc vitaminé B, qu'il soit consommé naturel comme breuvage ou comme base des soupes ou des desserts. La mélasse foncée, les arachides ou beurre d'arachides (beurre de peanuts), le foie, le porc, les légumes secs, pois et fèves sont d'excellentes sources de vitamine B.

Pour obtenir suffisamment de vitamine « C », on aurait à consommer plus de fruits, de tomates fraîches ou en conserve, pomme de terre, légumes (feuilles) frais, navets, choux, carottes. Tout genre de cuisson détruisant partiellement la vitamine C devrait être opéré avec le moins d'eau possible et en casserole couverte et, tout comme pour la vitamine B, il est recommandé fortement d'utiliser l'eau de cuisson.

Rappelez-vous que les tuyaux d'évier se passent de vitamine et ne s'en portent que mieux tandis que nous, pauvres humains, en avons un besoin urgent pour tenir en équilibre toutes nos fonctions vitales. Nous manquons de calcium ; consommons plus de lait ou de fromage. Les viandes, les abats, foie, cœur, boudin sont riches en fer, le pain de blé entier, la mélasse pour ne parler que d'aliments bien à notre portée.

La vitamine « A » dont la déficience a des répercussions graves dans l'organisme se rencontrent abondamment dans les légumes verts ou jaunes, épinards, carottes, blé d'Inde jaune, citrouille, tomates.

Résumons en conseillant aux ménagères de faire entrer fréquemment les produits suivants dans les menus quotidiens : haricots verts, carottes, céréales complètes, fruits acides, fromage, légumes verts et jaunes, foie, lait, mélasse foncée, pommes de terre, tomates.

•

La pénurie de domestiques oblige les maîtresses de maison à préparer des réceptions très simples et exigent le moins possible de déploiement. L'hospitalité qui caractérise nos bonnes familles canadiennes-françaises doit-elle en souffrir pour cela ?

Non, recevons dans l'intimité et de façon à ne pas gêner nos invités qui savent que le service se fait de plus en plus rare.

Voici un menu simple à préparer et qui n'oblige pas la maîtresse de maison à se tenir à la cuisine à la dernière heure.

Pendant que les invités dégustent au salon le cocktail traditionnel et croquent les petits canapés bien garnis de fromage, de sardines ou toute autre garniture au choix, du moment que le tout est délicat et joliment décoré, la maîtresse de maison place sur la table des ½ pamplemousses ou une coupe aux fruits glacée. Elle s'assure également que le potage est bien chaud. Pour éviter des pas inutiles, il est bon d'avoir une petite table dans la salle à manger sur laquelle on dépose la soupière et les différents services. Le service du potage se fait ainsi plus vite. Si l'on possède un grand bol, rien n'empêche de mettre cette soupière sur la table pour servir. Le service du potage terminé, on apporte sur la table un pâté chaud au poulet. Pourquoi ce mets plutôt qu'un autre ? Parce que ce pâté pourra être mis au four juste avant l'arrivée des invités et qu'il sera ainsi bien à point. Si pour une raison ou une autre, il y a quelque retard, le pâté n'en souffrira nullement ; on n'a qu'à diminuer la chaleur et attendre le moment de le servir.

Un plat de légumes couvert dans le four peut attendre également.

Une salade croquante : céleri, carottes, chou, arrosée d'une vinaigrette accompagnera le service du fromage.

Et le dessert, où le prendrons-nous avec toutes les restrictions imposées? Les pommes sont là pour nous tirer d'embarras.

Une bonne tasse de café et nul doute que vos invités garderont un charmant souvenir de leur dîner.

Surtout, Mesdames, soyez calmes, ne vous énervez pas car le meilleur dîner perdrait tout son charme.

Voici les recettes de ce dîner simple mais tout de même appétissant et agréable :

Cocktail
Consommé aux légumes
Pâté chaud au poulet
Jardinière de légumes
Salade croquante
Pommes royales

CANAPÉS ASSORTIS :

Garniture au fromage canadien : Tailler des tranches de pain de formes variées, les beurrer légèrement et les faire griller au four ou à la poêle; couvrir d'une mince tranche de fromage ayant la forme de la tranche de pain. Garnir d'une rondelle d'olive ou de cornichons.

Garniture au fromage à la crème : ¼ de tasse de fromage à la crème auquel on mèle ½ c. à thé d'oignon râpé. Beurrer les petites tranches de pain et garnir d'une petite étoile de piment rouge.

Garniture au foie gras : ¼ de tasse de foie gras, quelques grains de cayenne (poivre rouge) : beurrer les tranches de pain et garnir d'un filet de cornichons.

Garniture aux sardines : Ecraser 6 sardines, les réduire en pâte, en beurrer les canapés, arroser de jus de citron et garnir d'un filet de betterave vinaigrée.

Vous voilà avec un assortiment de canapés qui peuvent se préparer la veille ; pourvu qu'ils soient recouverts soigneusement, ils conserveront leur fraîcheur.

•

CONSOMMÉ « JULIENNE »

2 lbs de jarret de bœuf
2 lbs de jarret de veau
1 lb d'agneau si possible
1 oignon piqué de 3 clous de girofle
1 feuille de laurier
Quelques feuilles de céleri ou autres fines herbes
3 pintes d'eau froide
1 c. à tb. de sel

Faire couper chez le boucher la viande en petits morceaux pour en extraire le plus de jus possible. Si l'on veut colorer le bouillon, on fait gratiner la viande dans le fond de la casserole avant d'y ajouter l'eau. Monter à l'ébullition et laisser mijoter 4 à 5 heures. Si possible, laisser refroidir les viandes dans le bouillon avant de couler ; il aura ainsi plus de goût. Quand le consommé est refroidi, enlever la couche de graisse à la surface et couler. Faire chauffer 1 pinte de ce bouillon et y faire cuire 1 tasse de légumes coupés en filets fins : carottes, navets, céleri, c'est ce que l'on appelle une julienne. Les consommés nécessitent surtout des garnitures légères.

Cette quantité est suffisante pour 6 services.

•

PÂTÉ CHAUD AU POULET

Préparer un gros poulet, c'est-à-dire plumer, flamber et vider. Découper en morceaux. Mettre dans une marmite avec 1 petit oignon, 1 carotte, 1 c. à tb. de sel et ¼ de c. à thé de poivre. Couvrir d'eau chaude, 1 pinte environ et laisser cuire 1 heure. Au bout de ce temps, ajouter 1 lb de viande de porc bien assaisonnée et façonnée en boulettes de la grosseur d'un pouce environ. Laisser cuire encore 1 heure. Retirer du feu, couler, désosser le poulet. Mettre la viande et les boulettes dans un plat allant au four. Prendre 2 tasses de bouillon de poulet et y joindre 1 tasse de crème, faire jeter un bouillon et épaissir avec 6 c. à tb. de farine délayée avec 6 c. à tb. d'eau froide. Quand la sauce est épaissie et bien lisse, verser sur le poulet et recouvrir d'une pâte fine. Faire cuire à four chaud, 450° F. ¼ d'heure, ensuite diminuer la chaleur à 350° F. et laisser cuire jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée. On badigeonne la pâte d'un jaune d'œuf battu avec 1 c. à tb. de lait avant de mettre au four.

•

PÂTE BRISÉE FINE

1½ tasse de farine
½ tasse de graisse
½ c. à thé de sel
2 c. à tb. de beurre
Eau glacée

Bien mélanger la farine avec la graisse et délayer avec juste assez d'eau froide pour lier la pâte qui ne doit pas coller. Etendre cette pâte et y mettre sur le tiers de l'abaisse au milieu 1 c. à tb. de beurre divisée en petites noisettes, replier la pâte sur le milieu en commençant par le bout le plus éloigné puis terminant par le bout le plus rapproché de vous. Tourner la pâte dans l'autre sens et l'étendre de nouveau tout comme la première fois. Mettre l'autre c. à table. de beurre et replier la pâte tel qu'indiqué plus haut. Laisser reposer la pâte ½ heure. L'étendre plus épaisse que pour une tarte ordinaire et en couvrir la pâte. Faire des incisions sur le dessus à l'aide de ciseaux pour l'échappement de la vapeur, humecter d'eau froide le tour de la pâte et remettre une autre bande de pâte tout autour.

•

JARDINIÈRE DE LÉGUMES

2 tasses de pommes de terre
2 tasses de navets
2 tasses de carottes
1 oignon
4 c. à tb. de beurre ou de graisse
1 tasse d'eau chaude

Couper en dés d'un pouce les pommes de terre et les navets, tailler les carottes en filets. Faire roussir le beurre, y faire revenir l'oignon haché finement. Ajouter tous les autres légumes puis l'eau chaude. Couvrir la casserole et faire cuire au four au moins 1 heure. Cette façon de faire cuire les légumes en casseroles est délicieuse.

•

SALADE CROQUANTE

Mettre dans un bol rempli d'eau glacée des filets de céleri d'un ¼ de pouce de largeur, des tranches de carottes taillées très minces pour qu'elles puissent rouler en les mettant dans l'eau froide et du chou haché très finement. Quand ces légumes ont trempé dans l'eau quelques heures, on peut les mettre dans un plat à salade ou à hors-d'œuvre, les couvrir d'un linge humide et les tenir au frais. Servir avec une vinaigrette.

•

SAUCE VINAIGRETTE

¼ de tasse d'huile à salade
3 c. à tb. de vinaigre
1 c. à tb. de miel
1 c. à thé de sel
¼ de c. à thé de poivre

Mélanger le tout en agitant fortement juste au moment de servir.

Remarquez la valeur nutritive de ce repas économique comprenant du FOIE et des SAUCISSES BROOKFIELD SWIFT!

1. C'est merveilleux ce qu'une bonne soupe peut être nourrissante! Cette Soupe Crème de Blé d'Inde, faite avec du lait complet, est riche en calcium—le sel minéral qui fait le plus souvent défaut dans les régimes alimentaires ordinaires.

2. Le Foie (braisé pendant 20 minutes) avec des Saucisses Brookfield, fait une combinaison qu'il est difficile de surpasser au point de vue de la nutrition, de l'économie et de la saveur. Vous obtenez des protéines de haute qualité et des matières grasses productrices d'énergie. De plus, le foie est extraordinairement riche en fer et en Vitamine A. Les Services d'Alimentation du Gouvernement disent que nous devrions manger du foie, du coeur ou des rognons au moins une fois par semaine, et quelle délicieuse saveur ont les Saucisses Brookfield Swift!

3. N'aimez-vous pas le bel aspect de ces petites carottes avec leur garniture de persil? Les Services d'Alimentation approuveraient cette combinaison—car ils recommandent au moins un légume jaune ou vert par jour.

4.-5. Les pommes de terre et tout ce que vous faites avec la farine approuvée par le Canada contribuent largement à fournir la Vitamine B_1. Vous devez en servir aussi car ce sont des aliments qui fournissent de l'énergie, et l'on en a besoin par ces temps critiques.

6. Ce mélange d'orange et de pamplemousse est très rafraîchissant! Il fournit beaucoup de Vitamine C et est également important pour le 'volume' et la réaction alcaline qu'il produit. Avec ce dîner, servez toujours du lait aux enfants. Les grandes personnes en ont besoin d'une demi-chopine par jour, mais la soupe-crème le leur fournit.

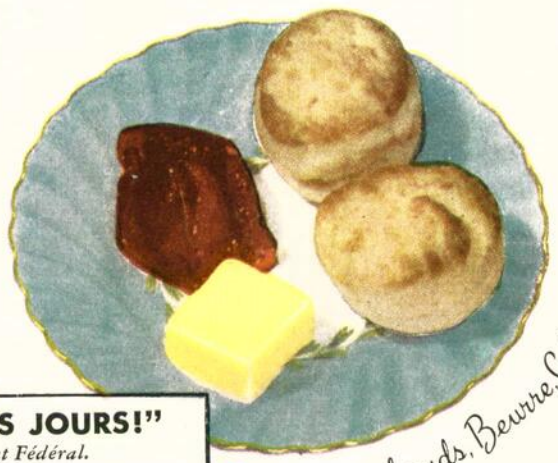
Un repas nourrissant pour une famille affamée préparé par MARTHA LOGAN, Experte en *Economie Ménagère de Swift,* suivant les conseils de Services d'Alimentation du Ministère des Pensions et de l'Hygiène, Ottawa.

SWIFT CANADIAN CO., LIMITED

1. *Soupe Crème de Blé d'Inde*

2. *Foie et Saucisses Brookfield*

4. *Pommes de terre au four beurrées*



5. *Biscuits chauds, Beurre, Gelée*

3. *Carottes*

6. *Tranches d'orange et de pamplemousse*

"MANGEZ CES ALIMENTS TOUS LES JOURS!"

disent les Services d'Alimentation du Gouvernement Fédéral.

VIANDE, POISSON, etc.—Une portion par jour de viande, poisson, ou succédané de viande. Foie, coeur ou rognons une fois par semaine.

FRUITS—Une portion par jour de tomates ou d'un fruit du genre citrus, ou du jus de tomate ou de fruits du genre citrus, *et* une portion d'autres fruits, frais, de conserve ou secs.

LÉGUMES (ainsi que des pommes de terre dont il vous faut une portion)—Deux portions par jour, de préférence des légumes feuillus et verts, ou jaunes, et souvent crus.

PAIN—Quatre à six tranches de Pain Approuvé par le Canada. Pain bis ou pain blanc.

OEUFS—Au moins trois ou quatre oeufs par semaine.

À CELA, AJOUTEZ TOUT CE QUE VOUS VOULEZ

NOUVEAU! "VIANDES!" Parmi les caractéristiques principales du livre de Martha Logan—un Manuel pour la Cuisson des Viandes—se trouvent des tableaux qui vous permettent de voir facilement si vous équilibrez bien vos repas. Quatre-vingt une recettes de viande, chacune étant répertoriée suivant le temps de la cuisson. Envoyez 10c, avec vos nom et adresse, à Martha Logan, Dept. E1, Swift Canadian Co., Limited, Montréal.

MANGEZ CE QU'IL FAUT POUR VOUS PORTER COMME IL FAUT

NOUVELLES MARIÉES

Ci-dessus : —

Mme Yves Chaput (Françoise Poliquin).
Photo Garcia.

Mme Wilfrid Major (Marcelle-Andrée Champagne).
Photo Notman.

Deuxième rangée, de gauche à droite : —

Mme Jean Saint-Pierre (Madeleine Cusson).
Photo Garcia.

Mme Jacques-R. Saucier (Aline Hurtubise).
Photo Garcia.

Troisième rangée, de gauche à droite : —

Mme André Leman (Josette Dupuis).
Photographie La Rose.

Mme James McLaughlin (Clotilde Beaudoin).
Photo Garcia.

Ci-dessous, de gauche à droite : —

Mme Ernest Bousquet (Louise Hurtubise).
Photo Garcia.

Mme Yves de Coriolis Pelletier (Thérèse Mercier).
Photo Garcia.

CONSEILS PRATIQUES

Francine

LE FER

Tous les objets en général doivent être mis en contact pendant trente à quarante minutes avec un mélange de deux tiers de pétrole et d'un tiers d'huile comestible. Essuyez ensuite avec une flanelle chaude ou frottez-les avec un mélange d'huile d'olives et de suie.

LES CHAINES DE FER

Les chaînes de fer se nettoient parfaitement par simple passage dans les flammes claires d'un feu de bois sec. A deux, le travail est simplifié, chaque personne tenant, à l'aide de pincettes, les extrémités des chaînes.

LES FERS A REPASSER

Les fers à repasser se nettoient à chaud. On peut, soit les enduire de cire blanche qu'on enlève à l'aide de sel fin, soit enfermer dans un sachet cire et sel fin et en frotter le fer chaud. On essuie ensuite soigneusement avec une flanelle sèche.

LE FER-BLANC ET L'ETAIN

Le fer-blanc et l'étain se nettoient par immersion d'une demi-heure à une heure dans un bain d'eau chaude et de cristaux de soude, suivi d'un frottage énergique au sable tamisé très fin ou au sel fin très sec. On peut encore employer une pâte formée de craie et d'eau-de-vie, ou bien les plonger dans de l'eau douce contenant quelqus oignons coupés en morceaux, qu'on porte à l'ébullition.

LES OBJETS LISSES

Ls objets lisses en fer se peuvent dérouiller à l'aide d'un bouchon trempé dans une poudre composée de deux parties de tripoli pour une partie de fleur de soufre. N'employez que dans les cas résistant le papier de verre qui détruit le *poli* du fer.

LES LAMES DE COUTEAUX

Les lames de couteaux rouillés se trouvent bien d'un astiquage avec un oignon coupé en deux, suivi du polissage habituel au bouchon et à la poudre.

L'ARGENT

Les taches de rouille sur l'argenterie disparaissent après un lavage au vinaigre chaud. Rinçage à l'eau pure et séchage à la sciure de bois.

L'ACIER

Plusieurs procédés peuvent être employés pour chasser la rouille des objets d'acier. On peut se servir d'une pâte formée d'huile alimentaire et de suie ; on recommande aussi un bain dans deux volumes d'huile pour un de pétrole. (Ceci convient aux petits objets : aiguilles, etc.). Durée : plusieurs heures. On peut recourir à un bain de pétrole, suivi de friction à la cendre de charbon de terre.

LE CUIVRE

Les objets en cuivre se nettoient parfaitement, soit avec de la cendre de cigare, ou du sel mouillé avec du vinaigre, ou une très faible solution d'ammoniaque.

LE NICKEL

Les objets en nickel retrouvent leur brillant après un nettoyage avec de l'oseille fraîche mêlée avec du blanc d'Espagne. Pas d'eau. Agir à sec. Ou encore on emploie, soit de la farine de pommes de terre.

Pour dérouiller le guidon et les rayons nickelés d'une bicyclette, enduire le métal de graisse de bœuf ou de saindoux. Au bout de quelques jours, enlever la graisse avec un chiffon imbibé d'alcali. Si des taches tenaces persistaient, touchez-les au pinceau avec de l'eau additionnée de son égal volume d'acide chlorhydrique. Rincez et frottez avec pâte de tripoli et d'huile.

L'ENTRETIEN DES PATINS

Il faut les essuyer et les sécher soigneusement après chaque usage, pour éviter la rouille. Au cas où celle-ci aurait apparu, les dérouiller avec du pétrole, du sel de cuisine, voire, en dernier ressort, du papier de verre très fin. Les vis, qui sont les premières attaquées par la rouille, seront frottées avec de la craie pulvérisée. On graissera toujours les patins à l'huile, entre deux promenades, et, pour les conserver, entre deux saisons, il faudra les recouvrir d'une couche de vaseline fondue avant de les envelopper de papier huilé et de chiffons de laine secs.

POMMADE CONTRE LA ROUILLE

Cette préparation préserve de la rouille : 150 grammes de saindoux fondu mélangé à 20 grammes de résine. En enduire les objets à préserver. Au moment de l'emploi, les dégraisser à l'essence ou à la benzine.

Enfin, règle générale : pour protéger de la rouille tous les métaux, les enduire d'une couche de vaseline.

CONTRE LES ENGELURES

Voici un moyen simple, rapide et peu coûteux de vous débarrasser de vos engelures : dans un bol d'eau saturée de sucre autant que vous pourrez, trempez vos mains pendant un bon moment et mettez des gants pour la nuit. Le lendemain soir, recommencez l'opération. Il est probable que vous n'aurez pas à le faire une troisième fois.

CONTRE LES GERÇURES

Si vous avez des gerçures, mélangez, par parties égales, de l'eau oxygénée, de l'ammoniaque et de la glycérine. Lorsque vous avez lavé vos mains et qu'elles sont encore humides, enduisez-les de ce produit ; c'est un peu douloureux sur le moment, mais très rapide comme résultat. Vous pouvez également utiliser ce mélange pour nettoyer vos mains, lorsqu'elles sont un peu abîmées à la suite d'un ménage.

ETIQUETTE

L'étiquette qu'on appose sur un sac de voyage peut être rendue imperméable si on la frotte avec de la cire chaude après avoir écrit lisiblement le nom et l'adresse et donné à l'encre le temps de sécher.

ARETE DE POISSON

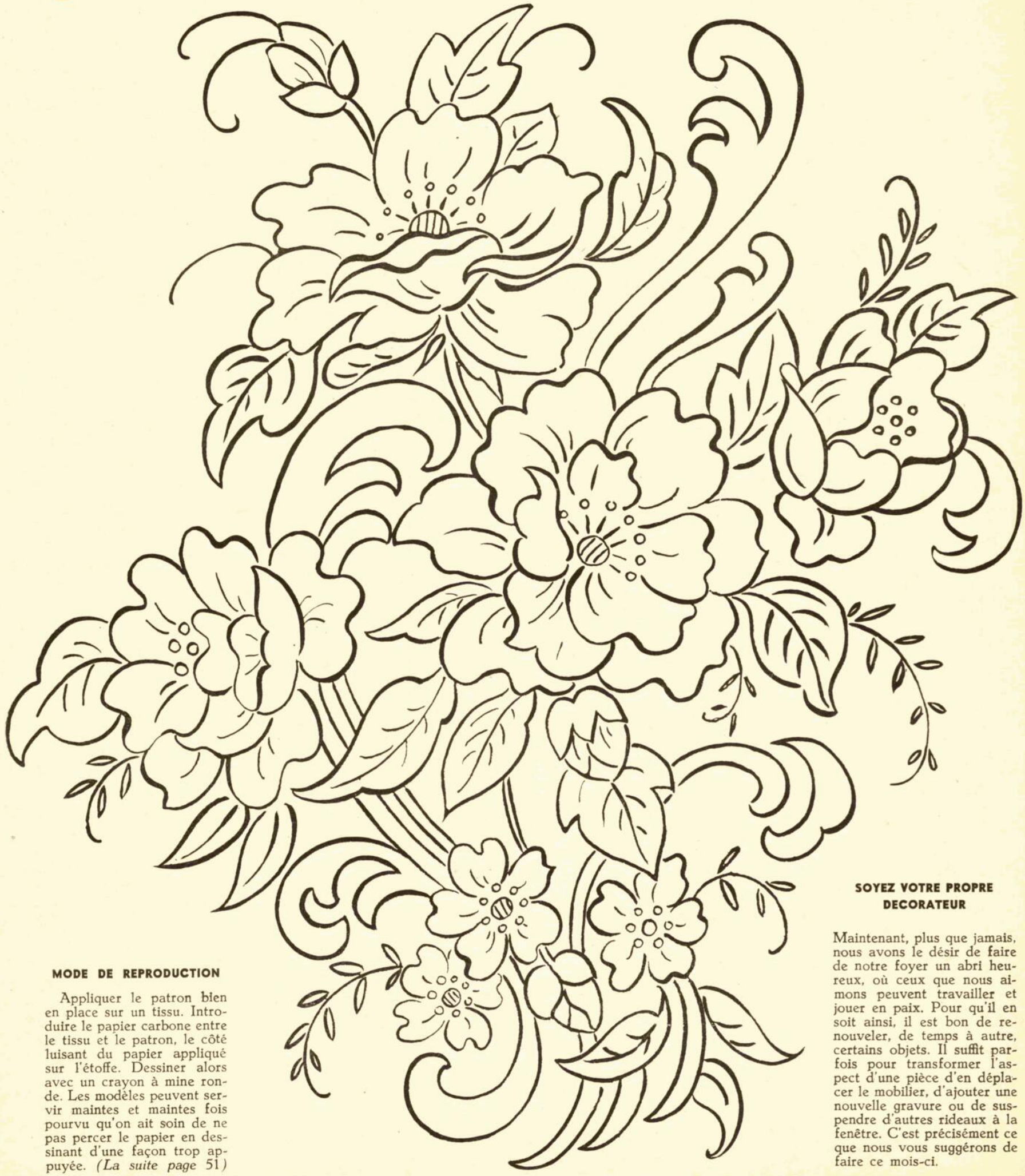
Pour déloger une arête qui s'est accrochée au passage dans la gorge ou introduite dans les cavités d'une dent, sucer un citron. L'acidité du jus de citron parviendra presque toujours à amollir ou même à dissoudre l'arête.

Plus que jamais, en ces temps de guerre, il importe de conserver ses ustensiles et bibelots à base métallique. La rouille, comme chacun sait, est un ennemi insidieux autant que destructeur. C'est à l'intention des ménagères canadiennes que Francine a préparé les petits conseils pratiques de cette page, conseils que l'on saura sûrement mettre à profit.

(Photo "La Revue Populaire")

La Broderie

Par Mme de Bellefeuille



MODE DE REPRODUCTION

Appliquer le patron bien en place sur un tissu. Introduire le papier carbone entre le tissu et le patron, le côté luisant du papier appliqué sur l'étoffe. Dessiner alors avec un crayon à mine ronde. Les modèles peuvent servir maintes et maintes fois pourvu qu'on ait soin de ne pas percer le papier en dessinant d'une façon trop appuyée. *(La suite page 51)*

SOYEZ VOTRE PROPRE DECORATEUR

Maintenant, plus que jamais, nous avons le désir de faire de notre foyer un abri heureux, où ceux que nous aimons peuvent travailler et jouer en paix. Pour qu'il en soit ainsi, il est bon de renouveler, de temps à autre, certains objets. Il suffit parfois pour transformer l'aspect d'une pièce d'en déplacer le mobilier, d'ajouter une nouvelle gravure ou de suspendre d'autres rideaux à la fenêtre. C'est précisément ce que nous vous suggérons de faire ce mois-ci.

POUR LA JEUNE MAMAN ET SA FILLETTE

4481 — Robe pour fillette, dans les grandeurs 6 à 14. Tissu requis pour la grandeur 10 : 2¼ v. de 35″, 1⅞ v. de 39″, 3⅝ v. de galon ondulé. Prix : 20 cents.

4482 — Robe pour jeunes filles et adolescentes, dans les grandeurs 11 à 18. Tissu requis pour la grandeur 12 : 3⅛ v. de 35″, 2¾ v. de 39″. 5⅛ v. de galon ondulé. Prix : 15 cents.

4484 — Blouse et jupe pour fillettes, dans les grandeurs 2 à 8. Tissu requis pour la grandeur 4, blouse à manches longues et jupe avec poche : 1⅛ v. de 35″, 1 v. de 39″. La jupe : ⅞ v. de 35″-39, ½ v. de 54″. Prix : 20 cents.

4496 — Blouse et jupe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 16. Blouse à manches longues et avec poche : 2⅛ v. de 35″, 2 v. de 39″, 1⅜ v. de 54″. La jupe : 1¾ v. de 35″-39″, 1⅝ v. de 54″. ⅜ v. de 35″-39″ de contrastant pour la poche de la jupe. Fermeture de 7″ pour la jupe. Prix : 20 cents.

4500 — Jumper et blouse pour fillette, dans les grandeurs 2 à 8. Tissu requis pour la grandeur 6, blouse : 1¼ v. de 35″, 1⅛ de 39″. Jumper : 1¾ v. de 35″, 1⅝ v. de 39″, 1¼ v. de 54″. Prix : 20 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

POUR LA FEMME AFFAIREE

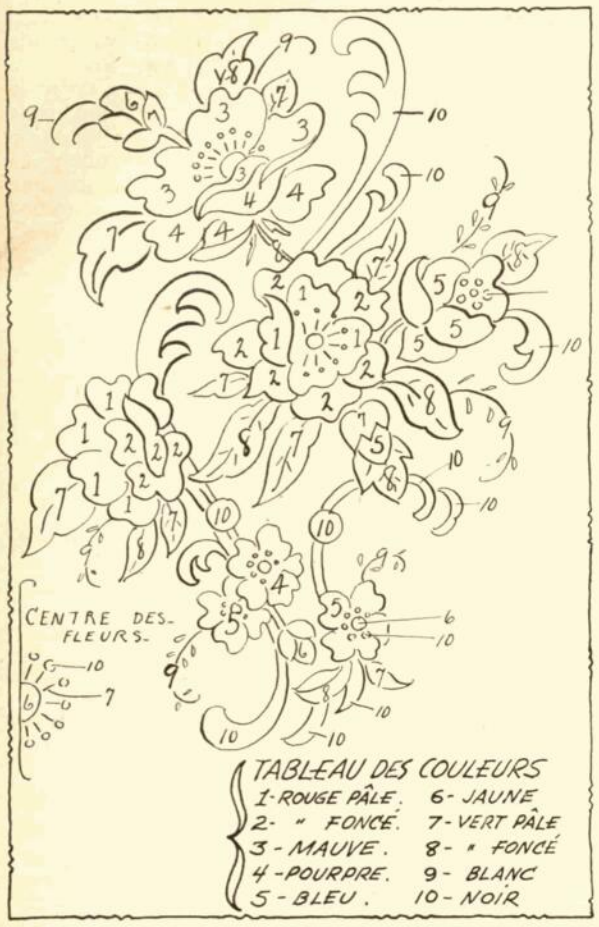
4491 — Robe deux-pièces pour jeunes filles et adolescentes, dans les grandeurs 11 à 18. Tissu requis pour la grandeur 12 : 4 v. de 35″, 3¼ v. de 39″, 2⅜ v. de 54″. ⅝ v. de 35″-39″ pour la chemisette. Prix : 15 cents.

4492 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 34 à 44. Tissu requis pour la grandeur 40 : 4⅞ v. de 35″, 4¼ v. de 39″, 3 v. de 54″. ⅝ v. de 35″-39″ pour le col. Prix : 25 cents.

4483 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 40. Tissu requis pour la grandeur 14 : 2¾ v. de 39″, 1⅞ v. de 54″. Prix : 25 cents.

4486 — Robe pour dames, dans les grandeurs 34 à 44. Tissu requis pour la grandeur 38 : 3⅝ v. de 39″, 2⅝ v. de 54″. ⅜ v. de 35″-39″ pour le col. Prix : 25 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.



La Broderie

(Suite de 48)

Nous vous donnons à la page de gauche un ravissant motif de fleurs qui se prêtera à des adaptations variées. Il n'est pas nécessaire que le tissu de vos tentures soit coûteux. Choisissez une satinette épaisse dans les tons de vert jade, bleu poudre, rose coquille ou écru. Les rideaux sur la vitre seront tout simplement écrus ou d'un ton plus clair que les tentures. La marquisette s'allie bien à la satinette.

Nous vous fournissons dix nuances de laine pour la broderie.

Chaque paquet contient ce qu'il faut pour broder un motif seulement.

Le même modèle peut également convenir à un dessin de coussin.

Mme DE BELLEFEUILLE,
60, Bord du Lac, Valois, P. Q.

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

- ☐ Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer : 10 cents.
- ☐ 10 nuances assorties de laine à broder : 35 cents.
- ☐ Frange de soie écrue pour bordure : 30 cents la verge.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

La Revue Populaire — janvier 1943

Comment garder la paix chez soi
...et rendre la vie plus agréable

EGRATIGNURES. Papa grondait en s'égratignant et s'éraflant. Maintenant, avec Noxzema, son rasage est rapide, frais et doux.

VILAIN TEINT. La petite soeur était triste devant son miroir, mais depuis, elle a découvert comment Noxzema facilite la disparition des points.

BRULURES DOULOUREUSES. Jean avait l'habitude de hurler. Mais maintenant, il crie — pour Noxzema qui rafraichit et aide la guérison.

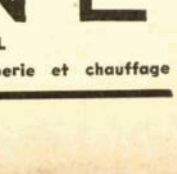
COUCHES IRRITANTES. Les mères ont découvert que Noxzema facilite la guérison rapide et contribue à prévenir l'irritation.

Le pot dont on se sert le plus!

● Il est étonnant de constater combien les contrariétés de l'existence sont souvent dues aux ennuis de la peau! C'est pourquoi, dans des millions de foyers, le pot Noxzema est tellement recherché. Et cela parce que ce n'est pas qu'une simple crème cosmétique; c'est plutôt une *formule médicamentée* contenant des ingrédients médicinaux rafraîchissants, adoucissants — une aide précieuse à la guérison des imperfections dues à des causes externes, mains gercées, brûlures, irritations, égratignures de rasoir. Elle adoucit, contribue à rendre la peau tendre — amollit également les barbes raides. L'appliquer sur la courroie ou s'en servir sur la figure sans blaireau. Des centaines de gens de profession, y compris de nombreuses gardes-malades, emploient Noxzema. Constatez tout ce qu'elle peut faire pour votre famille. Procurez-vous en un pot aujourd'hui dans n'importe quelle pharmacie ou magasin à rayons. Format d'essai à bon marché, aussi 39¢, 59¢, $1.25.

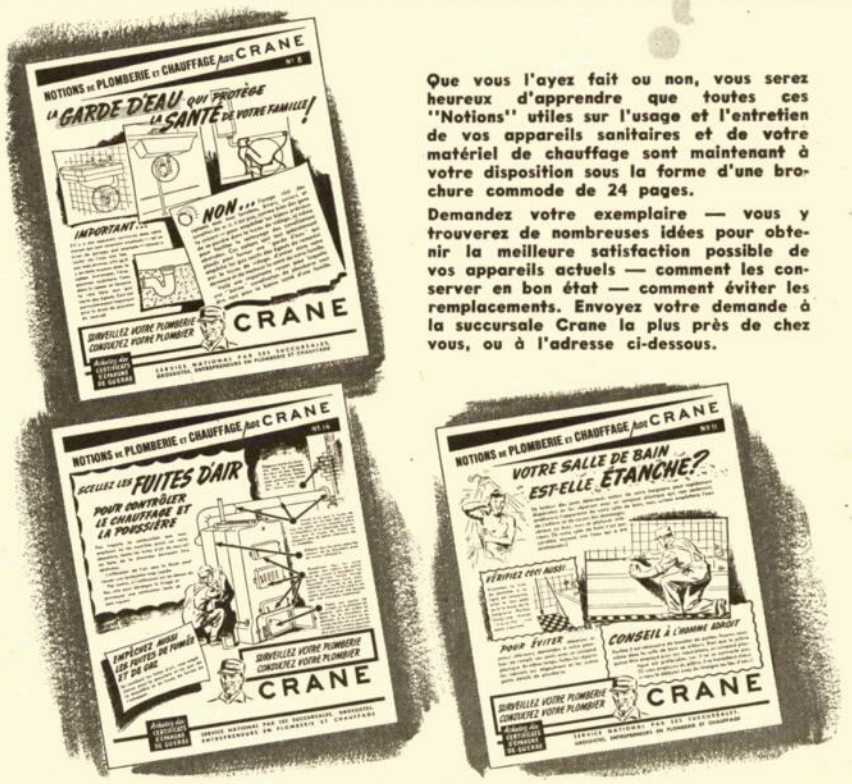
★ **LES HOMMES EN SERVICE VEULENT NOXZEMA**

—employez-la pour les *coups de soleil, engelures, irritations, échauffaisons des pieds fatigués,* et surtout, pour un *rasage* frais et adoucissant! Rendez le rasage facile, *même à l'eau froide.*



AVEZ-VOUS CONSERVÉ CES ?

NOTIONS DE PLOMBERIE ET CHAUFFAGE *par* CRANE



Que vous l'ayez fait ou non, vous serez heureux d'apprendre que toutes ces "Notions" utiles sur l'usage et l'entretien de vos appareils sanitaires et de votre matériel de chauffage sont maintenant à votre disposition sous la forme d'une brochure commode de 24 pages.

Demandez votre exemplaire — vous y trouverez de nombreuses idées pour obtenir la meilleure satisfaction possible de vos appareils actuels — comment les conserver en bon état — comment éviter les remplacements. Envoyez votre demande à la succursale Crane la plus près de chez vous, ou à l'adresse ci-dessous.

Plomberie - Chauffage
Tubes - Pompes
Raccords - Robinets

CRANE

SIÈGE SOCIAL : 1170, SQUARE BEAVER HALL, MONTRÉAL

Service national par ses succursales, grossistes, entrepreneurs en plomberie et chauffage

DES PLIS Profilés ou DES PLIS ? DÉBRAILLÉS

...lesquels doit porter la femme avisée ?

PLIS permanents à la ligne fuyante, amenuisante, à épaisseur unique sur la hanche. Ne se débraillent ni ne se décousent à la taille par un long usage. Un plissé tout le tour pour la femme chic. Votre confectionneur a un choix de jupes KONERAY en bons tissus anglais : étoffes Scotch, Cumberland et Donegal, flanelles de l'ouest d'Angleterre, Tartans authentiques, Worsteds, Toiles d'Irlande et Cream Serge, tous en montre.
Informations d'affaires : Câbler chez "Hack, Londres." Les commandes doivent être accompagnées d'informations quant au transfert et l'acquittement en Grande-Bretagne.

Seuls fabricants :
C. STILLITZ
Royal Leamington Spa, Warwickshire, Ang.

"KONERAY"

"Koneray" ☆
JUPES PLISSÉES

Coupon d'abonnement
LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2 pour 2 ans. (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

POURQUOI PAS MOI?

(Suite de la page 43)

procurer une automobile de rechange. Après le dîner, il me conduisit dans un dancing, attenant à l'hôtel. Au cours de la soirée, il m'accabla de protestations d'amour et, dans mon inexpérience, je me laissai prendre aux plans d'avenir qu'il faisait miroiter à mes yeux. Vers minuit, on ouvrit la salle du souper ; nous nous installâmes, à table, et il commanda du champagne. Bientôt de nombreux danseurs se succédèrent, la plupart arrivés des environs, en automobile... Parmi ces derniers, j'aperçus soudain deux familles chez qui j'avais été invitée pendant mon séjour au collège. Tout le monde parut surpris de me rencontrer à cette heure-là dans une salle de bal, en compagnie d'un jeune homme; d'autant plus que j'avais été leur faire mes adieux quelques jours auparavant. A leur retour, le lendemain, cette aventure défraya les conversations du pays et ma réputation en a grandement souffert. Tant que mon père a vécu, je tremblais toujours que la direction du collège ne le mît au courant de ce scandale. Après la mort de mon père, j'ai espéré que Sheldon, en reconnaissance des libéralités dont il était le bénéficiaire, se ferait un devoir de réparer le tort qu'il m'avait causé. Il n'en fut rien et depuis j'ai appris que diverses jeunes filles se trouvaient dans le même cas. Deux des victimes de la légèreté et de l'inconscience de Sheldon ont fait le voyage avec moi et ne manqueront pas d'apporter leur témoignage. Après ces dépositions, aucun juge au monde ne permettra à l'homme qui a abusé de la naïveté de la fille de son bienfaiteur, d'empocher la fortune qui revient de droit à celle-ci ! Papa a recueilli un chat de gouttière : il l'a hébergé et nourri... Je me propose simplement de le replacer dans son milieu naturel !

Il ne restait plus de révélations à faire. Opale glissa son sac sous son bras, après avoir mis ses gants.

— Je vais vous reconduire, dit Sheldon à brûle-pourpoint.

Opale acquiesça beaucoup, croyez-le bien, d'avoir détruit vos illusions. Je n'ai aucun grief contre vous, mais il ne serait pas équitable qu'un homme se comportât si mal impunément. N'est-ce pas votre opinion ?

Terry ne releva pas l'interrogation et se contenta de répondre :

— Adieu, mademoiselle Rock.

Quand elle fut seule, Terry demeura parfaitement immobile à l'endroit où elle se tenait ; les battements de son cœur étaient si violents qu'elle avait peine à respirer. Tout semblait tourner autour d'elle. Soudain, le bruit de la porte d'entrée se refermant, la fit sursauter... Elle entendit les pas de Kay qui revenait à la hâte et elle fut prise d'une sorte de panique à l'idée de se retrouver seule avec lui.

Elle sortit dans le couloir, en appelant Phébé avec une gaieté affectée :

— Phébé, viens m'aider à m'habiller !

Elle ouvrait la porte de sa chambre, quand Kay la rejoignit...

Il tenta de l'embrasser mais elle se raidit et détourna la tête... Il n'insista pas et s'éloigna d'un pas. Au bout d'un moment, il reprit :

— Voici l'exacte vérité : le vieux M. Rock m'a bien chargé d'aller chercher sa fille au collège et de la ramener pour passer les vacances avec lui. Comme je n'avais pas eu de congé depuis un an, il m'octroya une semaine de liberté, en me conseillant de me retremper dans un centre de civilisation. D'accord avec lui, je me mis donc en route huit jours avant la date fixée pour le départ d'Opale que je devais rejoindre à la gare de Marristown où l'omnibus du collège la déposerait. Il avait été convenu que nous ferions le voyage en automobile.

Terry écoutait avidement, tout en souhaitant de ne pas entendre l'évocation de Sheldon. Elle dit sans grande conviction :

— Je devine le reste... Je préfère que vous ne poursuivez pas.

Il intervint brutalement :

— Vous m'écouterez jusqu'au bout, Terry. Vous avez insisté, malgré ma prière, pour être présente pendant les révélations d'Opale... En revanche, je ne vous ferai pas grâce d'un iota de *ma* version. J'imagine qu'après ma longue retraite dans la forêt, l'air capiteux de la grande ville me monta à la tête. Le second jour de ma randonnée, je m'arrêtai pour passer la nuit dans un hôtel-casino réputé pour les distractions qu'il offrait à ses clients. Après le dîner, je pénétrai dans le dancing... Je pris part aux danses... Une des danseuses me témoigna un intérêt particulier... Presque à mon insu, nous nous trouvâmes engagés dans un flirt sans grande signification. Ma partenaire était très jolie et, de fil en aiguille, je me laissai entraîner plus loin que je n'aurais voulu. Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain ; je lui fis faire une promenade en automobile dans les environs et le soir, après le dîner, nous retournâmes au dancing. Les danses se prolongèrent fort tard et le matin, j'accompagnai cette jeune personne à la gare où elle devait prendre le train... En descendant d'automobile, elle me fit ses adieux, sans spécifier où elle allait. J'eus le tort de lui promettre de la revoir.

« Mes huit jours de vacances écoulés, je partis pour Marristown où il avait été entendu qu'Opale m'attendait à la gare. Je ne la connaissais pas, mais elle devait porter une robe rouge, ornée d'une fleur blanche, pour me permettre de l'identifier. En arrivant, je me dirigeai vers la salle d'attente où le rendez-vous avait été fixé...

Il s'interrompit brusquement puis reprit :

— J'ouvris la porte... Une jeune fille en robe rouge répondant au signalement d'Opale, était assise dans un fauteuil.

Sheldon fit un effort pour continuer.

— J'avais devant moi la personne dont je venais fortuitement de faire la connaissance, déclara-t-il d'une voix posée.

— Celle du dancing ? balbutia Terry dans un souffle.

Sheldon confirma d'un signe de tête. Il poursuivit :

— Je m'étais mis dans une situation tragique ! Ayant entièrement confiance en moi, M. Rock m'avait chargé de lui ramener sa fille...

Si Terry n'avait pas été aussi bouleversée elle-même par cette révélation inattendue, elle aurait compris par l'intonation déchirante de Sheldon que le châtiment était suffisant mais l'humiliation, la colère, la jalousie, la privaient de sa lucidité. Elle demeura impitoyable et demanda :

— Comment se faisait-il qu'Opale se trouvât au dancing ?

— Elle avait quitté sa pension plusieurs jours avant la date convenue avec son père.

Avec un tremblement dans la voix, Terry s'informa :

— De quelle façon mon père est-il mêlé à cette lamentable histoire ?

ST-HYACINTHE

(Suite de la page 37)

Au cours des sept premiers mois de l'année 1939, le nombre des abonnés de la compagnie de téléphone a augmenté de soixante-neuf comparativement à la même période de l'année précédente, atteignant ainsi, un total de 2,000. D'autre part, une augmentation notable a été également signalée dans la population. Le nombre d'habitants qui, en 1939, était de 12,850 s'est élevé en l'espace de dix ans, au chiffre de 16,708.

On a enregistré, en 1931, une grande progression dans les affaires. Les deux cent-quatre magasins de la ville ont réalisé, cette année-là, des ventes au détail atteignant une somme globale de $4,103,700.

L'école de laiterie de Saint-Hyacinthe où l'on enseigne l'art de la fabrication du beurre et du fromage jouit d'une réputation qui s'étend à toute la province. En 1938, trois cent-huit élèves s'y inscrivirent. Afin de rendre plus pratique l'enseignement qu'on y donne, une ferme est cultivée et entretenue spécialement à cet effet.

La ville compte sur deux sources différentes pour l'approvisionnement de son énergie électrique, dont l'une, comme on sait, est la propriété des contribuables de Saint-Hyacinthe. Les amateurs de manifestations sportives sont fiers et à bon droit de leur Stadium qui peut contenir 3,000 personnes. Il y a déjà longtemps que cette ville peut se vanter d'avoir une belle piscine dans laquelle trois cents personnes peuvent se baigner à la fois. Les golfeurs aussi ont ce qu'il faut pour s'adonner à leur sport favori.

Quatre publications sont consacrées aux intérêts régionaux, ce sont: *Le Clairon*, hebdomadaire ; *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, hebdomadaire ; *Le Saint-Hyacinthe Commercial*, bi-mensuel, et *La Revue des Producteurs de Fourrures*, mensuel.

D'une façon générale, le voyageur qui passe tous les ans à Saint-Hyacinthe note chaque fois une amélioration nouvelle. C'est ainsi que tour à tour, il remarque l'essor d'un quartier ou d'un autre, la fondation d'une nouvelle paroisse, l'érection d'un nouvel immeuble, la réalisation d'une nouvelle entreprise municipale. Voilà ce qui explique que cette ville n'a pas connu les nombreux problèmes que suscitent les allocations de chômage.

Enfin, il est très intéressant de noter que la première ligne de chemin de fer qui relie encore Saint-Hyacinthe à Montréal a été construite en 1847 par la compagnie *Saint-Laurent et Atlantique*. C'est aujourd'hui la propriété des *Chemins de Fer Nationaux du Canada*.

Que de progrès accomplis depuis, et dans tous les domaines !

Charles Sauriol

— Le jour où la danseuse du casino (dont je ne connaissais pas alors l'identité) m'accompagna dans une excursion en automobile, je m'arrêtai, pour déjeuner, à l'hôtel tenu par votre père.

— C'est lui qui vous a conseillé de ne pas fréquenter cette femme ?

— Oui.

— Ainsi vous l'emmeniez en automobile à la campagne, comme vous m'emmenez moi . . .

Terry ne put maîtriser son émotion et elle se dirigea instinctivement vers la porte . . .

Elle suivit le corridor conduisant à sa chambre dont elle referma la porte violemment.

Quand il fut seul, Sheldon mesura pour la première fois la gravité de l'aventure où il s'était engagé si légèrement et à laquelle une tragique coïncidence prêtait maintenant un sinistre éclat.

CHAPITRE XIV

FINALEMENT, la fatigue eut raison de la tention nerveuse de Terry : elle s'endormit et ne se réveilla que le lendemain matin, à dix heures. En reprenant conscience elle s'abandonna à une nouvelle crise de larmes . . . La scène de la veille se déroula devant ses yeux, la plongeant dans un profond désespoir. Elle ne pouvait croire qu'elle eût prononcé les paroles dont le seul souvenir la torturait. Comment avait-elle pu infliger à Kay l'humiliation d'ajouter foi au récit d'Opale, sans tenir compte de ses protestations ? Au lieu de le soutenir dans la pénible situation créée par les revendications d'Opale Rock, elle l'avait accablé plus encore.

Terry cherchait le moyen de revoir Sheldon : il fallait qu'elle s'excusât ; elle était prêt à se mettre à genoux devant lui, pour le convaincre que leur entretien de la veille participait du cauchemar.

Elle sauta de son lit et alla frapper à la porte de la chambre de Sheldon . . . Ne recevant pas de réponse, elle tourna le bouton de la porte de communication . . . Le désordre de la pièce témoignait d'un départ hâtif : le lit défait, un pyjama jeté sur une chaise, des vêtements de soirée accrochés au portemanteau. Par la porte de la salle de bain, demeurée ouverte, on apercevait une boîte à rasoir et un blaireau trempant dans de la crème de savon. Une petite pendule de voyage, posée sur une table, marquait dix heures. Terry ne croyait pas s'être réveillée aussi tard et elle craignit que Sheldon ne fût déjà sorti.

Elle prit son bain et s'habilla vivement mais à son arrivée dans la salle à manger, Phébé lui apprit que son mari n'était plus là. A l'heure du lunch, Sheldon téléphona pour annoncer qu'il ne viendrait pas déjeuner : il prononça ces quelques mots d'une voix glacée et peu encourageante. Terry essaya néanmoins de lui faire part des sentiments nouveaux qui l'animaient mais il interrompit brusquement la communication.

Le matin même, au premier courrier, Sheldon avait reçu diverses lettres concernant les revendications d'Opale et il s'était aussitôt rendu chez son avoué qui se trouvait déjà en rapport avec son confrère représentant les intérêts d'Opale. En conséquence, tout était remis en question et la liquidation de l'héritage retardée. Il faudrait par suite suspendre les travaux en cours à Lorrieton.

Terry raccrocha le récepteur d'un geste las ; elle mesurait à ce moment la gravité des conséquences de la scène de la veille : elle avait perdu le pouvoir d'adoucir cette épreuve pour Kay ; il ne lui restait plus qu'à tout tenter pour se réconcilier avec lui ; certainement ce ne serait pas facile et Kay paraissait s'appliquer à ne pas lui en fournir l'occasion : il ne rentra pas de l'après-midi. Vers cinq heures, dans le dessein de laisser supposer à Phébé qu'elle allait rejoindre son mari pour le thé, Terry s'habilla et sortit. Ce stratagème n'obtint pas le résultat désiré car, pendant l'absence de sa femme, Sheldon fit une brève apparition à son domicile : après avoir pris divers papiers dans son bureau, il était reparti sans donner d'explication à Phébé. Terry fut particulièrement désappointée d'avoir manqué Sheldon par sa faute.

Sheldon revint dîner mais le repas en tête à tête avec un homme dont le visage conservait l'impassibilité d'un masque et le regard une expression hostile, ne fit qu'ajouter aux angoisses de la jeune femme.

En se levant de table, Sheldon s'enferma dans la pièce qui devait lui servir de bureau et il se plongea dans le dépouillement de volumineux dossiers.

Le lendemain matin, les deux jeunes gens se retrouvèrent autour de la table du déjeuner : le repas terminé, Sheldon se leva et sortit sans faire part à Terry de ses intentions. Il ne s'était pas départi un instant de ses manières glacées et Terry ne conserva pas d'illusions sur les difficultés qu'elle rencontrerait si elle se décidait à avouer à Sheldon, ses véritables dispositions.

Après avoir longtemps réfléchi, Terry renonça à prendre une décision immédiate concernant l'opportunité des confidences. Une seule chose apparaissait clairement, c'était la nécessité de mettre tante Augusta au courant du changement survenu dans la situation pécuniaire de Sheldon : « Cette révélation amènera forcément une scène pénible, pensa-t-elle, et je veux au moins éviter à Kay les premières manifestations de la déception et de la colère d'Augusta. »

Elle se mit en route, à pied, pour la maison Broadbent : parvenue au coin de la rue, elle sursauta en apercevant l'automobile de Sheldon devant le perron. Elle se reprocha de nouveau sa négligeance et son retard, tout en gravissant les quelques marches du perron, puis elle ouvrit la porte avec la clé qu'elle n'avait pas encore rendue.

Sur la table du hall, le chapeau de Sheldon était placé en évidence : Terry reconnut aussitôt le vieux feutre, exclusivement réservé pour les voyages à Lorrieton . . . Elle en conclut que son mari avait décidé de s'absenter. « Pour combien de temps part-il ? » se demanda-t-elle, en réprimant un frisson. Le son de la voix de Sheldon, provenant du petit salon, parvint à ses oreilles . . . Elle traversa le hall et ouvrit la porte de la pièce . . . Evidemment, Augusta était édifiée car, sans autre préambule, elle se tourna vers Terry et s'écria :

— Tu te rends compte aujourd'hui de la folie que tu as commise ! Tu seras peut-être plus disposée, à l'avenir, à écouter mes conseils.

Terry répondit à Augusta, tout en regardant Kay :

— Je n'ai que trop conscience de m'être comportée comme une personne dépourvue de jugement.

Sheldon ne comprit pas que ce *mea culpa*, s'adressait à lui et il se contenta de dire :

— Il faut que je parte, sans délai : de graves complications se sont produites à Lorrieton.

Il prit alors congé d'Augusta, en ajoutant :

— Je n'ai pas l'habitude de ne pas observer les termes d'un contrat . . .

UNE FAMEUSE RÉCLAME "BOVRIL"

"Hélas! mon pauvre Frère." 43-4F

Des MILLIERS de GENS DÉGUSTENT le RICHE et SAVOUREUX BOVRIL

UN MAGAZINE QUE TOUTE LA FAMILLE PEUT LIRE . . .

C'est bien LE SAMEDI qui, depuis plus de cinquante-trois ans, a su mériter le titre de "magazine national des Canadiens français." LE SAMEDI, pour les nôtres, n'offre pas que l'avantage d'être rédigé en leur langue ; il répond à un besoin primordial : celui de notre mentalité, de notre psychologie. LE SAMEDI ne s'est américanisé que dans le sens de la présentation typographique et la conception nouvelle de mise en page. Quant à la matière proprement dite, elle demeure un produit dont la formule s'adapte idéalement à notre façon de voir, de penser et de vivre. LE SAMEDI, en ces temps troublés, conserve un caractère d'objectivité qui lui donne une réelle valeur informative. Bref, LE SAMEDI ne déroge pas de son programme qui consiste à distraire et à renseigner. Demandez à nos lecteurs et ils vous diront ce qu'ils en pensent.

LE NOUVEAU FEUILLETON en cours, depuis le numéro de Noël, a pour titre :

L'INFAME TRAHISON

par VICTOR CHAUVET

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE,
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada

La BEAUTE PHYSIQUE
c'est la joie de vivre

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

Traitement SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.
Casier Postal, 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Votre nom .....

Votre adresse .....

.....

SURDITÉ
L'ESSAI GRATIS PRIVEMENT

Sans batterie et sans fil. Notre essai de 30 jours vous convaincra que le VIBRAPHONE est le mieux éprouvé de tous les appareils pour le soulagement de la surdité. Presque invisible. Prix très raisonnable. Venez entre midi et 5½ heures.

Cie Canadienne Vibraphone
J. LAURIN—Ch. 813, 8e étage
EDIFICE DRUMMOND
1117, rue Ste-Catherine O., Montréal

j'espère que vous voudrez bien faire la part des circonstances.

Il passa devant Terry, sans paraître la voir et sortit... La jeune femme le rejoignit dans le hall... et franchit le seuil, dans la même foulée, en refermant derrière elle la porte du petit salon. Quand Sheldon s'aperçut que Terry le suivait, il fit un geste pour l'écarter. Terry ressentit cruellement cet affront mais elle jugea n'avoir pas le droit de se plaindre. Elle questionna d'un air calme:

— La nuit vous a-t-elle porté conseil ?

— Aucunement. Les perspectives sont toujours aussi sombres.

Il attrapa son chapeau et l'enfonça sur sa tête. Après avoir ouvert la porte, il se retourna à moitié et reprit avec une visible lassitude :

— Les choses vont se gâter... Vous agirez sagement en vous mettant, dès à présent, à l'abri.

En réponse, Terry murmura :

— Kay, emmenez-moi avec vous à Lorrieton.

Il jeta sur elle un regard stupéfait et répliqua :

— A aucun prix !

Ils descendit alors les marches en courant... Terry aurait voulu l'implorer encore mais le ton dont il avait formulé son refus l'avait comme paralysée... Quand elle retrouva son équilibre, l'automobile était déjà loin.

Terry revint ensuite dans le petit salon où Augusta l'accueillit avec de violentes récriminations. La redoutable Mlle Broadbent commença par déclarer qu'elle n'ajoutait pas foi à l'histoire du coup de théâtre : Sheldon, à son avis, devait certainement s'attendre à ce que des parents de M. Rock attaquassent le testament. Sans le dire expressément, elle laissa entendre que, prévoyant l'orage, le bénéficiaire avait eu soin de mettre une petite partie de la récolte à l'abri.

Cette insinuation eut le don d'exaspérer Terry : les joues en feu, les yeux brillants, elle prit la défense de son mari avec d'autant plus d'ardeur qu'elle se rappelait avoir douté aussi de lui.

— Je serais curieuse, ma tante, de connaître les avantages tangibles qui resteront à Kay de cet héritage ? s'écria-t-elle rageusement.

Augusta avait une énumération toute prête.

— La belle propriété où il a installé son père...

— M. Sheldon père et sa fille y ont gagné, en effet, une agréable résidence, mais ma question concerne exclusivement les bénéfices personnels de Sheldon.

— N'inscris-tu pas à l'actif les usines de Lorrieton ?

— A Lorrieton, Kay ne fait qu'exécuter scrupuleusement les plans établis par M. Rock : les installations et les capitaux investis feront retour aux héritiers définitifs... Somme toute, sur les avances obtenues des liquidateurs, il ne reviendra à Sheldon qu'une automobile de luxe et une garde-robe élégante... A peu près tout le reste constituera l'apanage de la famille de M. Rock.

Mais Augusta ne s'avouait pas battue.

— Il y a aussi l'appartement, précisa-t-elle... un appartement d'un loyer très élevé et luxueusement meublé.

— C'est uniquement pour moi que cette location a été faite ; avant son mariage, Kay occupait deux chambres dans un modeste hôtel.

— En fin de compte, il y a *toi*... L'héritage lui aura toujours valu d'épouser une très jolie femme ! objecta Augusta avec amertume.

Cette constatation fit soudain tomber l'excitation de Terry... Une pensée cruelle traversa son esprit : « Même pas ! » Elle reprit ensuite :

— Quand Sheldon vous a versé des arrhes, ce n'était pas pour m'acheter mais pour payer ma rançon... Encore tout à l'heure, il m'a suggéré de reprendre ma liberté...

— Sans me donner de détails, interrompit Augusta, il m'a fait comprendre qu'au cas où le jugement lui serait défavorable, il perdrait non seulement sa fortune mais de plus son honneur.

— C'est exact : la perte de ce procès aurait pour lui les plus graves, les plus redoutables conséquences.

— Si ces prévisions se réalisaient, as-tu l'intention de demander la séparation ?

— Pour que je quitte Kay, il faudrait qu'il me chasse ! Je ne céderai qu'à la violence.

Le ton de Mlle Broadbent avait complétement changé quand elle répondit :

— Ah, vraiment !

— Quand on aime, on ne peut agir autrement... confirma Terry simplement. Je ne suis même pas troublée qu'il ne soit pas en mesure de remplir les engagements conclus avec vous. Il est dans l'impossibilité de le faire actuellement et il ne pouvait, à l'époque, prévoir cette complication... Quoi qu'il arrive, je lui demeurerai fidèle ; si le monde entier le repousse, je me tiendrai à ses côtés... s'il y consent.

La première pensée de Mlle Broadbent, après avoir entendu la communication de Sheldon, avait été : « Il s'agit de dégager Terry de ce fiasco matrimonial... Quand elle sera libérée de tout lien, que m'importera le sort de Kay et l'issue du procès !.... » Par contre, Augusta savait maintenant qu'une séparation serait pour Terry, une condamnation à mort... Alors que fallait-il faire ? Son instinct pratique lui indiqua la solution: il ne restait qu'à accepter la situation et à en tirer le meilleur parti.

Quand Terry sortit de cette entrevue, elle se sentait véritablement désespérée ; elle marchait au hasard, sans but précis ; elle aurait voulu avoir accompagné Kay, mais, en même temps, elle appréhendait son retour. Elle éprouvait le besoin de se confier à quelqu'un qui pourrait juger les événements avec impartialité.

Par une soudaine inspiration dont elle s'expliquait difficilement l'origine, Terry se rendit compte que Pontifex était précisément la personne susceptible de lui donner des conseils utiles. Elle héla un taxi et se fit conduire chez Pontifex : sur les indications de la propriétaire de la maison meublée, où habitait l'écrivain, elle frappa à la porte du petit appartement... Pontifex vint ouvrir mais ce ne fut qu'après avoir considéré la visiteuse pendant quelques instants, à travers les verres ronds de ses grosses lunettes, qu'il le reconnut.

— Vous étiez plongé dans le travail et je vous dérange ? demanda-t-elle pour lui fournir une excuse.

— Vous vous trompez du tout au tout, mademoiselle Sloane ! Si j'ai eu l'apparence de tomber des nues au lieu de vous accueillir immédiatement avec affabilité, c'est parce que j'attendais Prissy... J'ai été pris au dépourvu, en constatant que je n'avais pas besoin de m'incliner pour me trouver de niveau avec votre tête!

Il la fit entrer et ajouta :

— Je suis très content que vous ayez assumé l'initiative de cette démarche : de mon côté, je désirais beaucoup vous voir mais je n'étais pas sûr que la réciproque fût vraie.

— Vous êtes donc au courant ?

— Oui. Kay est venu me surprendre ce matin et il m'a raconté ce qui s'est passé.

— Cela simplifie mon rôle.

Pontifex approcha un fauteuil d'aspect vétuste et invita Terry à s'asseoir. Le mobilier se réduisait au strict nécessaire, en dehors d'une vaste table placée devant la fenêtre et qui était couverte de livres, de papiers, de bouteilles d'encre, de crayons et de boîtes de cigarettes. Dans un angle, une machine à écrire, d'un modèle suranné, portait une feuille à demi dactylographiée. Pontifex s'installa sur une chaise, croisa ses longues jambes, offrit une cigarette à Terry et en alluma une lui-même. Il se pencha ensuite vers son interlocutrice, d'un air engageant.

Terry, mise en confiance, aborda de suite le sujet de ses préoccupations :

— Pontifex, vous avez entendu parler d'Opale Rock ?

— Oui. C'est elle qui est à la base de toute l'affaire, n'est-ce pas ?

Terry fit un signe de tête affirmatif et Pontifex poursuivit :

— Vous avez pris cette révélation du mauvais côté ?

— Kay vous l'a dit ?

Le jeune homme regarda Terry dans les yeux et posa une simple question :

— Vous paraît-il probable qu'il m'ait fait cette confidence ?

Terry rougit violemment et répondit :

— Non, naturellement, il n'y aurait pas songé !

En même temps, au fond de son cœur, elle formulait un acte de contrition pour avoir suspecté Sheldon.

Pontifex poursuivit :

— Je n'ai pas eu besoin d'une indiscrétion pour deviner la vérité : seul le remords peut justifier l'expression désespérée qui obscurcit vos yeux !

— Je regrette bien de vous imposer ce pénible spectacle, reprit Terry avec lassitude, mais vous êtes la seule personne au monde à qui je puisse parler, à cœur ouvert.

— En vous écoutant j'ai l'impression que je grandis encore... J'appréhende qu'en me redressant, ma tête ne crève le plafond !... Dans de si sérieuses conjonctures, ajouta-t-il en changeant de ton, tous les amis de Kay doivent se serrer autour de lui.

— Vous me portez un coup droit! J'ai déserté !

— Une fausse manœuvre qu'il est facile de réparer.

— Que puis-je tenter ?... Kay séjourne à Lorrieton et moi à Londres.

— Son absence ne se prolongera pas et vous trouverez bientôt l'occasion de donner votre mesure.

— Je n'espère pas grand'chose de mes efforts. J'ai conscience de lui avoir si gravement manqué !

— C'est indiscutable ! confirma-t-il en riant mais grâce au baume merveilleux dont vous possédez le secret, vous n'aurez pas de peine à cicatriser la blessure que vous avez ouverte !

— Vous êtes bien encourageant, Ponty ! Toutefois je ne suis pas sûre que Kay se soumettra au traitement. Il est en droit de me chapitrer.

— A cause d'un petit accès de jalousie ? Vous avez donc perdu le sens des proportions, ma chère ?

— Oui, s'écria-t-elle, c'est bien la jalousie qui est à l'origine de tout le mal !...

— C'est un vilain sentiment qui déforme notre intelligence. Quand, comme c'était votre cas, on nourrit des illusions sur l'homme aimé, la dé-

(Lire la suite page 56)

LE PIRE FLÉAU DE L'HUMANITÉ

Par le docteur NORBERT VEZINA

La syphilis est libéralement répandue sur tout le globe, parmi toutes les races, toutes les classes de la société. Cette maladie existe de par le monde à l'état épidémique continuel depuis au moins cinq siècles. Le premier fruit, en effet, que les Espagnols recueillirent de la conquête du Nouveau-Monde fut la vérole ou syphilis.

La science médicale connait actuellement les moyens qu'il faudrait employer pour anéantir cet ennemi commun du genre humain. Aussi longtemps, cependant, qu'on persistera à envisager le problème sous son angle moral, on ne peut espérer de progrès appréciables dans la lutte contre ce fléau. Au point de vue médical, il n'y a pas de maladie qui soit pire ou meilleure qu'une autre. Toute maladie est mauvaise en soi. Ce qui est bon, c'est la santé.

La syphilis est causée par un parasite infiniment petit, le « tréponème pâle », ainsi dénommé par Schaudinn qui le découvrit en 1905. A travers

Le tréponème pâle, grossi 35,000 fois.

les lentilles grossissantes du miscroscope, le tréponème a l'aspect d'un filament très mobile, enroulé en spirale à la façon d'un ressort à boudin.

Tout le monde sait que la vérole est contagieuse. Le tréponème passe d'un individu malade à un individu sain grâce au contact sexuel. Il faut reconnaître que les autres modes de contamination sont exceptionnels. Quant au caractère de la maladie elle-même, il existe, dans le public en général, une foule de croyances erronées et teintées de superstitions. Heureusement qu'on a inauguré un peu partout des programmes d'éducation sur cette question, et que le sujet n'est plus tabou comme il l'était il y a quelques années à peine.

Beaucoup de gens ne peuvent cacher leur grand étonnement quand on leur dit qu'un enfant peut faire de la syphilis. Il n'y a pas lieu d'être surpris lorsqu'on sait que la femme syphilitique qui devient enceinte transmet très souvent son infection à l'enfant qu'elle porte. C'est la syphilis maternelle qui importe. Le mari syphilitique ne peut engendrer un rejeton syphilitique si son épouse est saine, c'est-à-dire si elle n'héberge pas le tréponème pâle. Les tréponèmes de la mère contaminée envahissent le produit de la conception et le syphilisent rapidement.

Un enfant qui acquiert la syphilis de sa mère durant les premiers mois de sa grossesse meurt fréquemment avant de naître. La syphilis est, en effet, une des plus grandes causes d'avortement et de mortinatalité. On estime à 100,000 le nombre d'enfants morts-nés chaque année aux Etats-Unis. Mais l'enfant ne meurt pas toujours ; il arrive alors au monde avec la syphilis. Les tréponèmes trouvent dans les tissus délicats du bébé un milieu très favorable dans lequel ils se multiplient à l'envie. Rien ne s'oppose à leur œuvre destructrice, rien sauf un traitement intensif et bien conduit.

La syphilis congénitale, c'est-à-dire que l'enfant apporte en naissant, peut donner des signes qui apparaissent dès les quatre premiers mois après la naissance. Notons parmi ces signes précoces l'écoulement nasal sanguinolent et croûteux ainsi que certaines lésions particulières de la peau localisées au pourtour de la bouche où il se fait des fissures ou crevasses laissant des cicatrices indélébiles. Les manifestations tardives de la syphilis congénitale portent sur tous les organes, surtout sur le squelette. Elle peut aussi donner à ce stade des malformations dentaires, des troubles occulaires sérieux et des troubles auditifs pouvant aller jusqu'à la surdité complète.

Le tableau n'est peut-être pas très gai, mais il ne faut pas oublier qu'un enfant qui reçoit un traitement adéquat dès que le diagnostic de syphilis est posé peut guérir de son infection.

Toutefois il vaut infiniment mieux prévenir la syphilis infantile que de la guérir. Le problème qui se pose alors ici est celui très complexe de la prévention de la syphilis en général. Puisque l'infection du nouveau-né découle de la syphilis de l'adulte, il est opportun de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la situation.

Disons tout de suite que la syphilis se rencontre plus souvent chez l'homme que chez la femme. Dans la grande majorité des cas l'infection est apportée sous le toit familial par le père qui infecte ensuite sa femme ; cette dernière à son tour transmet l'infection à ses enfants. La syphilis est relativement peu fréquente chez la femme, à n'importe quel niveau social, jusqu'au moment du mariage. Après le mariage, le taux de la syphilis chez la gent féminine tend à approcher celui qui existe chez les individus mâles. On peut donc affirmer que la syphilis de l'enfant dépend surtout de la fréquence avec laquelle les hommes sont infectés.

De là l'importance de l'examen médical des candidats au mariage. Les sujets syphilitiques ainsi dépistés par cet examen et par l'analyse du sang pourraient être d'abord traités de façon à les rendre non contagieux pour l'autre conjoint.

Toutefois le traitement des mères syphilitiques enceintes est le plus important et le plus efficace des moyens que nous ayons pour prévenir la syphilis congénitale. Un traitement bien suivi pendant toute la grossesse permettra la naissance d'un enfant non syphilitique.

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP
Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

LE PAYS A BESOIN d'ÉLECTRICITÉ

Vous contribuerez sérieusement à maintenir au plus haut point la production de guerre canadienne, en ménageant l'électricité. Il n'y a pas assez d'énergie électrique pour l'industrie de guerre et la consommation civile. N'éclairez que si c'est nécessaire—n'utilisez vos appareils que s'il le faut—tenez au strict minimum votre consommation de courant.

Canadian Beauty
Appareils Électriques

RENFREW ELECTRIC AND REFRIGERATOR COMPANY LIMITED - RENFREW, ONTARIO

Ne souffrez plus grâce au TRAITEMENT MEDICAL F. GUY

C'est le remède connu contre les *périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave. de Chateaubriand
Boîte Postale 2353 (Place d'Armes)
Montréal, P. Q.

POURQUOI PAS MOI?

(Suite de la page 54)

ception se complique d'une souffrance aiguë.

Terry approuva d'un signe de tête.

— Je dois dire que je réservais ma sévérité morale pour Kay . . . J'ai des idées plus larges quand mon bonheur n'est pas en jeu ! . . . Il y avait aussi des circonstances aggravantes : Opale est la fille de M. Rock ! La seule pensée que Kay avait trahi la confiance de cet excellent homme, me bouleversait.

A peine de retour dans son appartement, elle téléphona à la firme « Abbey et Abbey », les solicitors de Sheldon : elle prit rendez-vous avec l'associé senior pour le lendemain, trois heures et demie. Elle éprouva une vive satisfaction de s'être enrôlée pour la défense de Kay ; « Même si ma déposition se révèle de peu d'importance, je serai contente d'avoir tenté d'être utile. »

Immédiatement après le dîner, Augusta téléphona : elle entra brusquement en matière :

— Terry, je viens d'apprendre la plus extraordinaire nouvelle . . .

— Bonne ou mauvaise ? interrompit Terry.

— Bonne : l'administrateur-délégué de la Société où ton père était employé, vient de m'annoncer qu'il avait acquis la preuve de son innocence.

— Voilà une grande, une heureuse nouvelle ! Est-elle rigoureusement authentique ?

— Il n'y a pas d'erreur possible : la Société a, en mains, la confession du véritable voleur. L'administrateur-délégué m'a exprimé le désir de savoir où ton père réside actuellement, afin de pouvoir lui faire tenir la compensation que la Société estime lui être due.

— N'est-il pas trop tard ? Aucune puissance humaine ne peut restituer à mon père tant d'années sacrifiées !

— Sans doute, mais il faut considérer qu'il n'a pas subi un châtiment ignominieux.

— Grâce à votre intervention, tante Augusta. Vous n'avez pas hésité, par contre, à le rayer du nombre des vivants. N'est-ce pas excessif ?

Mlle Broadbent répliqua sèchement :

— Si je n'avais pas pris cette initiative, ton père eût inévitablement été condamné. Les preuves accumulées contre lui paraissaient accablantes et il a fallu les aveux, *in extremis*, du coupable pour l'innocenter . . . Venons au fait : comment pourrions-nous découvrir la retraite de ton père ?

— Kay m'a fourni hier des renseignements très intéressants à ce sujet et je comptais vous les communiquer à notre prochaine rencontre : mon père exploite un hôtel dans une petite ville du Canada ; Kay s'y est arrêté quelques jours . . . Il a identifié mon père d'après la grande photographie posée sur ma commode.

Mlle Broadbent demeura quelques instants interdite, tant fut intense sa surprise. Enfin elle réussit à dire :

— Il faudrait nous mettre en rapport avec lui aussitôt que possible. Ton mari est-il en mesure de nous fournir une adresse approximative ?

— Je le crois. J'enverrai Kay vous parler, dès son retour.

— Quand revient-il ?

— Je ne sais pas exactement : cela dépend de la tournure que prendront les affaires à Lorrieton.

— Sheldon dispose-t-il des fonds nécessaires pour faire face aux frais du procès ?

— Il n'a fait aucune allusion à cette éventualité, mais étant donné que les liquidateurs de la succession Rock sont forcés de suspendre toute avance, en attendant le jugement, il ne doit pas rouler sur l'or.

— Est-il décidé à se défendre ?

— Certainement.

— Tu n'ignores pas combien les frais de justice sont élevés.

— Kay trouvera probablement le moyen d'emprunter.

— As-tu l'intention de rester avec ton mari, quoi qu'il advienne ?

— Envers et contre tous !

— Tu es absurdement romantique ! conclut Augusta avant de couper la communication.

Les bureaux d' « Abbey et Abbey » occupaient un vaste local assez délabré, dans un des quartiers de la « Cité » réservé depuis plusieurs siècles aux hommes de loi. Quelques instants avant l'heure fixée, Terry s'engagea dans l'escalier de pierre qui conduisait au premier étage. Un clerc l'introduisit dans le salon d'attente. Elle n'était pas assise depuis plus de trois minutes quand le même clerc ouvrit de nouveau la porte, tout en disant à la personne qu'il précédait :

— Mme Sheldon est déjà arrivée, monsieur.

Kay fit alors son entrée dans la pièce.

Terry se leva, comme mue par un ressort. Sheldon attendit que le clerc se fût éloigné pour demander à Terry d'un ton brusque :

— Que faites-vous ici ?

Le cœur de la jeune femme battait à se rompre ; néanmoins elle fournit calmement des explications :

— J'ai un rendez-vous avec M. Abbey père, à trois heures et demie.

— A quel propos ?

— Je désirais consulter M. Abbey sur mon témoignagne éventuel au procès et ne vous faire part de mes projets qu'après mon entrevue.

— Je ne veux à aucun prix que vous vous mêliez de cette affaire. Veuillez donc vous abstenir désormais de toute démarche.

— Mais Kay, j'avais seulement l'intention . . .

L'apparition du clerc interrompit l'explication de Terry qui fut bien obligée de laisser Sheldon pénétrer, à sa suite, dans le cabinet de l'avoué, dont le clerc maintenait la porte ouverte.

M. Abbey senior, un homme de haute taille, maigre et sec, s'avança à leur rencontre en disant avec cordialité :

— Je ne vous attendais pas, Sheldon.

Kay, après avoir fait les présentations, répondit :

— J'arrive de Lorrieton et je suis monté, à tout hasard, dans l'espoir que vous pourriez me recevoir, la situation à l'usine devenant préoccupante. On m'a fait entrer dans le salon d'attente où j'ai eu la surprise de trouver ma femme.

Il faisait visiblement effort pour dissimuler sa mauvaise humeur.

M. Abbey indiqua un fauteuil confortable à Terry et un autre siège à Sheldon. Lui-même resta debout, bien placé pour observer les visages de ses interlocuteurs assis devant la fenêtre. Ils parlèrent quelques minutes de choses et d'autres puis, une fois la glace rompue. M. Abbey demanda :

— Eh bien ! madame Sheldon, veuillez m'exposer le but de votre visite ?

Terry se tourna du côté de Kay et dit avec un sourire forcé :

— Mes confidences à M. Abbey ne comportaient pas votre présence, Kay.

Elle espérait sans doute que Sheldon répondrait sur le même ton de badinage, mais il ne se répartit pas de sa gravité et ses yeux revêtirent une expression de moins en moins encourageante.

M. Abbey les regarda attentivement l'un après l'autre et déclara, en affectant une jovialité de magistrat :

— Nous pouvons, madame, si vous le souhaitez, faire évacuer la salle !

Les circonstances prêtaient à cette proposition une fâcheuse signification : Terry rougit et Sheldon intervint sans aménité :

— N'abusez pas de votre pouvoir discrétionnaire, monsieur Abbey !

Terry se hâta de dire :

— Une mesure aussi radicale n'est pas nécessaire . . . J'ai été prise au dépourvu, en voyant Kay ici mais, en réalité, je n'ai pas de secrets pour lui . . . Je voudrais simplement savoir, monsieur Abbey, si mon témoignage pourrait être de quelque utilité et, dans ce cas, vous demander de me faire citer comme témoin. Je suis prête à proclamer devant le tribunal que Kay m'a donné, depuis notre rencontre, des preuves indiscutables de la droiture de son caractère . . . et de la délicatesse de ses sentiments.

A mesure qu'elle parlait, Terry se laissait gagner par l'émotion et elle bégaya presque, en prononçant les derniers mots.

— Terry ! s'écria Sheldon avec une intonation déchirante.

Bientôt Terry retrouva son sang-froid. Sans regarder Sheldon, les mains jointes sur les genoux, elle poursuivit son plaidoyer avec une ardeur continue :

— Une des principales charges de Mlle Rock consiste à prétendre que Sheldon est un mauvais sujet, réputé pour sa conduite scandaleuse dans toute la région . . . Moi je sais que c'est faux : j'ai passé des journées entières, en tête à tête avec lui, et je suis mieux placée que quiconque pour connaître sa véritable nature . . . Je pourrais raconter les circonstances qui ont amené nos fiançailles . . . Je désire tant contribuer à rompre le réseau de faussetés où on essaye de l'enserrer ! . . . Je vous en conjure, Kay, autorisez-moi à paraître à la barre ! ajouta-t-elle, en se tournant vers son mari.

Elle s'interrompit, en voyant Sheldon se lever et venir à elle . . . Le jeune homme se pencha et prit les mains de Terry entre les siennes, en déclarant :

— Vous ne direz pas un mot . . . Vous m'entendez bien ? . . . pas un mot au procès. Si le succès des débats judiciaires dépend de votre intervention, je renonce à défendre mes droits . . . Je préfère, mille fois, être ruiné que de vous entraîner dans ce scandale !

Puis il se retourna, tout d'une pièce, vers M. Abbey d'un air de défi.

La colère l'empêcha pendant quelques instants de parler. Il poursuivit enfin, d'une voix altérée :

— Quant à vous, monsieur Abbey, si par intérêt pour moi, vous vous avisiez d'encourager Mme Sheldon à se présenter à la barre, je vous retirerais aussitôt le dossier de l'affaire.

Dans son trouble, Sheldon oubliait que les arguments dont disposaient ses avocats étaient très faibles et que par suite sa menace ne devait guère affecter le solicitor. Néanmoins, en constatant l'excitation de son client,

M. Abbey s'abstint du commentaire ironique qui lui montait aux lèvres.

Sans autre explication, Sheldon saisit alors Terry par la main pour la faire lever du fauteuil.

— Venez ! commanda-t-il.

Terry ne conserva qu'une vague notion, tant l'allure était rapide, de la manière dont elle avait été entraînée le long d'étroits couloirs et de pièce en pièce, pour s'arrêter enfin sur le palier du large escalier de pierre.

Elle rassembla ses esprits et fit observer à Sheldon qu'il avait omis de consulter M. Abbey, au sujet de la conduite à suivre devant l'agitation ouvrière de Lorrieton.

— C'était pourtant, si je ne me trompe, le but de votre visite ?

Il répliqua :

— Terry, votre présence me fait perdre la tête et la mémoire !

La jeune femme ne put s'empêcher de rire. Ils s'installèrent alors dans l'automobile, toute maculée de boue, au retour de ce long voyage. Quelques minutes après, les jeunes mariés pénétraient dans leur appartement . . . La porte d'entrée à peine refermée, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre . . . Sheldon bégaya :

— Je ne sais pas comment j'ai pu me retenir d'en venir aux voies de faits, en vous entendant proposer de révéler les secrets de nos fiançailles devant le tribunal et le public composé, en partie, de journalistes ! . . . Je n'ai pas fait preuve d'un moindre héroïsme, ma bien-aimée, en ne me jetant pas à vos pieds pour les embrasser !

Quand Terry retrouva la respiration et la parole, elle répondit :

— Je voudrais contribuer à vous innocenter, Kay ! . . . Je ne reculerais devant aucun sacrifice pour atteindre ce but . . . J'ai tant à me faire pardonner, Kay ! . . . Pourrez-vous oublier que j'ai commencé par me comporter en ennemie ! . . . J'étais folle . . . La jalousie m'aveuglait . . . Je n'ai pas cessé de vous aimer, malgré les apparences . . . Je vous aimerai toujours !

Terry ne put en dire plus long . . . Après une minute de tendre abandon où tout leur passé tumultueux parut s'engloutir, Sheldon se redressa et murmura :

— Ce sera bien nécessaire, ma chérie ! La presse va consacrer une publicité retentissante à ce procès : le public est friand d'un scandale éclaboussant des gens du monde . . . Quant à moi, j'y perdrai probablement ma chemise . . .

— Même votre série de chemises de soie ? amplifia Terry en s'efforçant de rire.

— Qu'importe, si vous vous tenez à mes côtés, Terry ?

— Essayez, pour voir, de vous débarrasser de moi ! . . . Secouez cette grappe vivante ! murmura-t-elle en s'agrippant à lui.

Ils se séparèrent vivement, en entendant la porte de la cuisine s'ouvrir . . . Quand Phébé apparut à l'autre extrémité du couloir, les deux jeunes gens marchaient d'un pas mesuré, l'un derrière l'autre, en se dirigeant vers le salon.

Phébé s'approcha, l'air mystérieux, en tenant un doigt sur ses lèvres pour indiquer qu'ils n'étaient pas seuls. Elle annonça à voix basse :

— Il y a, au salon, un monsieur qui vous attend, mademoiselle Terry. Je veux dire « Madame » . . . Il prétend avoir une très importante communication à vous faire. Il est arrivé à trois heures et quart.

Terry suggéra en se tournant à demi vers Sheldon :

— Nous ferons bien, il me semble, de tirer cette énigme au clair, sans délai.

Phébé ouvrit la porte du salon et les deux jeunes gens s'arrêtèrent sur le seuil . . . Un homme, assis dans un fauteuil, se leva aussitôt et les examina attentivement. Le visiteur était d'une taille très au-dessus de la moyenne et de tournure élégante ; sa barbe commençait à peine à grisonner tandis que son épaisse chevelure, rejetée en arrière, était presque blanche.

De leur côté, Sheldon et Terry dévisageaient le nouveau venu, cherchant visiblement à coordonner leurs impressions.

Ce fut Sheldon qui rompit le premier le silence.

— Terry ! . . . Mais ? . . . murmura-t-il comme à part soi.

Simultanément, une illumination soudaine se fit dans l'esprit de Terry : sans faire un pas en avant, elle dit du ton le plus naturel :

— Vous êtes mon père, n'est-ce pas ?

L'interpellé répondit :

— Oui . . . Comment le sais-tu ?

— Devant votre photographie, j'ai trop souvent eu l'illusion que mes propres yeux me regardaient, pour ne pas avoir immédiatement identifié les vôtres !

Chose curieuse, cette entrevue que Terry s'était maintes fois représentée par anticipation et qu'elle imaginait devoir lui procurer une émotion intense, lui paraissait maintenant l'éventualité la plus naturelle du monde. Elle poursuivit :

— Votre photographie me tenait compagnie depuis bien des années.

Le visage de M. Sloane revêtit une expression de surprise.

— Conservais-tu ma photo avec *son* autorisation ?

— Est-ce ma tante Augusta que vous voulez désigner ?

— Oui, c'est bien à tante Augusta Broadbent que je fais allusion, précisa-t-il en accentuant, d'une grimace, le prénom et le nom de famille.

— Tante Augusta ma laissée croire, depuis mon enfance, que vous étiez mort. C'est tout dernièrement qu'elle m'a révélé votre existence et la raison de votre exil.

— Augusta Broadbent a toujours ignoré la raison véritable qui a amené mon départ : elle n'était donc pas en position de la fournir, répondit-il d'un ton amer.

— J'ai souvent eu des doutes sur l'authenticité de la version de ma tante. Voulez-vous m'apprendre ce qui en est réellement ?

Sans quitter sa fille des yeux, M. Sloane commença :

L'origine de cette tragédie de famille doit être cherchée dans ma propre nature, instable, capricieuse, toujours en quête du nouveau. Mon mariage tourna mal, dès le début, et j'en porte l'entière responsabilité . . . Ta mère était une aimable et douce créature . . . mais l'influence d'Augusta Broadbent s'avérait de plus en plus prépondérante.

— Je soupçonnais bien que le caractère tyrannique de tante Augusta avait dû provoquer des conflits continuels.

— Oui, continua M. Sloane, comme absorbé par ses souvenirs . . . Sans elle, mon mariage n'aurait peut-être pas abouti à la catastrophe . . . Elle ne pouvait s'empêcher d'intervenir à propos de tout et de rien, de contrôler, d'organiser, de légiférer ! . . . C'est plus fort qu'elle, sans doute !

— Je sais, par expérience, poursuivit Terry, l'ascendant qu'elle est capable d'exercer . . . Ensuite, père, le vol dont a été victime la Société où vous aviez un emploi, a dû aggraver la situation ? . . . Comment expliquez-vous la disparition d'une grosse somme dans votre service ?

— Je ne puis proposer aucune hypothèse à ce sujet. Je n'ai été mêlé à rien à ce vol.

— Je le sais.

— Tu le sais ?

— Tante Augusta a reçu hier une lettre du directeur de la Société, lui annonçant qu'avant de mourir, le coupable avait fait des aveux complets.

— Grands dieux ? Est-ce bien sûr ?

— Absolument sûr !

Terry répéta alors les termes mêmes de la communication téléphonique de tante Augusta.

— Après tant d'années ! . . . Comme la vérité chemine lentement !

— N'aurait-il pas mieux valu défendre votre honneur, sur place ?

— J'aurais été infailliblement condamné. Je ne tenais pas à faire connaissance avec la prison. D'autre part, mes attaches de familles n'étaient guère solides et cette accusation inique a suffi pour les rompre définitivement . . . Augusta m'a donné l'assurance que si je disparaissais, elle faisait son affaire de tout arranger pour le mieux . . . Je n'ignore pas que ces circonstances ne constituent pas une excuse mais je te fais un récit fidèle de la manière dont les choses se sont passées.

— Tante Augusta est maintenant anxieuse d'apprendre ce que vous êtes devenu : elle m'a demandé si j'avais quelque idée où vous habitiez.

— Pourquoi s'imagine-t-elle que tu possèdes des renseignements me concernant ?

— Parce que Kay . . .

Terry, en prononçant le nom de son mari, se rappela soudain que celui-ci était là. Elle précisa :

— Le soir de notre mariage, Kay vous a reconnu sur la photographie placée sur ma table.

Sheldon s'enquit alors :

— Et vous, monsieur Sloane, me reconnaissez-vous ?

— Oui, jeune écervelé, je vous ai reconnu du premier coup d'œil ! . . . Avez-vous suivi mes conseils ?

— Non !

— C'est, sans doute, votre équipée qui a provoqué le scandale dont vous êtes menacé ? . . . Ma fille a-t-elle été mise au courant de l'origine de ces complications ?

— Je ne lui ai rien caché. Vous pouvez parler librement.

M. Sloane continuant à s'adresser à Sheldon dit :

— Quand j'ai lu dans les journaux anglais que vous alliez épouser ma fille, j'ai décidé de me faire remplacer à l'hôtel. Après avoir consulté le registre où vous aviez inscrit votre adresse et votre profession, je suis parti pour l'exploitation forestière Rock, dans le dessein d'obtenir des renseignements sur votre compte. J'avais en effet immédiatement identifié, d'après la photographie publiée dans les journaux, le voyageur qui avait fait récemment un séjour chez moi, en s'affichant au dancing et au restaurant avec une jeune personne jouissant dans la région d'une détestable réputation. J'entrai en rapport avec un des forestiers de l'exploitation Rock et je réussis, non sans peine, à lui arracher, bribes par bribes, les propos que les parents de M. Rock avaient échangés, un soir dans le jardin, sans se douter de la présence de ce tiers. Un des cousins d'Opale développa le plan de combat préparé, en vue d'obtenir l'annulation du testament de M. Rock. Profitant des imprudences que vous aviez commises, Opale Rock se proposait de vous accuser d'avoir gravement compromis la fille de votre bienfaiteur. Muni de ces importantes confidences, je résolus de me rendre à Londres pour vous faire retarder

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes, maigres, déprimés, et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Boîte Postale 2353,
Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

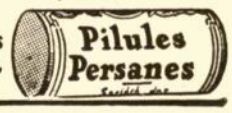
ANTALGINE

Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle**, sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans
106, rue Notre-Dame, Est, Montréal



DETECTIVES

Agents-Secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir Détectives. Ecrivez immédiatement à M. S. Julien Casier 25 Station T., Montréal.

C'est l'analyse de l'éternel sentiment sous ses aspects divers en articles courts et pris sur le vif.

L'AMOUR

par

Fernand de Verneuil

Prix: 75 sous. (Prière d'ajouter 10c pour taxes et frais de port.)

Vu les demandes nombreuses, il y est fait droit dans leur ordre d'arrivée.

Adressez les commandes à :

J. O. BERTRAND
Imprimeur
2467, RUE CHAMPAGNE
MONTREAL :: CANADA

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ *Prov.* _____

la cérémonie, s'il en était temps encore.

— Vous arrivez trop tard, père... Kay et moi sommes mariés depuis trois jours, déclara Terry.

— Nous avons vu Opale, intervint alors Sheldon. Elle est ici, en effet, pour attaquer le testament de son père. Elle a amené des témoins dont les dépositions indisposeront les jurés contre moi. Selon les prévisions des hommes de loi, elle a beaucoup de chances de gagner le procès qu'elle m'intente.

— Et qu'en résulterait-il pour vous deux ? demanda M. Sloane visiblement inquiet.

Terry se chargea de répondre.

— Notre situation de fortune, dans ce cas, risquerait fort de ne pas être aussi brillante que nous le supposions.

M. Sloane regarda attentivement Terry et Kay, comme pour scruter leurs pensées intimes.

— Il faudra que nous envisagions cette affaire sous tous les angles, précisa-t-il d'un air grave.

— Pas avant d'avoir pris le thé toutefois, spécifia Terry, en sonnant Phébé.

— Eh bien ! ma fille, il me semble que tu pourrais profiter de ces quelques minutes de répit pour aller dans ta chambre enlever ton chapeau et ton manteau. Je serais content d'avoir un entretien, en tête à tête, avec mon gendre.

Terry quitta aussitôt la pièce. Elle opéra quelques rangements dans sa commode pour prolonger son absence. Quand elle entendit Phébé traverser le hall avec le plateau sur les bras, elle retourna au salon. Au moment où Terry arrivait, Phébé disait en disposant les tasses sur la table :

— Je n'ai pu me rappeler, monsieur Térence, si vous préfériez le thé de Ceylan ou le thé de Chine... Vous pouvez choisir, selon votre goût l'une ou l'autre des théières.

Sans attendre les remerciements, Phébé s'éclipsa.

— Evidemment il aurait fallu un maquillage complet pour donner le change à Phébé ! s'écria Terry. Un Sloane est toujours reconnaissable, même affublé d'une barbe... Eh bien ! monsieur Térence, que dois-je vous servir ?

— Du thé indien, s'il te plaît.

Après un silence, Terry demanda:

— Je voudrais aussi connaître l'opinion que vous vous êtes formé de votre gendre ?

— Je viens de recevoir une vigoureuse semonce avoua Sheldon en riant.

Terry reprit :

— Vous lui avez, je pense, mon père, reproché d'avoir abusé de l'inexpérience de sa danseuse anonnyme ?

— Ce n'est aucunement le cas ! Le pauvre garçon s'est laissé prendre au piège... Quand on est naïf à ce point, on ne devrait pas sortir sans sa bonne ! La personne qu'il escortait était une habituée des cabarets de nuit de la région.

Terry sursauta et interrogea son père d'une voix fébrile :

— Tenez-vous vos renseignements d'une source indiscutable ?

— Ils sont tout à fait authentiques, confirma M. Sloane. J'avais d'ailleurs eu l'occasion d'avoir personnellement affaire à cette professionnelle mais je ne connaissais pas sa véritable identité, car elle avait soin de s'inscrire, sous des noms différents, dans les divers hôtels et casinos de la province.

— Dans ce cas, vous seriez à même d'édifier les jurés sur la moralité de la plaignante ?

— Sans aucun doute mais je n'ai pas cette intention.

— Il faut absolument que vous apportiez votre témoignage !... On ne peut (compromettre) une créature de cette espèce... Vous ne me refuserez pas ce service, mon père !

— J'admire ton ardeur à défendre la cause de ton mari, mais je ne suis pas sûr qu'il mérite tant de dévouement. Malgré tes objurgations, toutefois, je me refuse à comparaître devant les jurés... Je n'ai pas confiance dans l'équité des tribunaux, en général... Je me propose de communiquer directement à l'intéressée, les renseignements que je possède sur son compte : après avoir entendu l'histoire de ses séjours dans les hôtels de la région, depuis deux ans, avec preuves à l'appui — bulletins de police et coupures de journaux — je doute fort que cette sémillante personne persiste à se présenter à la barre.

Terry poussa un soupir de soulament... Le ciel si menaçant, l'instant d'avant, s'éclaircissait soudain comme par miracle ! Elle n'avait imaginé, à aucun moment, qu'une solution aussi simple fût à portée.

— Oh ! père, s'écria-t-elle, mettez votre projet à exécution sans tarder. Je vous en serai à jamais reconnaissante !

Puis se tournant vers Sheldon, elle ajouta :

— Nous n'avons pas été perspicaces : le propriétaire de l'hôtel vous ayant conseillé de vous méfier d'Opale, nous aurions dû supposer qu'il n'ignorait rien de sa mauvaise conduite.

Terry s'aperçut alors que Kay ne l'écoutait pas... Il serrait avec effusion la main de M. Sloane par-dessus la table à thé, en balbutiant des remerciements émus. M. Sloane se débattait de son mieux :

— C'est bien le moins que je puisse faire. Je suis heureux d'avoir l'occasion de gagner mes éperons, dans l'ordre de la chevalerie paternelle !

Quand les trois interlocuteurs eurent retrouvé leur sang-froid, ils classèrent soigneusement les documents apportés par M. Sloane et se mirent d'accord sur la meilleure tactique à suivre. A la lumière des révélations du père de Terry, le voyage entrepris par Opale et ses conseillers s'expliquait : les intéressés savaient n'avoir aucune chance de gagner un procès devant les tribunaux locaux et l'importante usine, installée à Lorrieton, leur avait fourni un prétexte pour s'adresser à la justice anglaise.

Finalement M. Sloane s'appliqua à interpréter la décision de M. Rock, de léguer la plus grande partie de sa fortune à Sheldon.

— Réfléchissez, Kay ! dit-il. Vous paraît-il possible que le vieux M. Rock ait déshérité sa propre fille, s'il n'avait pas été au courant de la façon dont celle-ci se comportait ?

— Votre hypothèse est justifiée, accorda Kay, cependant je préfère penser qu'une aussi cruelle déception a été épargnée à cet excellent homme.

— Ce sentiment vous honore mais M. Rock était trop intelligent pour se laisser berner de sa fille, et peut-être, votre rencontre fortuite avec elle... D'ailleurs votre air malheureux et votre attitude humiliée, à votre retour, aurait suffi à lui faire deviner la vérité !

Sheldon rougit violemment.

— Le remords me torturait, en effet, avoua-t-il d'une intonation rauque.

— M. Rock avait une vaste expérience des hommes et soyez sûr qu'il a pris ses dispositions testamentaires à bon escient, conclut M. Sloane.

— Vous avez raison, mon père, s'écria Terry : M. Rock n'aurait pas déshérité sa fille, sans de graves motifs. Kay était, évidemment, la seule personne de son entourage qui lui inspirait confiance.

Ils abordèrent ensuite le sujet des souvenirs qui s'étendaient sur une période de seize années... Ils n'en étaient qu'à la moitié de la récapitulation des événements successifs quand l'heure du dîner sonna.

Ils se rendirent tous les trois à la salle à manger et M. Sloane complimenta Phébé sur la sole frite qu'elle lui avait servie : Phébé s'était rappelé le plat favori de M. Térence et celui-ci se montra touché de cette attention.

Pendant le repas, la cordialité régna et Terry s'habitua, peu à peu, à cette parenté ranimée.

— Pour le moment, expliqua-t-elle à M. Sloane, je n'arrive pas à vous considérer comme un père : tout au plus me faites-vous l'effet d'un frère aîné... J'ai été trop longtemps persuadée que j'étais orpheline pour changer si vite de peau !

La soirée se prolongea fort tard et M. Sloane prit congé, bien à regret. Il donna l'adresse de son hôtel et promit de téléphoner le lendemain, aussitôt après la démarche qu'il se proposait de faire.

— Je prévois une journée très chargée, dit-il : je passerai d'abord chez « Tyne et Hall » pour régulariser ma situation, précisa-t-il non sans amertume ; ensuite j'irai faire une visite à la tante Augusta ; je réserve pour la bonne bouche, l'agréable entrevue avec Opale Rock !

Sheldon lui tendit alors la carte d' « Abbey et Abbey », en ajoutant :

Il serait utile de voir, au préalable, le solicitor chargé de ma défense... Désirez-vous que je vous accompagne ?

— Dieu m'en préserve ! s'exclama M. Sloane avec tant de chaleur que Terry ne put s'empêcher de rire.

— Vous croyez vraiment, père, que vous pourrez, tout seul, mener cette affaire à bien ? demanda Terry.

— J'en suis sûr. Avant de vous mettre au courant de la partie que je me proposais d'engager, j'ai examiné mon jeu.

Sheldon sortit dans l'antichambre avec son beau-père et ils parlèrent encore confidentiellement pendant quelques minutes. Quand il revint, Terry l'interrogea aussitôt :

— Vous n'avez pas l'impression, Kay, que mon père s'avance à la légère ?

— Je suis certain du contraire.

— Moi aussi, Kay, moi aussi ! s'écria Terry avec feu.

Ils échangèrent un regard en silence, puis Sheldon déclara :

— Je ne reproche pas à votre père d'avoir fait irruption chez nous, sans crier gare, mais je vous ferai observer que vous ne m'avez pas embrassé depuis plusieurs heures !

Terry lui tendit les deux mains, en murmurant :

— Malgré ma joie de retrouver mon père, le temps m'a semblé bien long, à moi aussi !

Le lendemain matin, chaque fois que la sonnerie du téléphone résonnait, Terry et Sheldon se précipitaient à l'appareil, dans le vain espoir de trouver M. Sloane au bout du fil... Enfin, à l'heure du lunch, la voix de ce dernier se fit entendre. L'exorde ne fut pas encourageant :

— Pour le moment, rien de nouveau ! Vers trois heures, je pense par contre pouvoir vous donner des renseignements intéressants. Ce matin j'ai été voir Augusta... Elle paraît disposée à me pardonner d'être ressuscité, sans son autorisation ! Elle se charge d'annoncer mon retour

au reste de la famille et désire que nous venions tous prendre le thé chez elle, cet après-midi.

La communication terminée, ils la commentèrent.

— Attendre jusqu'à trois heures ! gémit Terry.

— J'ai diverses courses importantes à faire : accompagnez-moi, proposa Sheldon. Cette promenade nous conduira à peu près à l'échance.

Ils montèrent en automobile et Sheldon s'arrêta devant sa banque où il avait, en effet, un rendez-vous. Il descendit seul. Quand il revint, Terry n'eut pas besoin de lui poser des questions pour deviner qu'il s'était passé quelque chose d'insolite. A peine installée au volant, Sheldon commença, du ton dont il aurait récité une leçon :

— Dix-huit cent soixante-treize livres ont été versées à mon compte hier et je n'ai pas la moindre idée d'où cette somme provient !

— Ce doit être une erreur d'écriture, Kay.

— Le fond de pouvoirs est venu me parler et m'a assuré que tout était parfaitement en règle : je puis, paraît-il, tirer sans arrière-pensée des chèques au fur et à mesure de mes besoins.

— Ce renfort arrive, en tout cas, fort opportunément. Quelle peut en être l'origine ? observa Terry.

— J'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas qui aurait pu... Ne serait-ce pas votre père ?

— Mon père a-t-il les moyens d'effectuer une libéralité de cette importance ?

— Sans avoir réfléchi, Terry répondit :

— Il connaît notre situation difficile, en raison du procès : son intervention est donc vraisemblable... Toutefois, l'entité du versement est bizarre... Pourquoi ce complément de soixante-treize livres ?

— En effet, à quoi rime ce compte boiteux ?

Ils cherchèrent à résoudre ce problème, au cours de leur promenade mais les diverses hypothèses aboutissaient au père de Terry. Finalement ils prirent la décision d'interroger M. Sloane, à ce sujet. A mesure que les aiguilles de la pendule tournaient, en se rapprochant de trois heures, l'excitation de Terry et de Kay allait en augmentant : assis sur un canapé, ils attendaient anxieusement l'appel téléphonique de M. Sloane.

— Kay, je vous cède la priorité, dit Terry par anticipation, mais c'est un grand sacrifice de ma part !

Malgré cette résolution héroïque, quand la sonnerie résonna, les deux jeunes gens se précipitèrent ensemble vers l'appareil... Sheldon atteignit le but le premier et s'empara du récepteur :

— Allo, fit-il, oui... ici Kay... Comment ?

Maintenant Sheldon écoutait attentivement son interlocuteur... Terry jugeait ce silence intolérable et brûlait de se substituer à son mari... Celui-ci demeurait imperturbable sans se soucier de sa voisine... Soudain il eut un petit rire nerveux et parla à son tour :

— Accourez vite ! Nous allons mobiliser l'orphéon du quartier pour vous accueillir... A moins que vous ne permettiez d'aller vous chercher en automobile ?... Non, aucun dérangement !... Mais peut-être préféreriez-vous que j'envoie quelques taxis pavoisés à votre rencontre ?

Terry poussa une exclamation indignée :

— Ma parole, Kay, vous vous attardez à plaisanter, pendant que je me morfonds d'inquiétude !

Terry arracha alors le récepteur des mains de Sheldon et cria dans l'appareil :

— Au nom du ciel, renseignez-moi !... Tout est-il bien ?

La voix de M. Sloane se fit entendre :

— Tu vas me crever le tympan, ma fille !... Oui, tout s'est passé selon mes prévisions... je viens directement chez vous.

La communication se trouva brusquement interrompue et Terry dut se résigner à raccrocher l'écouteur. Elle se tourna vers Sheldon, en le foudroyant du regard et rugit :

— Ne pouviez-vous me le dire tout de suite, triple idiot !

Puis elle se jeta dans les bras de son mari et l'embrassa.

Térence Sloane ne tarda pas à arriver et il leur rendit compte, en détail, de la négociation.

— Tout a marché comme sur des roulettes, commença-t-il. Je regrette de ne pas avoir eu à soutenir une âpre lutte, avant de remporter la victoire : mon mérite s'en trouverait rehaussé mais la vérité m'oblige à être modeste. La dame m'a reconnu du premier coup d'œil et elle a immédiatement perdu son assurance.

— Quel privilège d'avoir un papa si intelligent ! proclama Terry, au comble de la joie.

— Il m'a suffi, ma chère, de rappeler à cette jeune personne certaines circonstances de sa vie auxquelles j'avais été mêlé et de lui annoncer que je me proposais d'évoquer ces fâcheux antécédents devant le tribunal, au cas où elle persisterait à maintenir sa plainte, pour lui en ôter, à tout jamais, l'envie ! L'avoué et l'avocat de Mlle Rock assistaient à la réunion et au fur et à mesure que je parlais, je les voyais changer de physionomie. M. Abbey avait amené un clerc chargé de dresser le procès-verbal des débats et de recueillir les aveux de la plaignante. Il y avait aussi un certain Tarrant qui, au début, faisait figure de conseiller de Mlle Rock. J'ai essayé de lui faire préciser son rôle dans cette affaire mais il parvenait toujours à se dérober.

— Nul n'a jamais pu prendre Tarrant au dépourvu ! expliqua Sheldon. D'ailleurs, l'essentiel était de museler Opale et vous y avez parfaitement réussi... Je ne sais vraiment pas comment vous remercier, monsieur Sloane, ajouta-t-il... Je mesure ce que je vous dois... ma vie, mon bonheur !

M. Sloane fit un petit geste protecteur de la main et se contenta de répondre :

— Il m'a bien fallu découvrir le moyen d'éviter à ma fille d'être mêlée à ces débats scandaleux ! Vous pouvez être tranquilles désormais : Opale Rock disparaîtra définitivement de votre horizon. Elle a dû signer sa confession et ce document authentique lui interdit toute revanche. Quant à M. Tarrant, il s'est empressé d'affirmer qu'il ne se doutait même pas des faits révélés, par mon enquête, à la charge d'Opale Rock : il a manifesté une indignation évidemment feinte... Vous ferez bien, Kay, d'avoir l'œil sur ce louche individu.

Quand ils furent assis, tous les trois, dans l'automobile pour se rendre à l'invitation d'Augusta Broadbent, Terry se souvint qu'elle devait interroger son père au sujet du versement anonyme, effectué au compte de Sheldon. Dès qu'il fut au courant, M. Sloane manifesta un étonnement sincère et il ne subsista rien de cette hypothèse. Ils parlèrent d'autre chose mais, en descendant de voiture, Sloane qui n'avait cessé de penser au susdit versement, demanda :

— Vous avez bien spécifié « dix-huit cent soixante-treize livres », n'est-ce pas ?

— C'est le montant exact, confirma Terry.

— Ah !... C'est curieux...

Il ne termina pas sa phrase. Peu après, l'automobile s'arrêtait devant la maison Broadbent.

Dans le salon, ils trouvèrent la famille réunie : de bonne heure, Charlotte et Sophie avaient été avisées, par téléphone, d'avoir à modifier d'urgence leurs projets pour l'après-midi et de venir prendre le thé avec Augusta et Adélaïde.

Charlotte, le visage plissé à force de sourire déclara qu'à son avis un homme, ayant été assez téméraire pour s'allier aux Broadbent, était excusable d'avoir cherché son salut dans la fuite !

Sophie constata avec satisfaction la mine prospère de Térence, ce qui lui parut peu en rapport avec son décès présumé. Adélaïde avoua qu'au fond de son cœur, elle n'avait jamais ajouté foi à la mort du cher Térence ; dans ces conditions, l'émotion, provoquée par ce retour inattendu, se trouva très atténuée. Une violente protestation s'éleva, à ce propos, entre Sophie et Adélaïde : chacune des sœurs prétendant avoir envisagé avec le plus grand calme la résurrection de Térence.

Le père de Terry insista pour expliquer les raisons personnelles qui l'avaient décidé à accepter de quitter l'Angleterre.

— Il vaut mieux, précisa-t-il, ne rien laisser dans l'ombre afin d'éviter des malentendus à l'avenir. D'ailleurs, il n'y a plus d'inconvénient à abattre les cartes puisque mon innocence vient d'être proclamée par la partie lésée, elle-même.

— J'ai toujours cru à votre innocence, reprit Charlotte avec conviction. Il faut une femme d'une intelligence supérieure, comme Augusta, pour se tromper aussi lourdement ! Vous ne manquiez pas de séduisants défauts, Térence, mais de là à faillir à l'honneur, il y a un abîme !

Sloane accepta cet hommage flatteur avec moins d'enthousiasme qu'il n'eût paru naturel, étant donné son violent ressentiment contre Augusta Broadbent.

— Je vous remercie, Charlotte, se contenta-t-il de dire. En fait, je ne

Littérature Canadienne

(Suite de la page 6)

routh le paquebot qui devait le conduire à Constantinople, lorsqu'il rencontra un capitaine de navire norvégien qui lui raconta la plus extraordinaire aventure amoureuse, dont il avait été le héros au pays de Québec.

Jean Bulair tient lui-même à avertir le lecteur qu'il ne trouvera pas dans ces pages des personanges épiques tel qu'on les aime chez nous, fermement campés dans des scènes historiques ou nationales, déclamant les hauts faits de notre race. Au contraire, les hommes et les femmes qui y défilent sont des êtres qu'on ne recevrait pas beaucoup dans la société mondaine ou les groupes patriotiques ; plusieurs sont étrangers, ou cèdent à leurs passions ; toutefois, à la fin, les méchants sont punis à la satisfaction des bons.

L'ouvrage est parsemé de traits d'ironie qui en rendent la lecture savoureuse.

Rencontres, par Jean Bulair, est en vente au prix de $1.00 ($1.10 par la poste: aux Editions Bernard Valiquette, 1564, rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies.

•

LETTRES AUX AMERICAINS

de Gustave Cohen

Qu'on respire en Amérique, terre de liberté ! s'exclame en arrivant de France l'éminent professeur de la Sorbonne, dans la série de ces lettres, écrites dans un élan généreux pour remercier vivement ceux qui ont encore l'hospitalité si large dans l'actuelle tourmente de méfiance universelle.

Les grands esprits ne s'accommodent jamais de la tyrannie. Richard Sheridan, dramaturge et orateur politique disait au Parlement de Londres, en 1806 : « Quiconque arrive en Angleterre, en sortant de France, croit s'échapper d'un donjon pour respirer l'air et la vie de l'indépendance. »

Cohen fut quelque temps sans perdre dans sa patrie odieusement piétinée par l'ennemi héréditaire. Les humiliations lui vinrent rapidement en zone occupée, mais il avait cru pouvoir se mettre à l'abri des vexations et du camp de concentration en se fixant dans la France de Vichy. Hélas ! même là, des pressions sur le ministre de l'Instruction Publique devaient finalement couper les vivres à cette lumineuse intelligence sous le seul prétexte qu'elle habitait un cerveau israélite.

Après avoir fait part des sympathiques découvertes qu'il fit en Amérique, Gustave Cohen, dans son beau livre, revient à la France qui lui inspire des pages vibrantes d'émotion. Il nous affirme en sa qualité de témoin des événements de 1940 et d'une partie de 1941 en France, que le sentiment de cette démocratie occidentale, toute prostrée qu'elle soit, reste fidèle aux anciennes alliances, en dépit de déclarations officielles souvent renversantes. Et ce sentiment est d'autant plus intensément manifesté qu'il s'agit de sauvegarder, en même temps que l'honneur français, la vie de l'esprit français redoutablement compromise par la ruée barbare. Des jeunes professeurs et des étudiants ont repris là-bas les laborieuses études, des théophiliens poursuivent infatigablement les reconstitutions historiques. L'œuvre du grand médiéviste qu'est Gustave Cohen continue de vivre. Et il se mêle à sa joie de nous l'apprendre, la fierté légitime de retrouver sur la terre d'Amérique de nombreux disciples.

GUY JASMIN

pensais pas à récriminer. Le point qui m'intéresse est celui-ci : la somme que j'avais été soupçonné d'avoir soustraite à la caisse de « Tyne et Hall » se montait précisément à dix-huit cent soixante-treize livres . . .

Il s'interrompit brusquement et regarda Augusta qui, assise devant la fenêtre, semblait absorbée par le spectacle de la rue . . . L'allusion ironique de Charlotte à la crédulité de sa sœur avait fait monter le sang aux joues de celle-ci . . . Les dernières paroles de Sloane eurent encore plus d'effet : Augusta devint écarlate. Le père de Terry poursuivit imperturbablement son raisonnement :

— A cette époque, pour m'encourager à partir, Augusta m'a promis d'obtenir le désistement de « Tyne et Hall » si je disparaissais . . . Je me résignai donc à m'éloigner et, d'autre part, la plainte déposée contre moi par « Tyne et Hall » fut retirée . . . Je me suis souvent demandé grâce à quels arguments, ce résultat avait été atteint . . . Je commence à le deviner.

D'un bond, Mlle Broadbent se leva et se dirigea vers la porte . . . Pas assez vite toutefois pour empêcher Sloane de l'attraper par le bras.

— Non, non, ce n'est pas le moment de nous fausser compagnie, Augusta, dit-il en riant. Dans d'autres temps, vous ne me ménagiez pas les sermons et vous m'obligiez à vous écouter ; voici l'occasion de prendre ma revanche !

Ce discours porta à son comble l'indignation d'Augusta :

— Votre conduite est à la fois outrageante et ridicule . . . Je vous ordonne, Térence, de lâcher mon bras.

Sloane ne tint aucun compte des objurgations d'Augusta et il développa sa démonstration :

— Avant-hier, Augusta apprend par une lettre de « Tyne et Hall » que le véritable auteur du vol dont j'avais été accusé, venait de faire des aveux . . . Or, ce matin, mon gendre en vérifiant son solde créditeur en banque, constate, à sa profonde stupéfaction, que son actif se trouve majoré, depuis la veille, d'une somme de dix-huit cent soixante-treize livres . . .

— Je commence à comprendre aussi ! s'écria Terry.

Augusta essaya de se dérober à cette nouvelle attaque mais Sloane la maintenait si solidement qu'elle put, tout juste, détourner la tête. Sloane reprit le fil de son discours :

— Supposons, maintenant, que pour obtenir le désistement de « Tyne et Hall », Augusta les ait désintéressés, en leur versant la somme correspondant au vol . . . Si les choses se sont passées ainsi, comment « Tyne et Hall » ont-il réagi en découvrant qu'ils avaient reçu un chèque de dix-huit cent soixante-treize livres, portant la signature d'un membre de la famille Broadbent, en compensation d'une dette dont le tireur n'était ni personnellement ni solidairement responsable ?

Terry s'empressa de suggérer :

— Ils ont remboursé la dite somme : c'était évident, monsieur mon père.

— Bien entendu ! confirma Sloane : ils ont adressé, un chèque, d'un montant égal à la signataire de celui qu'ils avaient antérieurement encaissé . . .

— Sans perdre de temps, la nouvelle bénéficiaire a transféré ce chèque à l'ordre de Kay ! compléta Terry, en se levant d'un bond.

Du même élan, elle courut vers sa tante mais renouvelant son succès du téléphone, Kay la devança . . . Il saisit Augusta par son bras libre et profitant de l'immobilisation absolue de Mlle Broadbent, il appliqua méthodiquement, sur une joue puis sur l'autre, un baiser retentissant ! . . . Avec une vigueur décuplée par la fureur, Augusta essaya de se dégager, mais dès que Sheldon eut relâché son étreinte, Terry se jeta au cou de sa tante et lui fit subir un traitement identique. Sheldon dit :

— Qui aurait pu croire, tante Augusta, que sous vos dehors de raideur, vous dissimuliez le cœur le plus généreux ! Il a fallu ces tragiques circonstances pour que votre véritable nature se manifestât et nous éblouît !

Une fois débarrassée de Terry, Mlle Broadbent recula, de quelques pas et fit face à la compagnie : ses yeux lançaient des éclairs et ses joues brûlantes témoignaient de son émotion. Elle se tourna ensuite vers Terry et Kay, en sifflant entre ses dents :

— Je ne pouvais supporter plus longtemps vous voir gaspiller votre bonheur, comme deux insensés ! J'ai été amenée, par la force des choses, à adopter une solution radicale.

Mlle Broadbent se laissa alors tomber sur un fauteuil et se figeant de nouveau dans son attitude de dignité, elle mit fin définitivement à toute nouvelle manifestation de reconnaissance. Chacun observa la consigne.

Un peu avant l'heure du dîner, Kay et Terry prirent congé comme si rien de particulier ne s'était produit. Sloane les rejoignit dans le hall et expliqua pourquoi il ne les accompagnait pas.

— Je vais maintenant mettre mes comptes en règle avec Augusta ; je prévois que ce ne sera pas commode de lui faire accepter cette juste compensation.

Au moment de partir, Terry se tourna vers M. Sloane et murmura, en levant vers lui son visage :

— Voulez-vous m'embrasser, père?

La riposte, à cette invite, fut d'une rapidité foudroyante et Terry ne s'aperçut pas que les yeux de son père étaient embués de larmes.

— Merci, ma fille ! dit M. Sloane, en se redressant.

Aussitôt après, il remonta l'escalier.

Quand ils furent assis, côte à côte, dans l'automobile, Terry regarda Kay avec des yeux humides, elle aussi.

— Comme il est difficile de connaître son prochain, observa-t-elle . . . Personne n'est tout blanc ou tout noir.

— C'est juste ! confirma Sheldon . . . Chaque individu représente un agrégat de cellules, un assemblage de pièces détachées . . . Où allons-nous, chérie ? demanda-t-il, en prenant le volant.

— A la maison, répondit-elle.

— A la maison ! amplifia-t-il, comme un écho.

— Demain, nous vérifierons, dans l'indicateur, l'heure du train pour l'Ecosse où nous devons passer notre lune de miel mais, ce soir, nous rentrons chez nous . . . *Chez nous* . . . Quel sens profond, quelles perspectives d'intimité contiennent ces deux mots ! . . . N'est-ce pas, Kay ? murmura-t-elle, en glissant sa main sous le bras de son mari.

— Je ne puis rien imaginer de meilleur au monde ! proclama-t-il avec un rire triomphant.

CONCORDIA MERREL

NOS VIEILLES FAMILLES CANADIENNES

(Suite de la page 5)

t au Richer Marie-Anne Drouin, fille d. R. bert Drouin et de Marie Chapelier.

Marie-Anne Drouin se noya accidentellement à la Rivière-aux Chiens, allant à Saint-Anne de Beaupré faire ses dévotions. Inhumée le 9 mai 1664.

Nicolas Lebel convolait en secondes noces le 7 avril 1665, au Château Richer avec Thérèse Mignot — nom actuel Migneault. — Celle-ci était la fille de Jean Mignot et de Louise Cloutier.

Nicolas Lebel dut décéder vers 1678. Sa veuve épousait le 6 février 1679, René Auclair, à Québec.

A Charlesbourg, près Québec les descendants de ce colon portent le nom de « Beaulieu dit Lebel ».

•

CHEVAL DIT SAINT-JACQUES

Dr. A. St-J.; Sainte-Marie de Beauce

Nous avons retardé cette réponse parce que nous aurions voulu retracer le premier mariage.

Les origines de votre famille se lisent ainsi : Jacques Joseph Cheval dit Saint-Jacques est né vers 1699. Il était le fils de Thomas Cheval et de Gillette Nève qui demeuraient dans la paroisse de Saint-Nicolas, ville de Tournay, en Flandres.

Il dut se marier vers 1725 avec Marie Renée Cousineau. Celle-ci était la fille de Jean-Baptiste Cousineau et de Jeanne Besnard. En 1726 ce couple demeurait à Saint-François-du-Lac où l'on retrace le baptême d'une fille. L'anné suivante ce couple revenait vivre à Montréal. Marie Renée Cousineau fut inhumée le 7 janvier 1743.

Le 27 mai de la même année (1743) Jacques Cheval dit Saint-Jacques convolait en secondes noces avec Geneviève Leduc. C'est de ce second mariage que l'on apprend les informations de son lieu d'origine. Geneviève était la fille de Charles Leduc et d'Angelique Chevalier.

Votre premier ancêtre décéda avant 1759. Sa veuve se remaria avec Jean Migneron, le 26 février 1759, à Saint-Vincent de Paul, Ile Jésus.

•

VANASSE

M. A. V.; Montréal, Qué.

Malgré certains surnoms qui sont attachés à différentes lignées, toutes les familles Vanasse, et cela sans aucune exception, sont apparentées les unes aux autres par des degrés plus ou moins éloignés. Ceux qui vous ont dit le contraire faussaient la vérité.

Il y a des Vanasse dit Vertefeuille. L'ancêtre avait ce surnom attaché à son nom personnel. Il y eut des Vanasse dit Bastien — ce dernier est une déformation de Sébastien que certains membres ont adopté. Il y eut aussi des Vanasse dit Précourt. Enfin une autre famille porte le surnom de Beauvais à la suite d'une adoption.

Voici les origines de toutes ces familles :

François Vanasse dit Vertefeuille naquit vers 1639 du mariage de Paul Vanasse et de Barbe Moncel, demeurant dans la paroisse de Saint-Caclou, ville de Rouen en ancienne province de Normandie, France.

Au Cap de la Madeleine, le 2 août 1671, le notaire royal Jean Cusson passait son contrat de mariage avec Jeanne Fournier, dans la maison du sieur Duplessis. La future était veuve de François Baillon. Son mariage eut probablement lieu au même endroit. (Les registres sont disparus vers la même période). Jeanne Fournier était la fille de Pierre Fournier et de Jeanne Cusson.

•

TOUSIGNANT

M. J. O. T.; Montréal, Qué.

Les origines de votre famille se lisent ainsi :

Pierre Tousignan, dit Lapointe, est né vers 1645 du mariage de Hughes Tousignan et de Marie Vallée, demeurant dans la paroisse de Saint-Romain, ville de Blaye, au diocèse de Bordeaux.

Le 17 octobre 1668, à Québec, il épousait Marie Madeleine Philippe, fille de Nicolas Philippe et de Marie Cirier, demeurant dans la paroisse de Saint-Etienne du Mont de Paris.

LA MUSIQUE EN TEMPS DE GUERRE

Dans LA REVUE POPULAIRE de décembre nous avons donné à un article de Mlle Hélène Grenier un titre qui ne lui convenait qu'à demi : La musique et les enfants. C'est LA MUSIQUE EN TEMPS DE GUERRE qu'il eût fallu dire.

Nous aurons le plaisir, dans LA REVUE POPULAIRE de mars d'offrir à nos lecteurs et lectrices un second article sur la musique de Mlle Hélène Grenier, secrétaire des Matinées Symphoniques pour la jeunesse.

L'ALIMENTATION RATIONNELLE

La Volaille au Temps des Fêtes

Par Mme Rose LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

La volaille nous offre de précieuses ressources et nous pouvons en varier la présentation à l'infini. Les recettes offertes ce mois-ci sont faciles à confectionner avec la gravure et le mode de préparation bien détaillé. Les ménagères seront heureuses d'offrir à leurs familles ou à leurs invités ces plats de luxe qui figureront avec honneur dans un menu de réveillon ou de buffet. Ces plats ont de plus l'avantage d'être entièrement composés de produits canadiens.

Le Pâté des Fêtes en Croûte

Tamiser de la farine et en mesurer 3 tasses. Mettre dans un bol et y ajouter ⅔ de tasse de beurre et 1 c. à thé de sel. A l'aide d'un appareil spécial ou de 2 couteaux, couper le beurre dans la farine à la grosseur d'un pois. Battre légèrement 2 jaunes d'œufs avec ¼ de tasse d'eau froide et délayer la pâte à l'aide d'un couteau. Il sera peut-être nécessaire d'ajouter un peu d'eau, cela dépendra de la grosseur des jaunes d'œufs. Quand la pâte est toute ramassée en boule, il faut la fraiser, c'est-à-dire la mettre sur la planche et l'écraser avec les mains pour lui donner plus de corps. C'est un genre de pétrissage. Laisser reposer au moins une couple d'heures. Abaisser

cette pâte à ¼ de pouce et en foncer tout l'intérieur d'un moule à pâté. Il y a des moules spéciaux dits moules à charnières pour ces genres de pâtés mais on peut utiliser n'importe quel plat qui va au four.

Garniture du Pâté : Préparer une bonne farçe avec du porc maigre haché, 2 lbs environ, hacher finement un petit oignon et le faire revenir dans un poêlon avec un peu de beurre. Ajouter le porc haché et laisser cuire ¼ d'heure. Bien assaisonner de sel, de poivre et d'une pointe de macis et de muscade. Mettre un rang de cette farce au fond du pâté, y étendre des morceaux de blanc de poulet désossé mais non cuit, quelques tranches de jambon cuit, de la langue également cuite. Mettre ici et là des champignons, des filets de piment rouge et quelques petits lardons. Tasser les viandes parce que la cuisson fait toujours baisser les pâtés. Il faut même que le milieu soit plus haut que les côtés. Recouvrir de pâte, décorer joliment et faire cuire au four de 400° F. au début puis quand la pâte est dorée, la chaleur peut être abaissée à 350° F. Le dessus du pâté doit être badigeonné de jaune d'œuf battu avec un peu de lait. Laisser refroidir et y couler à travers des interstices faits sur le dessus de la gelée tiède. Laisser prendre bien ferme. Ces pâtés se servent froids.

●

Ballotine de Volaille en Chaud-Froid

Choisir un beau poulet frais tué, le plumer, le flamber. Couper tête, pattes et ailerons. Mettre la volaille sur la poitrine et faire une incision du cou au croupion sur le dos. A l'aide d'un petit couteau, détacher la chair sur tout le dos. Briser les articulations des cuisses et des ailes, continuer à détacher la carcasse pour l'enlever complètement en prenant bien soin de ne pas briser la peau. Une fois la carcasse enlevée, détacher l'os de la cuisse, enlever les nerfs et farcir la peau de la volaille de façon à former un rouleau.

Pour la farce, on mettra 1 lb de veau haché, 1 lb de porc haché, un morceau de jambon cuit, 1 filet de porc. Le tout sera entremêlé de piment rouge taillé en filets. Les deux bords de la peau seront ramenés et cousus. Le tout sera emballé dans un coton à fromage et mis à cuire dans du bouillon fait avec la carcasse de la volaille, 1 jarret de veau, 1 jarret de bœuf, 1 oignon, 1 feuille de laurier, 2 carottes, quelques branches de céleri, sel et poivre. Laisser cuire 3 heures à petit feu. Au préalable, on aura eu soin de bien assaisonner la farce avec sel, poivre, muscade et épices à farce.

La volaille devrait refroidir dans le bouillon si possible 1 heure pour l'empêcher de se dessécher. Le passage brusque du bouillon chaud au plat produit de l'évaporation qui favorise le dessèchement. Au bout de ce temps, retirer la volaille, la déballer et la mettre sous presse si elle n'a pas une jolie forme. Retirer tous les fils utilisés pour la coudre. La faire refroidir complètement, la couvrir de sauce chaud-froid, décorer joliment aux couleurs de Noël et glacer avec une belle gelée clarifiée et de bonne consistance.

Sauce chaud-froid : 2 tasses de lait, 1 tasse de bouillon, 6 c. tb. de beurre, 6 c. tb. de farine, 1½ c. tb. de gélatine.

Faire une béchamelle moyenne avec le beurre, la farine, le lait et le bouillon. Ajouter la gélatine préalablement gonflée dans l'eau froide. Battre avec une cuillère de broche pour refroidir la sauce ; cela la rend plus légère et évite la formation d'une peau sur le dessus. Faire un décor imitant la fleur de Noël avec du piment rouge et vert et recouvrir de gelée bien clarifiée.

Gelée clarifiée : Le bouillon doit être coulé dans 2 épaisseurs de coton à fromage. Quand il est bien refroidi, enlever la graisse montée à la surface, mettre à chauffer de nouveau et ajouter dans ce bouillon des coquilles d'œufs et des blancs légèrement battus ; 1 blanc d'œuf par pinte de bouillon. Bouillir une dizaine de minutes doucement. Quand le bouillon a reposé et qu'il est décanté, couler à travers du coton à fromage. S'il n'est pas assez consistant, on ajoute de la gélatine préalablement gonflée dans l'eau froide ; 1 c. à tb. de gélatine par 2 tasses de gelée.

Manière de glacer la volaille recouverte de sauce chaud-froid : la sauce doit être solidifiée. A l'aide d'une cuillère, on fait couler sur la volaille de

la gelée refroidie, c'est-à-dire légèrement épaissie sans toutefois être prise car alors le glaçage ne serait pas uni. Ces pièces sont très décoratives.

Galantine de volaille : Au lieu de couvrir la volaille de sauce chaud-froid, on la met dans un moule assez grand et on la recouvre de belle gelée clarifiée. Quand elle est bien prise, on la démoule.

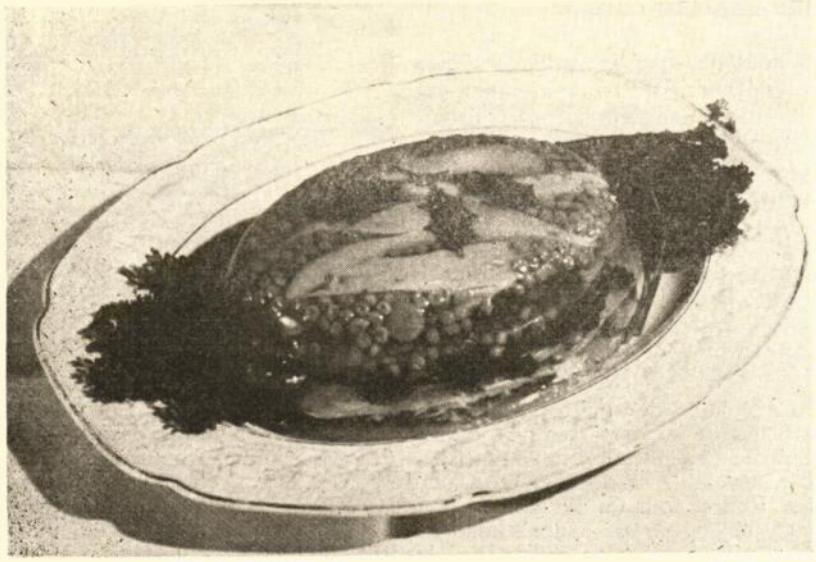
●

Aspic de Poulet

Faire cuire une poule ou un poulet de 6 à 7 livres avec 2 livres de jarret de veau, 2 pintes d'eau, 2 branches de céleri, une feuille de laurier, sel et poivre. Quand la chair se détache bien des os, la volaille est cuite. Alors il

est préférable de la laisser refroidir dans le bouillon, puis retirer, désosser et mettre de côté. Continuer la cuisson du bouillon avec les os et la peau jusqu'à ce qu'il soit diminué de moitié. Couler et laisser refroidir. Enlever soigneusement la graisse qui se solidifie à la surface. Clarifier.

Manière de clarifier : Battre légèrement 2 blancs d'œufs avec la coquille, ajouter au bouillon et laisser mijoter 10 minutes environ en agitant avec une cuillère de bois. Laisser reposer. Couler de nouveau pour obtenir un beau bouillon transparent. Ajouter 2 v. à table de gélatine gonflée dans ½ tasse d'eau froide par pinte de bouillon. Déposer environ ¼ de pouce de gelée clarifiée au fond d'un plat. Laisser prendre. Faire un joli décor que l'on fera tenir en place avec quelques cuillerées de gelée. Quand le tout est bien ferme



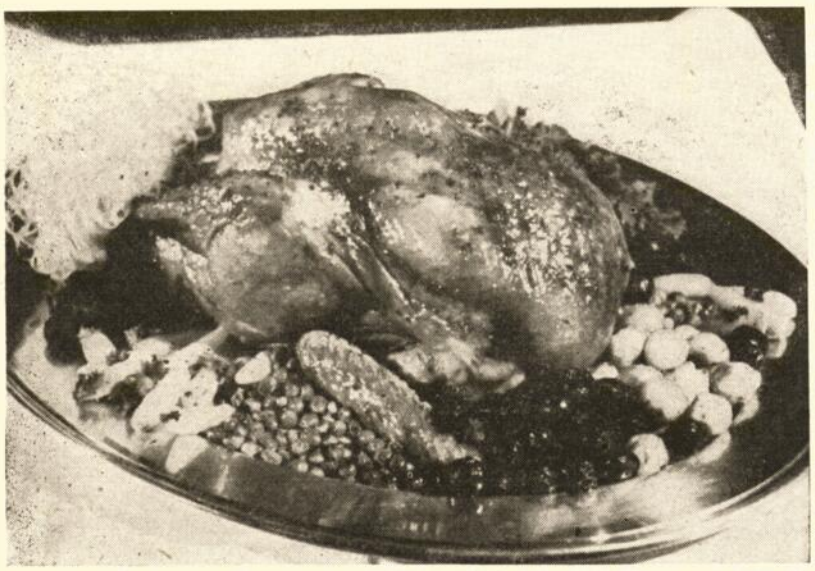
déposer le poulet de façon à ce que le blanc soit apparent. Remplir le moule de poulet et verser en dernier lieu de la gelée pour couvrir. Laisser prendre bien ferme avant de démouler et décorer au goût.

•

Poulet Farci, avec Garniture de Légumes

Abattre la volaille, la plumer, la flamber pour griller les poils et les duvets. Couper la peau du cou et enlever la trachée-artère et le jabot. Faire une incision sous la cuisse et enlever soigneusement les intestins : éviter de crever la vésicule biliaire qui est un tout petit sac jaune verdâtre attaché au foie. Laver la volaille à l'eau tiède, et l'essuyer avec un linge propre. Farcir, coudre, brider, barder de lard sous les cuisses et sous les ailes.

Mettre au fond de la lèchefrite quelques petites tranches de lard. Poser la volaille sur un gril dans la lèchefrite, la poitrine en bas, afin que le jus



descende dans les parties charnues. Cuire à 325° F. en allouant ½ heure par livre de viande. Arroser souvent. Saler et poivrer. A la fin de la cuisson, retourner sur le dos, afin de dorer uniformément. Ajouter 1 tasse d'eau au fond de la casserole pour faire la sauce.

La volaille est cuite lorsque la cuisse se disloque facilement. Retirer du feu, enlever cordes et brochettes, servir sur plat chaud avec légumes sautés au beurre : petits pois et fèves, purée de pommes de terre.

Farce : 1 lb de porc haché, 2 c. tb. de beurre, 1 oignon haché finement, 2 tasses de mie de pain dorée au four, 2 branches de céleri, 2 bouquets de persil, 1 tasse d'eau chaude ou de bouillon, 2 petites pommes, fines herbes, sel et poivre.

Faire blondir l'oignon, ajouter le porc, le pain et les autres ingrédients. Refroidir.

CHRONIQUE PSYCHOLOGIQUE

Les petits gestes révélateurs de l'être humain

par Valmore GRATTON

Les petits gestes sans importance, conscients ou spontanés, que tout être normal accomplit par habitude, révèlent l'individualité humaine avec autant de fidélité que le langage parlé. C'est, en effet, durant les moments où il n'éprouve pas le besoin de se composer une personnalité factice différente de sa nature réelle, que l'individu apparaît sous son vrai jour, dans ses attitudes coutumières. Rien, au contraire, ne modifie autant le comportement que de se sentir l'objet d'une attention soutenue parce qu'alors on devient trop conscient de ses actes. Il en résulte une espèce de gêne, fort difficile à vaincre tant qu'on n'a pas acquis l'art de maîtriser ses impulsions. Il suffit, par exemple, d'alerter une personne distraite pour constater une réaction physique correspondant à un éveil de la conscience.

L'observateur doit donc regarder sans en avoir l'air afin de ne pas exciter la vigilance du sujet. Autrement, l'organisme mis en défiance se soustrait d'instinct à la curiosité indiscrète. A cette condition, il pourra capter sur le vif les gestes familiers sous lesquels transpercent les phobies révélatrices vu qu'en définitive, selon un vieil adage empreint de sagesse, l'homme finit toujours par agir comme il pense. Ce qui revient à dire que chacun d'entre nous est plus ou moins l'esclavage d'habitudes acquises.

Or, parmi les actes anodins, en est-il de plus machinal, en même temps de plus significatif qu'une simple poignée de main ? Geste banal, en quelque sorte purement automatique, la plupart du temps ; et cependant, la main tendue, qu'elle soit franche ou poisseuse, trahit en se refermant le caractère distinctif de la personne qui articule le mouvement. Incidemment, que faut-il conclure lorsqu'un quidam vous glisse entre les doigts de molles phalanges adhérant à votre épiderme comme une chair visqueuse ? Vous avez, n'est-ce pas, la sensation de palper un agglomérat inerte apparenté à la consistance gélatineuse du mollusque. La langue saxonne emploie, en pareil cas, un mot imaginé : Jelly Fish. De fait, la première impression que vous en recevez est nettement défavorable. Vous vous demandez avec justesse si vous avez affaire à une personne dénuée d'énergie ou fourbe. En somme, tout geste indolent exécuté sans conviction dénote soit absence de volonté ou de franchise, mollesse ou duperie à moins que ce soit de l'indifférence.

J'ai gardé le souvenir de trois de ces poignées de main sans muscles échangées jadis, en des occasions solennelles. Il arrive souvent que des gestes insignifiants en eux-mêmes s'associent à un événement qui prend une certaine importance dans le champ de l'expérience personnelle. C'est l'une des impressions d'ordre psychologique que j'ai conservées de ma carrière déjà lointaine d'étudiant. Les trois personnages dont il est question, avaient dans le temps, une renommée considérable. Le premier est un intellectuel de grande envergure qui fait une prodigieuse dépense d'énergie cérébrale non contrebalancée par une activité physique correspondante. Il m'apparaît, aujourd'hui, comme un orgueilleux plein de talent et de volubilité qui n'aime que lui-même. Le second s'est beaucoup agité ; il remuait surtout du vent. Son initiative n'était qu'une dispersion d'effort dénontant un manque évident de réflexion et de profondeur. Il a connu un instant de gloire éphémère à la façon de ces météores illustres dont l'éclat trop brillant s'éteint avec une déconcertante rapidité. Il n'avait pas de ressort, le pauvre bougre. Le troisième, déjà célèbre à cette époque, a pris avec le temps une prépondérance encore plus marquée dans la sphère propre de son activité. C'est un travailleur acharné, doué d'une tenacité peu commune, mais pétri d'un égoïsme brutal et par surcroît indifférent à tout ce qui ne se rapporte pas à l'objet immédiat de son ambition, ce qui explique cette poignée de main froidement passive.

Il y aurait beaucoup à dire sur les filandreux dont la poignée de main onctueuse a quelque chose de perfide ; mais à quoi bon... Les gens évasifs ont aussi une main insaisissable qui vous échappe entre les doigts. On sent qu'ils se dérobent dans un geste hypocrite esquissé mollement.

CONSEILS PRATIQUES

Electricité et gaz : Pour se conformer au programme d'économie qui doit être celui de toutes les maîtresses de maison, prendre la ferme résolution d'étendre la lumière chaque fois que l'on quitte une chambre et d'allumer le poêle à gaz juste au moment de faire cuire les aliments. Ce poêle durera plus longtemps s'il est soigneusement entretenu. Essuyer les liquides qui y ont été répandus, faire disparaître du four les miettes ou les aliments qui s'y attachent. Faire examiner votre poêle de temps à autre afin de vous assurer que le gaz ne s'échappe pas.

•

Nettoyage de peaux de chamois : Faire tremper deux heures dans une solution faite de carbonate de soude, puis frotter. Passer à une solution faible et tiède d'ammonia que. Laver ensuite à l'eau de savon chaude. Tordre dans un torchon, sécher rapidement et brosser.

•

Frigidaire : Ne pas le laisser ouvert inutilement. Le dégeler à jour fixe. Ne pas l'encombrer de boîtes de conserves qui peuvent tout aussi bien être serrées sur une tablette de la dépense.

•

Pour rendre la souplesse au cuir : Mouiller le cuir légèrement en passant dessus une éponge imbibée d'eau et, avant qu'il soit sec, étendre une légère couche d'huile de baleine. L'eau ramollit les fibres du cuir et l'huile a pour but de conserver cette souplesse.

TROIS MAGAZINES QUI S'IMPOSENT:

LE SAMEDI – LA REVUE POPULAIRE – LE FILM

Il n'existe pas de revues plus canadiennes-françaises. Elles appartiennent, toutes trois, à la même famille canadienne-française depuis près de soixante ans. De plus, elles peuvent se comparer avantageusement à un grand nombre de magazines anglo-canadiens, américains ou français. LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM contiennent exactement les feuilletons, les romans, les articles et les chroniques qui plaisent aux nôtres, qui les amusent et les instruisent en même temps. Leur prix est des plus abordables.

Ces trois magazines essentiellement canadiens-français sont à la portée des bourses les plus modestes.

LE SAMEDI est à la fois le magazine canadien-français le plus ancien et le plus moderne de la province de Québec. Sa circulation augmente sensiblement et son succès, dans tous les mondes, est considérable.

Durant vos heures de loisir passez d'agréables moments en lisant nos trois magazines.

LA REVUE POPULAIRE est le plus chic des magazines. En donnant un abonnement, vous affirmez votre goût et vous êtes sûr que votre cadeau sera toujours en bonne place chez la personne aimée.

Où que vous soyez, en voyage d'affaires ou d'agrément, dans les gares, les hôtels, les restaurants, les kiosques à journaux, les pharmacies, vous pouvez être sûr de trouver nos trois magazines :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

C'est afin que nos abonnés voyagent sans la crainte d'être privés de leurs lectures favorites que tout un personnel expérimenté assure partout la distribution des trois magazines français les plus lus en notre pays.

LE FILM est le petit magazine le plus populaire. Son roman d'amour complet . . . Ses renseignements inédits sur le cinéma . . . Les articles de ses célèbres correspondantes . . . Ses photos d'acteurs et d'actrices, nombreuses et soignées . . . en font le magazine le plus aimé.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

C'EST BON D'ENTENDRE LES VIEUX REFRAINS

C'est bon de revenir à la

BLACK HORSE

La meilleure bière au Canada—produite par DAWES depuis cinq générations